

Chefs-d'oeuvre dramatiques

Pierre Claude Nivelles de La Chaussée

[LU AVEC LIREGRATUEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE

Pierre-Claude Nivelles de La Cuacssée naquit à Paris en 1692 ; il y fit ses études au collège de Louis-le-Grand. L'opulence de sa famille lui jaissoit le choix de ses occupations, et son penchant le porta vers la littérature. Une grande modestie l'avoit encore empêché de rien faire paroître lorsqu'il se vit lancé dans la carrière, pour ainsi dire malgré lui, par le besoin impérieux de répondre aux paradoxes de La Motte sur la poésie.

L'Épître de Clio parut , et attira l'attention du public. Dès ce moment, l'auteur se livra entièrement aux lettres , et particulièrement au théâtre.

La première comédie de La Chaussée lut /«

2 NOTICE SUR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE. Fausse Antipathie, comédie en ti'ois actes, en vers, mise au théâtre le 2 octobre 1733. Elle eut dis-neuf représentations.

L'année suivante , le 11 mars , parut la Critique de la Fausse Antipathie. Cette petite pièce, en un acte, en vers, n'a obtenu que peu de représentations.

Le Préjugea la mode , comédie en cinq actes, envers, fut jouée pour la première fois le 3 février 1735 , et obtint le plus grand succès.

L'Ecole des amis, comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le 25 février 1737, fut donnée douze fois. '

Maximien , tragédie, la seule de notre auteur, parut pour la première fois le 28 février 1738, et fut donnée vingt-deux fois.

Mélanide , comédie en cinq actes , en vers , représentée pour la première fois le 12 mai 1741, fut fort accueillie.

Amour pour amour, comédie en trois actes, en vers , mise au théâtre le 16 février 1742 , eut treize représentations , pendant lesquelles elle fut fort applaudie.

NOTICE SUR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE

L'École des mères, comédie en cinq actes,

en vers, parut pour la première fois le 27 avril

1744- Le fâcheux succès qu'elle eut alors s'est

soutenu à toutes ses reprises.

Le Rival de lui-même , comédie en un acte, en vers, n'obtint que quatre représentations. La première est du 20 avril 1746-

Paméla, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 6 décembre 1743, excita un si grand tumulte dans le parterre, qu'elle ne put être achevée. L'auteur la retira le lendemain.

La Gouvernante, comédie en cinq actes, en vers, parut pour la première fois le 18 février 1747, et fut jouée dix-sept fois. On la revoit toujours avec plaisir.

L'École de la jeunesse, ou le Retour sur soi-même, comédie en cinq actes, en vers, donnée pour la première fois le 29 février 1748

749? n'eut que trois représentations.

La Chaussée a composé plusieurs autres comédies, qui ont été représentées , soit à la cour, soit chez des seigneurs ; mais nous n'en parlons

4 NOTICE SUR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE, pas ici, parce-qu'elles n'ont point été jouées au Théâtre Français.

Cet estimable et fécond auteur, reçu membre de l'académie française en 1736, mourut le 14 mars 1754, dans sa soixante-deuxième année.

LE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, au Théâtre Français, le 3 février 1735.

PERSONNAGES

CONSTANCE

D'URVAL, époux de Constance.

SOPHIE, nièce d'Argant.

DAMON, ami de D'Urval, amant de Sophie.

ARGANT, père de Constance.

CLITANDRE,

> marquis.

DAMIS , J

FLORINE, suivante de Constance.

HENRI, valet de chambre de d'Urval.

La scène est au château de d'Urval.

LE

COMÉDIE

CONSTANCE, DAMON

D AMON

AU, Constance! est-ce à vous à piendrc ma défense Et celle (le l'hymen? vous?...

CONSTAXCE.

Ce cloute m'offense ; Vous me connoissez peu, si vous me soupçonnez De penser autrement.

DAMOX.

Madame, pardonnez...

(à part.) Epouse vertueuse autant qu'infortunée !

Si je fais quelques vœux, c'est pour votre hyménée, Damon, soyez-en sur; croyez qu'il m'est bien doux De suivre un ami si cher à mon cpouv.

DAMOX.

C'est l'étroite amitié dont votre époux m'honore Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

CONSTANCE

Quoi! votre liaison...?

DAMOX.

M'e.Kpose à son courroux.

Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

CONSTANCE

Je ne recounois point .Sophie à ce caprice:

Vous m'étonnez. Doù vient cette extrême injustice?

Elle ne vous hait point.

DAMOX.

Inutile bonheur!

Peut-être elle me rend justice au fond du coeur, Mais j'y vois eucor plus de frayeurs et d'alarmes. Elle outrage à-la-fois mon amour et ses charmes. On se trompe en jugeant trop généralement; Elle croit que l'hymen est un engagement Dont sou sexe est toujours .riijuo.cenle victime: Tel est son sentiment, quelle.ç-rû't-ljégiJtiaie. Je ne sais quel exemple ou pUilot^que!ls..SCreur Autorise eucor plus sou injuste Jeri;;eur. Vous ferai-je un aveu... peut-être inexcusable? Elle vous trouve à plaindre, et m'en rend responsable: Enfin elle me croit complice d'un époux...

CONSTANCE. j

Monsieur, elle se trompe, et nous offense tous.

DAMON

Aux chagrins les plus grands elle vous croit eu proie.

ACTE I, SCENE I

CONSTANCE

Damon, il n'en est rien.

DAMON

Vous voulez qu'on vous croie.

CONSTANCE

Brisons là , je vous prie. Avant notre départ, Sophie à mes conseils aura peut-être égard ; Fiez-vous-en à moi.

D AMON

C'est en vous que j'espère; Vous savez que son sort dépend de votre père.

CONSTANCE

J'attends Argant; je vais hâter votre bonheur.

DAMON

Je suis coufus...

CONSTANCE

.\\ilez, je me fais un honneur De la faire changer d'iJée et de langage. Sur-tout, que mon époux ignore cet outrage.

D A M G N , « part , en sortant.

Quelle épouse peut rendre un époux plus^heureux? Que^-
Unâl devroit bien y borner tous ses vœux!

SCÈNE II

CONSTANCE

Faut-il que mon époux ne fasse aucun usage Des conseils d'un ami si fidèle et si sage? .Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel jT D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel ? r

lo LE PREJUGE A LA MODE.

Oui, je dois in'imposer cette loi rigoureuse; Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse. L'éclat ue serviroit eneor qu'à me trahir ; D'un ingrat qui m'est cherje ine ferois haïr ; Du moins n'ajoutons pas ce supplice à ma peine ; Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

CONSTANCE, ARGANT

CONST.\\NCE.

Vous m'avez ordonné de vous attendre ici , Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT, cfun ton facile.

Me voici.

CONSTANCE

Vous paroissez ému? .

An GAXT.

Je suis même en colère.

Je sors de chez Sophie, elle tient de sa mère. L'entretien que je viens d'avoir à soutenir Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir; Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE

Quoi! vous savez...?

ARGANT

Ma fille, un peu de complaisance; Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE

J'obéis.

ACTE I, SCENE III. m

ARGAXT.

D'Urval est à peu près ce que je fus jadis;
Ce temps n'est pas si loin que je ne m'en souviene:
Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.
On me maria donc, et me voilà ranjé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé :
Et véritablement une union si belle,
Si ma femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du temps se passa, mais beaucoup, presque un an,
Sans que rien de ma part troublât notre roman ;
Mais auprès d'une femme on a beau se contraindre :
Bon ! naturellement le sexe aime à se plaindre.
Or, comme enliu l'amour se change en amitié...
C'est justement de quoi se fâcha ma moitié.
Elle ne savoit pas, ni vous non plus, madame.
Que sans amour ou peut très bien aimer sa femme;
Elle crut perdre au change, elle dissimula
Peut-être près d'un mois : après cet effort-là ,
Il survint entre nous un terrible grabuge;

Madame se plaignit, et mon père en fut juge:
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas.
Mon fils a tort, dil-il, je ne l'excuse pas;
Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie...
Je répondrois de même, et j'irois en avant.

CONSTANCE

Quand ou croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT

La contradiction me ravit et m'enchante...
Eh bien! madame, soit; vous êtes très contente...
Oui... très heureuse... très...

CONSTANCE

Monsieur, en doutez- vous?

ARGANT

Et vous dites par-tout du bien de votre époux...

CONSTANCE

Puis-je faire autrement ?

ARGANT

Et que le mariage N'est pas toujours un triste et cruel esclavage...

CONSTANCE

Je l'imagine.

ARGANT

Et que... J'enrage de bon cœur...

Mais, de grâce, achevez de me tirer d'erreur; Ma nièce est votre amie, et je lui sers de père.

CONSTANCE

Elle mérite bien de nous être aussi chère.

ARGANT

Oui ; mais on a pris soin de lui gâter l'esprit :

Damon et votre époux en sont dans un dépit...

Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop crédule

Cet eflVoi mal fondé , ce dégoût ridicule,

Cette aversion folle, et ces airs de mépris

Qu'elle a pour l'hymenée? Où les a-t-elle pris?

A son âge on n'a point de chimères pareilles

A celles dont elle a fatigué mes oreilles.

Au contraire, une Agnès se fait illusion.

Et savoure à longs traits la douce impression

Que son cœur enchanté reçoit de la nature;

ACTE I, SCÈNE III. ij

Elle ne voit l'hymen que sous une figure Qui, loin île l'effrayer, irrite ses désirs; Et ce portrait est fait parla main des plaisirs. Mais toutefois Sophie en est intimidée.

Madame, si ma nièce en prend une autre idée , , ^ C'est l'effet des sujets de chayrin et d'ennui • Que vous lui débitez contre votre mari. ^

COK ST ANCK, à pari.

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance. "

(haut.) Apprenez donc, monsieur, la façon dont je pense, Et vous persisterez après , si vous l'osez , Dans l'accusation que vous me supposez.

Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hyménée, Je ne méritois pas d'être si fortunée : Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux, Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux. Je cacherois ma honte en me remlant justice, Et je me garderois d'augmenter mon supplice. Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner Un cœur que la douceur auroit pu ramener. Si quelque occasion peut mieux faire connoître Et sentir de quel prix une épouse peut être , Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir, C'est lorsqu'elle est à plaindre, et qu'elle sait souffrii Voilà mes sentiments, tirez la conséquence.

A I I G .4 .\ T

On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense: Un beau raisonnement ne détruit pas un fait. Knfiu , si vous voulez me convaincre en effet,

i4 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

Concourez avec moi pour marier manièce; Otez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse; Et que bientôt Damon...

CONSTANCE

C'est justement de quoi J'avois à vous parler.

Il me convient à moi.

CONSTANCE

Je n'imagine pas qu'il déplaie à Sopkie.

ARGANT

Ma nièce l'aimerait ?

CONSTANCE

Du moins je m'en défie.

Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

ARGANT

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît?

CONSTANCE

Ce n'est point un refus, c'est de l'incertitude. On ne s'engage point sans qu'il y ait une inquiétude; En cela j'aurois tort de la désapprouver : Peut-être auparavant elle veut s'éprouver ; Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il est possible, A s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

ARGANT

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.

(Sophie paraît.) Bon, la voici; je vais commencer l'entretien.

SOPHIE, CONSTANCE, ARGANT

ARGANT, à Sophie.

Ma nièce, comment donc entendez-vous la chose?

SOPHIE, en reparaissant Constance. Vous a-t-on dit vrai?

Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE

Après ce que madame a dû vous confier, Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

ARGANT

Moi te sacrifier, quand je veux au contraire

Te donner pour époux quelqu'un qui t'a su plaire,

Damon!

SOPH I E

Qui vous a fait ces confidences-là?

ARGANT

Eh ! c'est apparemment madame que voilà,

Qui t'approuve, et qui croit qu'une fille à ton âge

Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE

Oui , s'il en étoit un.

ARGANT

Parbleu, c'est pour ton bien, _^i^^ — Pour te faire jouir d'un
sort pareil au sien. /

SOPH I E

Quoi ! vous me souhaitez un semblable partage? '*

i6 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

(en montrant Constance.) Madame est donc heureuse?

On ne peut davantage.

SOPHIE

l".st-ce elle qui le dit?

CONSTAXCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir.
Ma crainte cependant n'est pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'estime,
Plus que je n'en avoue, et que je ne m'en crois;
Peut-être^ si ui^n_sexe_^ajjusj;_tjnt_dejais ,
Pouvoit espérer d'être heureux en mariage^
Je choisirois Oamon... L'exemple me rend sage.
Madame . j'ai des yeux, et je vois assez clair.
Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air
B^aimer u'ie_ç'ompagne à qui l'iiii- s'associe ;
Cet usag^ n'esjt plus^que.chez.Ja^bPUrgepi^ie:
Mais ailleurs on a_ t'ait de l'amour conjugal
Un parfait ndjcule^ uy trayeràjani; égal.
Un époux à présent n'ose plus j,ej3ar,âtre;
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être;
Il faut fiu'il sacrifie au^préjugécru^l
Les plaisirs d'un amour permis et mutuel :
En vainJJ est épris d'une épouse qui l'aime;
ta mode le subj^ugue en dépit de lui-même.

Et le réduit bientôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidélité.

ACTE I, SCENE IV

A R G A N T

OÙ peut-elle avoir pris une idée aussi creuse?

SOPHIE, en montrant Constance.

Sur tout ce que je vois.

Elle se dit heureuse. sôphie.

Constance! Heureuse, elle?

CONSTANCE, avec vivacité.

Oui, madame, je le suis.

SOPHIE, avec vivacité.

Non , VOUS ne l'êtes pas.

CONSTANCE

Madame, je vous dis...

SOPHIE

Avec tant de douceur, de charmes et de grâces , Deviez-vous
éprouver'dé pareilles disgrâces? .

Elle a dit mon seci-ëï, je vâïs Jîre le sien. '

Qui croire des deux ?

SOPHIE

Moi.

ARGANT

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE

Me suis-je jamais plainte?

SOPHIE

En rien, et je vous blâme.

CONSTANCE

M'avez-vous jamais vue...?

i8 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

SOL'HIE.

Oui, malgré vous, madame , J'ai vu... j'ai reconnu les traces de vos pleurs ; Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs: Mais, que dis-je?j'y vois, malgré sa violence. Le désespoir réduit à garder le silence.

L'une se dit heureuse, et l'autre la dément: Celle-ci ne veut pas épouser son amant ; Constance... Mais qui diajjle y pourroit rien comprendre? Eu attendant, je sais le parti qu'il faut prendre. Vous m'avez entendu, madame, lieui'euse ou non. Quanta vous,

je m'en vais remercier Damon... Mesdames, à votre aise; il ne faut point se rendre: Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

(Il sort.)

CONSTANCE, SOPHIE

co.vsTANCE, à Sophie.

Qu'avez-vous fait?

SOPHIE, en rêvant.

Damon n'osera s'en aller.

CONSTANCE

Ah , Sophie ! on croira que je vous fais parler. Une épouse
plaiative-e»txiictu: moins auiaal>Je ;

SOPHIE

En quoi »uis-je donc >i coupable?

ACTJi 1, SCENE V. i<j

Oui, ma chère Constance, il est vrai, je n'ai pu Me contraindre.
Quel tort fais-je à votre vertu? Vous êtes à vous-même un peu
trop rigoureuse; Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.
Quoi! parcequ'un perfide aura le nom d'é|!OU\', 1 Il pourra me
porter les plus sensibles coups, Violent tous les jours le serment
qui nous lie, M'oter impunément le bonheur de ma vie, /

Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits Qui devraient être égaux!... Mais ils ont fait les lois : Il faut que je ménage un cruel qui me brave. Sa femme est sa compagne et non pas son esclave: \ . Je vais dire encor plus; tant de tranquillité l'eut vous faire accuser d'insensibilité. CONSTANCE, tendrement.

M'en soupçonneriez-vous?

SOPHIE K.

Non, je vous rends justice; Je sais que vous souffrez le plus cruel supplice. ^ Mais vous autorisez un injuste soupçon:

On peut interpréter d'une étrange façon Tous vos soins de paraitre heureuse en apparence; On les peut imputer à votre indifférence, Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût, J

(Que nous donne un ingrat, quand il nous pousse à bout.

CONSTANCE

Ah, Sophie! épargnez du moins votre victime.

SOPHIE

On peut aller plus loin.

Non, mou époux.'c m'estime.

SOPHIE

vAus VOUS contentez là d'un bien faible retour; L'estime d'un époux doit être de l'amour: . Oui ! ce sentiment-là renferme tous les autres. / Quoi! les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres? Se contenteroient-ils de n'être qu'estimés? , Tout perfides

qu'ils sont, ils veulent être aimés. y Quant à moi, je suis née et trop tendre et trop vive

LPour oser m'exposer à ce qui vous arrive : J'aimerois trop Damon, j'en ferois un ingrat, Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat. '

CoNSTA.\CE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SOPHIE

Non , la fidélité n'est pas en leur^fmiâSajpfîSf

CONSTANCE

Comptez sur son amour et sur sa probité.

SOPHIE, cfun ton affectueux.

Sur les mêmes garants n'aviez- vous pas compté? Que sont-ils devenus? Qu'est-ce qui vous en reste? Ce n'étoit qu'une embûche et qu'un piège funeste, I Couvertsjiejpejqufi^ fleurs qui ne durent qu'un jour: L'hymen u'acguiUe plus lesdettes de l'amour.

SCÈNE VI

FLORINK, CONSTANCE, SOPHIE.

FLOr. INE.

Madame, je vous cherclie. On vient ..

CO.NSTANCE.

Que me veut-elle?

Souffrez que je respire.

CO.NSTANCE.

Eh bien ! quelle nouvelle?

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement... Venez, vous trouverez dans votre appartement...

CONSTANCE

Mon époux?

FLORIN E

Votre époux?... lui?... La demande est bonne ! Est-ce jamais par là que son chemin s'adonne? Il est vrai^qne„çe£i.se«ii.t.aâ-sezjnîu\`tia« ; Vous logez l'un et j'aille aux deux bouts du ch^tean.

COXSTA.NCE.

Florine , sachez mieux respecter votre maître.

FLORIN E

Je me lais... mais...

SOPHIE

Sachons ce que te pourroit être.

FLORINE

Vous ne devinez jias?... C'est votre habit.

CO.NSTANCE.

Comment?

FLORINE

Que l'on vient d'apporter, madame; il est charmant.

CONSTAT CE

Cette fille exlravajjiie.

Ecoutez-moi de grâce; Ou plutôt venez voir: c'est un habit de chasse, Mais d'un air, mais d'un goût. Venez vous habiller. Sous cet ajustement que vous allez briller ! Vous allez ajouter conquête sur conquête.

Mais quelle vision lui passe par la tête? D'où me vient cet habit ?

FLORINE

Je ne sais point cela.

CONSTANCE

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

F L O R I N E , après avoir rêv.

Ah ! ah ! ^NFais ceci passe un peu la raillerie. Quoi ! madame, seroit-ce une galanterie?

CONSTANCE

Une galanterie , et qui s'adresse à moi?

FLOR IN E

A qui donc voulez-vous qu'ou ait fait cet envoi?

CONSTANCE, à Sophie , après avoir rêvé.

Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse?

D'URVAL,CONSTANCE,SOPHIE, FLORINE

d'u R V a L , à part.

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes présents.

(haut. } Madame éclate enfin en regrets offensants.

CONSTANCE

D'Urval, vous m'étonnez.

d'u R VAL.

On vient de me l'apprendre.

Cet éclat , je l'avoue , a lieu de me surprendre ; Je ne l'aurois pas cru : malgré tous mes soupçons , Vous m'avez procuré d'assez belles leçons, Qui ne sortiront pas sitôt de ma mémoire.

CONSTANCE, o Sophie.

Je l'avois bien prévu... Monsieur, pouvez-vous croire... Hélas ! c'est un excès où je n'ai point de part... Mais à mon désaveu vous n'avez point d'égard ; Vous allez me haïr... Ah, cruelle Sophie!

- SOPHIE

J eu suis la cause , il faut que je la justifie.

{àdUrval.) Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté De joindre
riniustice à rinfidélité.

d'urval, à pari.

Ce temps n'est plus.

SOPHIE

Ingrat.

CONSTANCE

Epargnez...

FLOniNE.

Point de grâce.

.^ll! si pour un moment j'étois en votre place...

SOPHIE

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher? Vous voulez empêcher un creur de s'épancher; Quand vous le remplissez de fiel et d'amertume, Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume. Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir.

CONSTANCE, à Sophie.

Vous me perdez, madame.

D'un VAL, à part.

Il faut lui découvrir...

SOPHIE

Prenez- vous- en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

d'cr v AL.

Vous?

s o P II l F..

Oui , je soutiendrais trop de la voir si contrainte; Je n'ai pu la laisser dans un si triste état, .Sans Faire, en dépit d'elle, un nécessaire éclat :

ACTE I, SCÈNE VII

J'ai vengé sa vertu.

d'drval.

Madame est bonne amie.

SOPHIE

De grâce, épargnez-nous cette froide ironie.

F L o R I N E , avec vivacité.

Quand même vous seriez encore mieux son époux, C'est que NOUS devriez Filer un peu plus doux, Et baiser tous les pas par où madame passe; Mais vous n'en Ferez rien "''''''

CONSTANCE, avec fierté.

Florine, je vous chasse; Sortez.

F L o R I X E , à Constance.

Moi?

d'u r V a L , en ramenant Florine.

Révoquez un arrêt si cruel; 'i

Cette fille vous aime, il est bien naturel, i

(à Florine.) Viens, cet avis mérite une autre récompense;
Tiens, prends...

FLORINE, en recevant quelques louis. \

Je n'ai pas cru vous induire en dépense. d'urval, a Constance.

Madame, faites grâce à ses vivacités.

FLORINE, à d'Urval.

Ah! puisque \ous payez si bien vos vérités, Une autre fois j'aurai le reste de la bourse. (D'Urval la lui donne.)

SOPHIE

La plaisanterie est d'une grande ressource.

d'crval, à Constance^ d'un air plus enjoué. C'est assez... Savez-vous l'étiquette du jour? Car il faut amuser ceux qui vous 'font leur cour.

FLORINS, àpart.

Oui, c'est bien là de quoi madame s'embarrasse!

d'uR V AL.

Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse, Grande musique ensuite, et bal toute la nuit. Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit. Madame; on partira lorsque vous serez prête...

(en la regardant.) Vous avez un habit convenable à la fête...

CONSTANCE, avec embarras.

Monsieur...

d'u r V a l , vivement.

Le rendez-vous est au milieu du bois : De là vous pourrez être aulancer, aux abois, Avec cette calèche et ce double attelage Dont vous avez refait enfin votre équipage. Votre écuyer laissoit dépérir votre train ; Même il vous manque encor quelques chevaux de main.

(Constance se trouble., et paraît interdite.) Madame, ce discours semble vous interdire? A ces dépenses-là je ne vois rien à dire : Dépensez hardiment, et vous aurez raison.

F L o R I N E , à part.

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

ACTE I, SCENE VIT

CONST A NCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surpreniire... Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre Le trop juste sujet de ma confusion.

Que je suis malheureuse !

A quelle occasion?

CONSTANCE

Ah! je u'auroisjamajs_£réim^ lorsque j'y pense , v»v,«àw,,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence. *• >.'

u' u n V A L , contrefaisant Véto)iné. Vous parlez de licence :
en quoi donc, s'il vous plaît?

CONSTANCE

J'ignore absolument... Je ne sais ce que c'est... En un mot...

Achevez... Mais qui vous en empêche?

Cet habit... ces chevaux, avec cette calèche...

Eh bien?

CONSTANCE

s'ils sont chez moi...

d'u R VAL.

c'est une vérité.

CONSTANCE

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité...

Mais c'est assez, je crois que vous devez m'entendre.

d'urva l.

Oui, madame, il n'est pas difficile à comprendre

Que ce sont des présents qui vous ont été faits.

CONSTANCE

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

d'uRV AL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître?..

FLORINE, « part.

J'aurois déjà tout fait sauter par la fenêtre.

d'urv AL.

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter?

CONSTANCE

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

d'u r val., à part.

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée?

constance.

Je voudrais ignorer que je suis offensée.

d'urv al, à part.

N'importe, dounons-lui de violents soupçons.

[haut.) Madame, cependant j'ai de fortes raisons Pour oser vous presser, et même avec instance, D'eclaircir ce mystère... Il nous est d'importance Plus que je n'ose dire... et que vous ne croyez; Je VLiens en saurai gré, si vous me l'octroyez. Vo\ez, e.va-mintz... découvrez... je vous prie^ Qui peut avoir risqué cette galantf;rie... De plus... présents ou n .n... madame... vous pouvez... Oui , vous m'obligerez si vous vous en servez.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

CONSTAMCE, SOL'HIE, FLORINE.

SOPHIE, à Constance.

Eh bien ! que dites-vous de cette complaisance?

F L o I I I N E.

Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.

c o .\ s T A N c E , n/)rè5 avoir rêvé. N'est-ce point mon époux qui m'a fait ces présents?

Des époux ne font pas des tours aussi plaisants; Pour qui les prenez- vous? Xe croyez point, madame,} Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme; Il lui donne à regret , toujours moins qu'il ne faut, Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut. Mais nous avons ici Damis avec Glilaudre, Galants déterminés, prêts à tout entreprendre; Je crois qu'où en pourroit accuser ces messieurs.

SOPHIE

As-tu quelque soupçon?

FLORIE.

J'en ai même plusieurs.

SOPHIE

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence. Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance?

CONSTANCE.

Eh ! n'empoisonnez pas encore mes douleurs : Hélas ! je sens assez le poids de mes maux ;

30 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrâce.

(à Sophie.) Je vais me renfermer... Allez, suivez la chasse.

SOPHIE

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE

Vous prenez trop de part à l'état où je suis... Laissez-moi , par égard : Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes; Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

(EUesort.y SOPHIE, en la regardant aller.

Quel état! Et l'on veut que je prenne un époux? Qu'on ne m'en parle plus , ils se ressemblent tous-

SCENE I

DUR VAL, DAiMON.

d'u r V a I. pareil rêveur^ il va el vient. Notre cerf n'a pas fait assez de résistance.

D AMON

Il est vrai. Mais entrons un moment chez Constance,

d'u R VAL, toujours distrait.

Mon équipage est bon : j'imagine qu'ailleurs Il seroit malaisé d'eu trouver de meilleurs.

DAMON

Constance en devoit être, elle n'est point venue.

d'dr V A L.

Je devine à peu près ce qui l'a retenue.

DAMON

Entrons ch-z elle... Allons; c'est une attention Dont elle vous auia de l'obligation.

d'u r VAL.

Oui, n. ils jo ne vais guère en visite chez elle. On y peut envoyer.

D AMO.V

Quelle excuse cruelle !

Du sort de ton épouse adoucis la rigueur;

3a LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

L'esprit doit réparer les caprices du cœur:

C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste;

Souvent les procédés t'ont excuser le reste.

d'urval, après avoir regardé par-tout.

Je crois tous nos chasseurs dans son appartement... Pour nous entretenir choisissons ce moment.

(// soupire.) Cher ami, qu'envers toi je i^ne trouve coupable!
Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable; Je t'ai craint; j'ai prévu tes conseils , des discours Que ma foible raison me rappelle toujours. Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire; Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altère.

D AMON

D'Urval, j'ai des défauts , et même des plus grands;

Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans

Qui font de leurs amis de malheureux esclaves:
Leur pénible amitié n'est que fers et qu'entraves ;
Toujours jaloux, et prêts à se formaliser.
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser.
Mais la vraie amitié n'est point impérieuse;
C'est une liaison libre et délicieuse,
Dont le cœur et l'esprit, la raison et le temps,
Ont ensemble formé les nœuds toujours charmants:
Et sa chaîne, au besoin , plus souple et plus liante,
Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé.
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.
d'u R V A L , d'un air pénétré.
Eh bien ! sois donc enfin le seul dépositaire

ACTE II, SCÈNE I

D'un secret dont je vais t'avouer le mystère;
Que du Fond de mon coeur il pas^e au lond du tien;
Qu'il y resie caché , comme il l'est dans le mien.

Mes inclinations, ami, sont bien cliaⁿ^jées,

Mes Tn^üidiⁱertes [^]ont être Lien vengées...

J'aime... Hélas! que ce terme exprime foiblement

Un feu... qui ii'est pourlaiit qu'un r,-nou\ellement, '•"

Qu'un retour de tendrisse iînprevue, inouïe,

Mais qui va décider du reste de ma viel DAMON, avec élonnemi-.itt.

Quoi ! ton volage cœur .>e livrera toujours

A des feu\ étrangers , à de folles amours?

Ces ardeurs autrefois si pures et si tendres

Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres?)' Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs : ! L'inconstance est souvent iîn'dês plus grands malheurs. d'u r V a l.

Apprends quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON

Non : je suis ton ami , mais non pas ton complice.

durvaT!" "[^]

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins : Permets-moi d'achever, je compte sur tes soins.

DAMON, en s'éloif/nant.

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

d'u r val, en le rametiant.

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.

"Cet oïïjet si charmant dont je reprends les lois,

Mais que je crois aimer pour la première fois;

Cette femme adorable à qui je rends les armes,

Qu'iiu DTLûJos à^mes yeux a repris tant de charmes... A '
C'est la nneone^ — ■

DAMON

Constance?

d'urval.

Elle-même.

DAMON

Ah , d'Urval !

A mon ravissement rien ne peut être égal... N'est-ce point un dépit, un goût foible et volage. Un accès peu durable, un retour de passage?

d'cRV AL.

Tu le crains, et Constance en pourra craindre autant. Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant!... Le véritable amour se prouve de lui-même. Déjà, pour l'assurer de ma tendresse extrême. J'ai, par mille moyens qu'invente mon amour, Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour. Apprends donc que je suis cet amant qu'on ignore, Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore Tous

ces amusements imprévus et nouveaux. Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux. Assez vains pour nourrir une erreur si grossière. Je lui fais des présents de la même manière... On s'attache encor plus par ses propres bienfaits, Je le sens, je l'en veux accabler désormais: On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMOX.

INiais tu dois lui causer un embarras extrême. Que peut-elle penser?... D'Urval, y songes-ti?»?

ACTE II, SCKNF. I

d'urval.

Oui , je viens de jouir de toute sa vertu. J'ai vu le trouble affreux dont son ame est atteinte ; Cependant je feignois en écoutant sa plainte; J'affectois un air libre , et vingt fois j'ai pensé Me déclarer... Tu vas me Irgiter d'insensé ; Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte. Je me sens retenu par une fausse honte ; Un préjugé fatal au bonheur des époux Me forc^ lui cacher un triomphe si doux. i^

Je sens ^k^idiçule où cet amour m'expose. ^

D AMON

Comment! du ridicule!... Et quelle en est la cause?

Quoi! d'aimer sa femme?

d'drval.

Oui , le point est délicat :

Pour plus d'une raison, je ne veux point d'éclat;

Je n'ai déjà donné sur moi que trop de prise...

Ce raccommodement devient une entreprise...

J'avois imaginé d'obtenir de la cour

Un congé pour passer deux mois dans ce séjour,

Sous prétexte de faire ici ton mariage ;

C'est la raison pourquoi Constance est du voyage : ;

J'y croyois être libre, et , seul avec les miens , '

; Je comptois y trouver en secret des moyens \

Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne. |

; Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine : }

Ma maison est ouverte à tous les survenants, '

Mon rang m'attire ici mille respects gênants... /

Clitandre avec Damis , sans que je les en prie , ^^^

Ne se sont-ils pas rais aussi de la partie? Tu les connois, ce sont d'assez mauvais railleurs; Alors contre moi seul ils deviendront meilleurs; Ainsi des autres; c'est à quoi je dois m'attendre... Je ne pourrai jamais soutenir cet esclandre ; Il faudra tout quitter ; j'irai me séquestrer, Ou, pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer Avec des campagnards dont tu connois l'espèce, i Sans que

dans mon désert un seul ami paroisse. Et véritablement, quelle société I Que celle d'un mari de sa femme entêté, \ Qui n'a des yeux, des soins, des égards que pour elle. Et que, pour ainsi dire, elle tient en tutelle!

D A M o N , froidement.

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

d'it r V a l.

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme? DA.MON, ironiquement.

rLe serment de s'aimer n'est donc que pour la forme? L'intérêt le fait taire, il ne tient qu'un moment...

{vif.) Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement? Oserois-tu produire une excuse aussi folle? Au dernier des Imnictins tu tiendrais ta parole; Il sauroit t'y forcer, aussi bien que les lois.

(tendrement.) Mais une femme n'a , pour soutenir ses droits, / \ Que sa fidélité, sa faiblesse, et ses larmes ;

Un époux ne craint point de si fragiles armes.

ACTE II, SCÈNE I. 3f

Ah! peut-on faire ainsi, sans le moindre remord, Un abus si "crùil delà loi du plus fort?

d'cerval.

Jo suis désespéré; mais je cède à l'avis; f. Suis-jèTè"sÊ\it ? : . .
"I^i sats queriomme le plus sage , Doit s'en rendre l'esclave.

DAMON, vivement.

Oui, lorsqu'il ne s'agit Que d'un goût passager, d'un meuble ou
d'un habit;

La mode n'a point droit de . i.tpus donner desyices, Ou de légi-
timer le crime au fond des <œurs : "Il suffit (ju'un usage intéresse
les moeurs. Pour qu'on ne doive plus en être la \ ictime;
L'exemple ne ptut pas auto;iser un crime. Faisons ce qu'on doit
faire, et non pas ce qu'on fait,

" d'crval.

Mais enfinjejne^sens assez fort en effet Pour sacrifier tout,
sans> que je iejcgrette, Pour aller \ivre ensemble au fond d'une
retraite.

damo n.

INIais voilà le parti d'un vrai désespéré.

d'ur V AL.

r.t c'est pourtant le seul que j'aurois préféré. Un inconvénient
sans doute inévitable M'imprime une terreur encor plus véri-
table. t

Si j'apprends à_Constance un_tri.Og)iib£-.sL(J[put, Si ma
femme me voit tomber à ses genoux , Commeiitjjaignera7t-(iUe
user de s.;j,jictoire? Je crains de lui donner moins d'amour que
de gloire;

Je ci'ains que sa fierté ne surcharge mes fers : On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON

On en trouve toujours de toutes les espèces , Sur-tout lorsque l'on cherche à flatter ses foiblesses. Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

d'ur V AL.

Tu ne le connois pas ce se.ve impérieux : Dans notre abaissement il met son bien suprême; Il veut régner, il veut maîtriser ce qu'il aime, Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé, S'il n'est pas le tyran du coeur qu'il a charmé.

DAMO.N.

, -: CJereproche convient ;i l'un tout comme à l'autre. Eh! pour<pioi voulons-nous qu'il soit soumis au nôtre? Mais le traitons-nous mieux cpand nous l'avons séduit Notre emjjire commence où le sien est détruit. INous plaindrons-nous toujours,injustes que jious somiïiesJ De ce sexe ([ui n'a que le défaut des-jioinmes? Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer sf e que nous.ee .p,giiyons nous empêcher d'aimer?

Constance aura de plus à punir mes parjures, A redouter encor de nouvelles injures, A craindre une rechute, un nouvel abandon ; Constance doit me faire acheter mon pardon. Que de soins, de soupirs, de regrets et de larmes Faudra-t-il que j'oppose à ses justes alarmes! Plus je vais employer de foiblesse et d'amour,

ACTE II, SCENE I. 3g

ht plus son ascemlaiit croîtra de jour en jour.

{Il rêve.) Ah! c'en est trop, il faut suivre ma ilestiiiée, La résolution en est déterminée...

DAMON, en l'embrassant.

Ah, cher ami! reçois le prix de la vertu. Que ce retour heureux va causer.,..!

""d^rval.

Que dis-tu?

Quelle méprise!

DAMO.\.

Aux pieds d'une épouse adorahie, Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable?

d'urval.

Au contraire.

DAMON

Quoi donc?

d'urval.

Je vais me dérober Au danger évident oii j'allois succomber.
Je renonce aux projets dont je viens de l'instruire: Laisse-moi, tes conseils ont pensé me séduire.

DAM

Mais songie donc aux biens où tu vas renoncer. Sais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer? Il faut donc que Constance expire dans les larmes, Lorsqu'elle eût pu te faire un sort si plein de charmes? Que d'attraits, que d'amour, que de plaisirs perdus ! --i tu lajiaissois , que_ferois-tu de plus?

40 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

d'urval, (F un ion pénétré.

Hélas ! il faut se reudre, et lui sauver la vie. C'en est fait, pour jamais ma honte est asservie... Sois content, mon cœur cède, et se rend à l'amour. Viens être le témoin du plus tendre retour. {Il fait quelques pas pour sortir; Constance arrive: il se

trouble.) Quelle rencontre, ô ciel! c'est elle qui s'avance... Ne ferois-je pas mieux d'éviter sa présence? (// veut s'en aller; Damon le retient.)

SCÈNE II

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

DUR VAL, après quelque résistance, se rapproche avec (à Constance.) Je rj-tenois Damon qui vouloit s'en aller: Je crois que devant lui nous pouvons nous parler?

Il n'est jamais de trop.

d'urval.

On vous a demandée.

DAMON

L'on a dit que madame étoit incommodée. — ^ — ~., cossTA-JsCE, à (fUrvai.

."Je l'ai feint, et je viens vous en rendre raison. d' u R V A L , avec douceur.

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

ACTE II, SCENE IL 4i

CONSTANCE

Hélas! j'avois besoin d'un |)eii de solitude.

Vous savez le sujet da irioii itujuïëtiide;

Elle augmente sans cesse, et je crains tous les yeux.

Depuis <|uc l'on m'a fait ces dons injurieux,

Je n'en puis sans douleur envisager la suite;

Je crains d'autoriser une indigne poursuite.

d'ur va l.

Est-ce pour ces présents? On saura vos refus.

CONSTANCE

Ah ! j'étois respectée^ etie ue le, suis plus.

d'erval Cembrasse , et lui dit tendrement : Rassurez-vous, c'est moi... qui... me charge du blâme.

CONSTANCE

J'en mourrai de douleur.

d'u R V a l, <tvec (rouble.

Cela suffit, madame...

(à Damon.) Je ne sais où j'en suis.

D A M o N , bas , à d'Vnial.

Il faut t'aider un peu.

d'ur VAL, bas et vivement , à Dumon.

Cher ami , n'en fais rieu , ou crains mon désaveu.

CONSTANCE, etonné, s'approchant d'eux.

Qu'avez- vous?

d'c r V a l , un peu remis.

Ce n'est rien. J'ai peine à le réduire... C'est à votre sujet... il faut vous en instruire... .Sachez donc uu secret... vous ne le croirez pas... Vous voyez devant vous...

4s LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

COX ST.WCE.

Eh bien?

d'dr V A L.

Notre embarras...

Oui, vous voyez... quelqu'un qui n'ose plus s'attendre. Qui craint de compromettre un amour aussi tendre... Mais... que ne pouvez-vous lire au fond de son cœur!.-

CO.NSTANCE.

Vous parlez de Danion?

d'urval, vivement.

Justement.

DAMON"

Quelle erreur!

En vérité , madame , il parle de lui-même.

d'dr V AL.

Non. il méfait pailer... Voyez son trouble extrême... Il est timide, il traint de vous trop rabaisser... Il n'o^e vous prier de vous intéresser A son bonheur.

Bourreau!

CONSTANCE

Sa crainte est indiscrete.

d'cR V AL.

Je le disois.

CO-N'STAXC E.

Il sait combien je le souhaite.

d'urval.

,\b ! vous me ravissez : prêtez-lui votre appui.

ACTE II, SCÈNE II

CONSTANCE.

Damon y peut compter.

d'uR VAL.

Moi , je réponds pour lui; Je me rends le garant d'une flamme si belle.

D A M o X , bas , à (t'Ui'val.

Morlileu I parlez pour vous.

CONSTANCE, bas.

Quel garant infidèle!

d'urval.

Otez donc à Sophie un préjugé fatal Quelle a contre l'hymen. Ali I q^u'elle en juge mal! -Qu!au-.contraire leur sort sera digne d'envie! Ngn , il n'est point d'état plus heureux dans, la vie. Pour ceux que la raison et l'amour ont unis. * /

L'hymeci setit peut dônbef des plaisirs infinis; On en jouit sans peine et saïis inquiétude ; On se fait l'un pour l'autre une

heureuse habitude D'égards, de complaisance, et des soins les plus doux. S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux Qui rencontre à-la-fois dans l'objet qui l'euchaute Une épouse chérie, une amie, une amante. Quel moyen de n'y pas fixer tous ses désirs! Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

co.\STAXCE, tendrement.

Je sens que ce portrait devrait être fidèle.

d'urval, en la regardant de même. Madame, on en pourroit trouver plus d'un modèle^

CLITANDRE, DAMIS, ARGAN'T, CONSTANCE, D'URVAL, DAMON

CLITANDRE, aux autres , en entrant.

Voilà ce que jamais on n'auroit attendu. d'urval, troublé, à Damon.

C'est Clitandre et Damis : n'auroient-ils entendu?

CLITANDRE, en riant.

Venez, rassemblons-nous, la scène est impayable... Si risible , en un mot, qu'elle eu est incroyable.

(// rit.) Laissez-m'en rire encore.

Allons, rions. De quoi?

CLITANDRE, à d'Urvat.

On m'écrit... Tu riras.

d'urval, froidement.

Peut-être.

CLITANDRE

Oh! par ma foi, Nous ne le craignons plus, cet aimable voyage. Ce célèbre coquet, ce galant de notre âge. Qui fut le plus heureux de tous les inconstants; Nous le connoissons tous, et même à nos dépens ; Saiufar.

ARG ANT

Je le connois, son père fut de même:

Il étoit en amour d'une fortune extrême.

ACTE II, SCKNE III

11 faut qu'à son sujet je vous... Non, poursuivez; Voyons quels contre-temps lui sont flonc arrivés.

Peut-être quelque épou'e d'humeur moin-; pacifique En a faille héros tl"uiie histoire trajjique?

A no A .NT.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens?

CLITANDRE

Non ; il n'en a jamais trouvé que d'indulgents.

CONSTANCE

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune?

CLITANDRE

Non ; le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

d' T R V AL.

Se seroit-il battu?

D AMIS

Ce n'est pas son défaut.

DAMON

Est-il disgracié?

CLITANDRE

Bien pis.

Mort?

CLITANDRE

Aufaut vaut, l! est amoureux fou.

d'dRVAL, ARGANT, DAMON.

De qui?

CLITANDRE

C'est lettres closes.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses:

Je vous le cioiue en ceut. Oui l'auroit jamais cm?

d'drval.

Il est audacieux.

CI. ITAX DRE

Il eu a rabattu, n A >i o N .

Une franche coquette a-t-elle su lui plaire?

Eh mais, une coquette est un choix ordinaire.

ARGANT

Est-ce cette marquise assez l>ien en appas , Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y pense pas?

CLITAN DR E.

Non.

ARGA.NT

A-t-i! entrepris le cœur de quelque prude? En tous cas, je le plains ; l'esclavage en est rude : 11 faut trop les aimer, et trop correctement.

CLITAN DRE.

Non.

ARGANT

C'est donc cette actrice?

CLITAN DRE.

Eh! non, aucunement

Mais ne seroit-ce point son épouse qu'il aime?

ARGANT

Sa femme!

Et vraiment oui, c'est sa femme elle-même.

ACTE II, SCÈNE III

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDHE.

Pardounez-moi.

, d'u r V a L., à Damon.

i Saiiifar aime sa femme aussi D A M I s , à Constance.

On vous en avoit di.t quelque mot à l'oreille; On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE, avec un peu de fierté.

Pour peu qu'on soit sensé, l'on devine le bien... Mais vous vous étonnez fort à propos de rien : C'est un canir égaré que le devoir

ramène. Que l'amour fait rentrer dans sa première cliaine, Oui n'a jamais trouvé de vrais j)iaisirs ailleurs, Et qui veut être.lieu-reux eu (Llpit des railleurs. Je crains que ma présence ici ne vous déplaie, Je vous laisse railler et médire à votre aise.

SCÈNE TV

AP.GAXT, D'URVAL, DAMON, CLITAND RE, DAMIS.

CLI ĨAXDR E.

Constance prend la chose affirmativement.

Bon, bon, c'est pour la forme.

DAMOX.

Elle S grauJ tort, vraiment !

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son ame.,. Eh bien! notre gai int aime jusqu'à sa femme? «V-- C'est avoir goûtFle sexe un furieux peuchant. d'u R V A L , à Clitandre.

Et que dit-on par-tout u'un retour si touchant?

DAMIS

A ton a\ is , d'Urval? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE

Parbleu, cette sottise en a fait beaucoiip dire. A la cour , à la ville, on l'a tant blasoujië , Hué, sifflé, berné, brocardé, cbansonné.

Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage, ' Avec sa Pénélope il a plié bagage :

V En fin fond île province il l'a contrainte à fuir;

V Ils sont allés s'aimer, et bientôt se haïr.

C'est un enlèvement.

Qui n'est pas fort d'usage.

Ce n'est point là le but que le sexe envisage Lorsqu'au nôtre il veut bien se laissiT assortir; C'est d'entrer dans lo monde, et non pas d'en sortir.

d'uR VA L.

Ils jouissent sans doute, au fond de leur retraite, D'une félicité qui doit être parfaite?

CLITANDRE

Sainfar n'a de ses jours été si malheureux;

ACTE II, SCKNE IV. 4y

Il adore en esclave un tyran dédaigneux. Un maître dont il est le premier domestique, Qui, trop sûr à présent d'un pouvoir despotique, l,e punit du passé, se venge de l'ennui De se voir enterré de la sorte avec lui.

DAM is.

Sa femme l'a remis à son apprentissage.

CLITANDRE

C'est à recommencer.

.Sans doute, c'est l'usage... l Cet homme est possédé du démon conjugal. \

CLITANDRE

Possédé de sqi f£raïne... EhJ ris-en donc, d'Urval.^

d'uR VAL.

(((Damon.) Oui... rien n'est plus plaisant... Quelle épreuve!.. J'enrage.

CLITA.\DRE. .

C'est un homme perdu, noyé dans son ménage. /

Abymé.]

CLITANDRE

Confisqué.

D AMIS

Nul.

d'urval, à Damon.

Ami, quels propos!

D A.M is, à d'Ui-vnl.

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des sots?

d'u R V A L , avec embarras.

Moi? Point du tout: j'en ris autant qu'il m'est pos.^:Lle-

50 LE PRÉJUGÉ A LA MODE

UAMON, avec injitf liât ion.

^-Pour qui donc cette histoire est-elle si risible? / rour des évaporés, des gens avantageux , \ Qui cioiroient composer tout le public entre eux, f Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale. ^ jMaisje \o\is crois , "messieurs , un peu plus de morale; I Kon , vous ne pensez pas ce que vous avancez. / A tous autres qu'à vous , à des gens moins sensés , ^ Je dirois, indigné de tout ce badinage :

Si l'amour du devoir n'est pas à votre usa;T;e, Laissez-le pratiquer, sans y prendre intérêt; * ■ ->- Oui , laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est. D .\ .MIS, à Damon.

Je n'ai jamais douté de ta J)hi!osopliie : Kous en ferons ta cour à laimalile Sophie.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit; Du reste, je vous suis obligé.

D AMIS

C'est bien dit.

Moi, je crois qu'on peut rire, et même satis scrupule. D'un amour que le monde a jugé ridicule. Sainfar est dans le cas , on en est convenu ; H a pris un travers assez bien reconnu, ' Puisque son aventure est mise en comédie.

Tout de bon ?

J'ai la pièce; ou l'a fort applaudie : ï Sous sommes dans le goût
d'en jouer entre nous;

ACTE II, SCENE IV. 5i

>ou5 jouerons celle-ci... Messieurs, qu'en diles-vous?

Volontiers.

d'urvai. , froidement.

Si l'on veut.

D A M o .\ , avec colère.

C'est une farce infâme.

DAMIS

Ou la nomme l'Epou.v amoureux.v de sa femme.

Bon! c'est un des travers qu'on doit moins épargner; Il n'est pas fort commun, mais il pourroit yaijner. Et la société n'y feroit pas son compte. Combien il est d'époux retenus par la honte! Tant mieux... Aurai-je un lôle?

DAMIS.

Oui, sans doute.

ARG A>T

Fort bien.

DAMIS

Les dames y joueront : Constance aura le sien, Elle sera l'épouse aimée à toute outrance; D'Urval contrefera l'amouïeux de Constance; Damon aura tout juste un rôle de Caton ;

(à Clitandre.) Toi , celui d'étourdi.

L'arrangement est bon.

DAMIS

Il nous faut un valet : qui pourroit bien le faire?...

51 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

(à dUrvdl.) Ah ! ton valet de chambre, Henri; c'est uotre affaire; Ainsi du reste.

D AMO.\

Oui ; mais ne comptez pas sur moi.

D A MIS

D'Urval, tu te fais fort, apparemment...? D ' u R V A L , froidement.

De quoi? ' D A :m is.

C'est d'engager Constance à jouer dans la pièce.

A RG ANT.

Je vais la prévenir, aussi bien que ma nièce.

(// sort.) DAMis, à dUrval.

Détermine Damon : quant à toi, tu sais bien Que l'on doit se prêter ; tu ne risqueras rien.

(Ils sortent.)

ACTE 11, SCÈNE V. fīs

Et vous y prenez même un rôle?

d'IiRVàl.

Oui , je m'y prête :

A ma femme du moins je parlerai d'amour ; Je verrai ses beaux yeux y répondre ;i ii'ur tour; J'en jouirai sans risque, et sans me compromettre... Hélas! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre... ^J'aurois dû refuser... Oui^je me traliiçai : (Ou verra que je sens tout ce que je dirai ,

Je mettrai , malgré moi , trop d'amour dans mon_rôlej_ 4 Je me perdrais, je vais retirer ma parole. .•

D A MON

Est-il temps? Il falloit ne pas tant s'avancer, (kinstance est prévenue, elle pourra penser Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.

(à part.) Il le faut embarquer.

d'u R V A L , aprcs avoir rêve.

Ta remarque est cruelle...

J^jferaiieaucoup mieu.\de tout abandonner, De prétexter un onlre, et de m'en retourner; Je le vais annoncer, et partir tout de suite. (Il va pour sortir^ et revient.)

DA.MO-\

Quelle foiblesse!

d'l'Rval.

Écoute , avant que je les quitte :

J'ai fait peindre Constance en secret, et je crois Que son portrait est fait; car c'est depuis un mois Qu'on est après. Le peintre est dans le voisinage ;

Vois si par aventure il a fini l'ouvrage : C'est un soulagement dont mes yeux ont besoin. Je voudrois l'emporter.

DAM ON

- Va, je prendrai ce soin.

Mais tu ne partiras peut-être pas si vite? D ' u R V A L.

Dès ce soir même.

{ // sort.)

D AMON

Il faut que j'empêche sa fuite.

Si la mode empoisonne un jialurei heureux, A quoi sert le bonheur d'être néjsiçrtueux?

SOPHIE, DAMON

SOPHIE, en traversant le tliéâtre.

Ahl vous voici, monsieur? Entrez-vous au concert?

DAM O.N

Je vous suis.

SOPHIE

A propos, est-il vrai qu'on vous perd ? D A M o .N .

Ce terme est trop flatteur, mais je sais le réduire A sa juste valeur.

SOPHIE. '

Eh ! tâchez de m'iiiistruire.

DAMOX.

D'Urval devoit partir, uu contre-ordre est venu ; C'est par ce coute-temps que je suis retenu.

SOPHIE

Un contre-temps, monsieur?

DAMO.V.

Qui fait que j'offre encore Un objet qui déplaît à celui que j'adore. Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçu mon arrêt; Je l'exécuterai, tout injuste qu'il est... Pardonnez ce murmure, il est bien légitime Au malheureux à qui l'on va chercher un crime Au fond d'un avenir qui n'est pas fait pour lui : On me punit de ceux dont on soupçonne autrui.

SOPHIE

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidèle; On pouvoit l'adoucir.

UAMON.

Il est donc vrai, cruelle!

Un autre plus heureux, plus digne apparemment...?

SOPHIE, vivement.

Me feroit encor moins changer de sentiment.

DAM ON'

Ai-je pu mattirer un refus légitime?

J'aurois eu votre cœur, si j'avois votre estime.

SOPHIE

Puisque vous en tirez cette conclusion , Je n'ai rien à répondre en cette occasion.

ACTE 111, SCENE II. 5-j

Quoi! faut-il vous aimer pour vous rendre justice?

C'est exiger île vous un trop grantl sacrifice. Vous aimez votre erreur.

SOPHIE

Non... j'en voudrois guérir.

DAMON

Mais enfin, si celui qui sert à la nourrir, Si d'L' rval...

sopni E.

Je connois jusqu'oij va votre zèle; Que vous justifiez cet époux infidèle.

D A .MOX

Madame, supposons qu'il soit...

SOPHIE

Oui , tel qu'il est.

DAMON

Eh bien! en convenant de tout ce qui vous plaît...

SOP HIE.

Vous aurez tort; et moi j'ai de justes alarmes... Vous ni'allez opposer des discours pleins de charmes, Me jurer un amour qui durera toujours.

Constance fut séduite avec ces beaux discours: Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle! Vous la voyez: elle est étrangère chez elle; _Une personne à char^jCj^et sans autorité; Exposée au mépris, à la témérité;

liéduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage

Avec un infidèle : inutile avantage!

Sans l'amour d'un époux, nous sommes sans éclat y'

\ Son coeur fait notre titre, et nous ilonne un état.

DAMON

Mais cet homme, en un mot, que vous jUjT;ez coupable, D'un généreu.Y retour est-il donc iDcaj)able?

SOPHIE

I 11 est accoutumé ; cela ne se peut pas. .

^■«■-^^Quand ou s'égare, on peut revenir sur ses pas.

SOPHIE

H ne reviendra point, j'en suis trop assurée:

Son humeur inconstante est trop bien avérée;

Son exemple, en un mot... Eh! crovez-vous...? Mais non.

Quoi?

SOPHIE

Ce que je voulois dire est hors de saison. D A M o X .

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre. Parlez, de grâce.

SOPHIE

/' Il est inutile de feindre.

\ Écoutez : je suis franche, et \ous l'allez bien voir. \ Oui, je sens tout le prix que vous pouvez valoir;

J-. Je crois connoître à fond votre heureux caractère; Autant que votre amour, votre vertu m'est chère; Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous, Si la constance étoit au pouvoir d'un époux: Mais la fatalité que l'hy menée entraîne... D'Urval vous ressembloit.

ACTE III, SCENE II. 5y

Mais s'il reprend sa cliaine?

SOPHir.

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez, d'autrui. Danton, vous me perdrez, si vous comptez sur lui.

^ DAMON

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance : Promettez de vous rendre à ma persévérance Si d'Urval...

SOPHIE

En ce cas...

Achevez, prononcez. .

Eh quoi I VoU5 hésitez?

sopn I E.

Mais vous m'embarassez.

n AMO.V.

Quel risque courez-vous, si vous êtes si sûre yue dTrxal, dites-vous, sera toujours parjure?

SOPHIE

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour?...

(tciulremen(.) Le croyez- vous hien sûr, ce prétendu ivtour?

D AMOX.

On pourroit l'espérer.

SOPHIE

Eh bien! il faut l'attendre.

Comment?

6o LE PRÉJUGE A LA MODE.

SOPHIE

Jusqu'à ce temps je ne veux rien entendre Qui puisse m'exposer en aucunes façons.

DAM ON

Vous exposer!

SOPHIE.

Suffit. •

DAMON

En quoi?

SOPHIE

J'ai mes raisons.

En un mot, je prétends...

Imposez sans réserve; Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.

SOPHIE

Je ne m'engage à rien.

DAMON

Moi, je m'engage à tout.

SOPHIE

Peut-être.

En doutez-vous?

SOPHIE

Écoutez jusqu'au bout.

J'exige... Vous m'aimez?

DAMON

Ah! si je vous adore?

SOPHIE

El» Lien ! je vous défends de m'en parler encore.

ACTE III, SCKNE II. Ci

Supprimez désormais ces discours séducteurs, Ces soupirs, ces regards et ces 'ioiis eiuliaiiteurs, Dont toute autre que moi se laisseroit surpreiid.!'-^- Enfiu , je ne veux plus avoir à me détendre.

De quel soulagement voulez-vous me priver!

SOPHIE

Ce Lienlieureu,\ retour peut ne pas arriver.

DAMO.V.

Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire !

SOPHI li.

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.

D A MON

Vous voulez l'ouLlier, dois-je vous obéir?

SOPHIE

Damou , vous voulez donc me contraindre à vous fuir? [Elle vîtit sortir.)

D AMOM.

Mon malheureux amour se fera violence, Je vais le condamner au plus cruel silence.

SOPHIE

De plus, je vous défends jusques au mot d'amour.

D A MON

Il faut s'y conformer jusques à ce retour. Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse, Comptez sur un respect égal à ma tendresse... Je vous promets Lieu plus que je ne puis tenir.

(// lui prend la rnnin.) Oui , ma bouche et mes yeux sauront se contenir ;

r,2 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

(// se jette à ses genoux.) {Il lui baise la main.) J'en jure à vos {jenoux. Si jamais je m'oublie... (// continue à lui baiser la main.) SOPHIE, interdite.

Pamoiï, est-ce donc là le serment qui vous lie?

D A M o N , étonné.

Me serois-je échappé?

(Il recommence.) SOPHIE, en voulant se débarrasser.

Je le crois... Au surplus...

Encore!... Une autre fois ne nous oublions plus.

{ Elle sort. }

SCÈNE V

DAMIS, CLITAXDRE.

DAMIS

(n Clilancle.) On le lui fera prendre... Ah! je te cherche aussi. C'étoit pour te donner ton rôle, le voici. Tu sors de chez Constance?

Oui , j'étois chez les dames, Oïl je viens d'obliger au moins cinq ou six femmes.

DAMIS

Peut-on savoir comment?

CLIT Ai\ DRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

c'est bien faire ta cour.

CLITA JN DRE.

N'est-ce pas? Qu'en dis-tu?

DAMIS

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable. Je n'ai pas comme toi ce secret admirable.

CUTAN DRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS

Ah! merveilleux toi-même.

CCITANDRE.

Ami , j'ai de bons vœux.

6i LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes, Sera-t-elle bientôt au rang de tes conquêtes?

DAMIS.

C'est de toi qu'il faudrait avoir pris des leçons.

Quoi! tu voudrais sur moi détourner les soupçons?

DAMIS.

Tant de discrétion m'alarme et m'épouvante.

Jamais je ne me vante.

DAMIS

Eh! qui diable se vante?

Des sots.

Sans contredit.

DAMIS

Des têtes à l'évent.

Quand j'en trouve, cela m'arrive assez souvent, Mon plus grand]>laisir est de leur rompre en visière.

CLITAK DRE.

Je les traite à peu près de la même manière... A propos, sais-tu bien...

DAMIS

Non.

CLITANDRE

Que sans y songer...

DAMIS

Quoi?

CLITANDRE

Nous pourrions nous nuire : il faudroit s'arranger,

ACTE ni, SCENE V. fi

Et nous concilier, dans certaine occurrence. Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence. D A M I s.

(à pari.] Je t'entends. C'est un fat que je veux dérouter. Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

Oui, c'est le mot. Ainsi, dans nos galanteries, Entendons-nous : sur-tout point de supercheries; Entre nous seulement soyons honnêtes jje/is. Nous sommes en amour assez intelligeils ; Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS

Il est vrai.

CLITAN DRE.

Partageons entre nous la fortune :

Établis ton quartier.

DAMIS

Le mien sera par-tout.

CLITAN DRE.

-- Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout : Il faut rouler, il faut avancer; le ten-ps passe , Nous en perdrons trop devant la même place... ^ D'ailleurs, certain égard nous convient à tous deux : Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux, L'embarras de choisir la rendra trop perplexe. Ma foi, marquis, il faut avoir pitié du sexe. Et lui faciliter sa gloire et ses plaisirs; C'est pour(juoi convenons,

DAMIS

Je cède à tes désirs.

CLITANDRE

Eh bien ! quel est le cœur où tu veux t'introduire?

DAMIS

Et toi, quel est celui que tu voudrais séduire?

Quant à moi , c'en est un de difficile accès.

DAMIS

Mon choix n'annonçoit pas uu facile succès. Es-tu bien avancé?

CLiTA.NDRE, mystéïieu sèment.

J'espère.

DAMIS, le contrefaisant.

Et moi de même.

CLIT.AN DR E

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême; Nous ne nous croisons pas.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE

Ma concurrence eût pu te nuire également. Je vais [jou.^ser ma chance, et toi songe à la tienne: Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.

(Il sort.

SCÈNE VI

DÂMIS se met à rire en le voyant aller.

Va, c'est où je t'attends. Je rabattrai les airs

Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.

Oh! parbleu, nous verrons qui s'en fait plus accroire:

Je ne puis être aimé, mais j'en aurai la gloire.

Il en veut à Constance indubitablement;

C'est, aussi bien que moi, fort inutilement.

Nous nous sommes joués, il trouvera son maître:

On n'est heureux qu'autant (ju'on se donne pour l'être.

(// tire un portrait.) Je sais me fabriquer des preuves de bonheur: J'ai là certain portrait qui doit me faire hpuueur...

SCÈNE VIII

D'URVAL, les yeux Jixés sur les ivles qu'il lient à la main;
DAMON.

DAMON

A quoi, t'amuses-tu? Vas-tu lire ces rôles? Eh, morbleu! laisse là des choses aussi folles.

d'l'Rval.

Je regardois sans voir : mon esprit occupé Du pas que je vais faire est encore frappé. De toutes mes terreurs il m'en reste encore une, Qui malheureusement est la plus importune: Me garantiras-tu...? Mais tu ne le peux pas... En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas. Retrouverai-je encor sa première tendresse, Cette conformité, cette même foiblesse, Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur, Que le ciel poiu' moi seul avoit mis dans son cœur, Et que je trouve encor dans le fond de mon ame? J'ai cessé trop long-temps d'entretenir sa flamme. Eh! de quoi son amour se seroit-il nourri? Dans le fond de son cœur il doit avoir péri. Ce soupçon est fondé .sur trop de circonstances ; Vois comme elle a souffert toutes mes inconstances. Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets; Ils s'exhalent en pleurs, en soupirs, en regrets. M'a-t-elle seulement honoré de .ses larmes? En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes?

ACTE III, SCENE VIIT

DAMON

\\li! ne t'y trompe pas; c'est un calme apparent, l.t d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus grand : On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable. Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable Ne sait pas à quel point ses malheurs ont été: Tous tes égarements n'ont point trop éclaté. Une femme sensée est fort peu curieuse De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse. Eu tout cas, sa vertu te répond...

Quel espoir!

Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir! N'importe : va trouver ton aimable Sophie; Annonce-lui qu'enfin je me réconcilie; .

Vante-lui mon amour, pour avancer le tien...X Mais non ; attends encore , ami , ne lui dis rien ; Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui dise... Va , je vais achever cette grande entreprise.

DAMON

Pour la dernière fois je puis donc y compter?

d'urval.

Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

{Damon soi-t.)

SCÈNE IX

D'URVAL, HENRI

d'urval.

Ai-je là quelqu'un?... Hé... va-t'en , et reviens vite.

HENRI.

Lequel des deux? De quoi faut-il que je m'acquitte?

d'urval.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement; Va, cours, vole, et reviens le dire promptement.

(Henri reste.) Que fais-tu là planté contre cette muraille?

HENRI

A quel appartement, monsieur, faut-il que j'aille?

d'or VAL.

Plaît-il? Une autre fois tâchez de m'écouter.

HENRI

Ce que l'on n'a point dit peut bien se répéter.

Qu'on sache si madame a du monde chez elle.

HENRI

Chez madame! Ma foi, l'ambassade est nouvelle

SCÈNE XI

D'URVAL, HENRI.

HENRI

Monsieur, présentement rlitaiidre et Uamis...

d' t j r V a l.

Sont chez elle apparemment.

Que je suis malheureux! Remettons la partie.

HENRI

Oui, mais la compagnie à l'instant est sortie; En sorte que madame est seule en ce moment.

d'urval.

Comment, madame est seule?

HENRI

Oui, seule, absolument,

d'URVAL..

Est-il sûr? L'as-tu vu ?

HENRI

Le rapport est fidèle ;

Oui, monsieur; elle n'a que Florine avec elle.

(Il s'éloigne.)

d'or VAL.

Florine, me dis-tu? Mais... c'est toujours quelqu'un...

Je pourrai renvoyer ce témoin importun...

Allons... il faut aller... puisque tout me seconde :

Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.

Je suis trop oljsédé... Ne pourrai-je jamais

Disposer d'un moment augië de mes souhaits?...

Quel contre-temps s'oppose à ce que je désire!

Oui , car, pour expliquer ce qui me reste a dire,

Il me taut... Je n'aurai qu'un eiiti\ tien en l'air...

Irai-je commencer, et fuir comme un éclair?

Je ne puis m'enfermer sans que l'on en raisonne...

Que faire?. . Aussi, d'où vient que Uamon m'abandonne?..

Je ne puis le risquer... Il y faut renoncer...

Il me vient dans l'esprit... Oui, c'est bien mieux penser.

Assurément... sans doute... Aussi bien sa présence,

Ses charmes... ses regards, dont je sais la puissance,

Mes remords... mon amour, dans ce terrible instant,

Causeroieit dans mes sens un désordre trop grand.

.\hl qu'il est malaise, quand l'amour est evtrénie,

De parler aussi bien qu'on pense à ce qu'on aime!...

(à Henri.) Approche cette table... Un fauteuil... Est-ce fait?
Ai-je là ce qu'il faut?... Lue lettre, en effet, Préparera bien mieux
ma première visite; Le plus fort sera fait, le reste ira de suite [Il se
met à écrire.)

HE.\R I

C'est affaire de cœur. Parbleu, depuis long-temps

Le patron reprenoit lialeiie à mes dépens...

Tant niieuvl plus un maître aime, et plus un valet gagne.

Allons, a)prétons-nous à battre la campagne:

J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

D'un VAL.

Sûrement Je n'aurai de mes jours écrit si tendrement. Je prépare à Constance une aimable surprise. (// continue d'écrire.)
HENRI, tiraïl son rôle.

J'ai là certains papiers, il faut que je les lise. Voyons, tandis qu'il fait écloieson poulet, Quel est mon ixile. A moi le rôle de valet! Mais cela ne va point avec mon ministère: Je suis homme de chambre , et presque secrétaire : A quelqu'un de no-; gens il pouvoit convenir... Sachons donc à qui j'ai Ihonneur d'apjjartenir... (Il feuillette et retourne son rule de tous côtés.) Je veu'i être pendu si j'entends cette gamme... Ah! je sers un époux amoureux de sa femme. \ Ventrebleu, le sot maître à qui l'on m'a donné!.. Oui-da, le personnage est bien imaginé.

d'urval.' ■ Ce maraud me distrait. C'est son rôle, je gage.

Monsieur, je m'entretiens avec mon personnage... Peste, en voici bien long tout d'un article écrit,

Voyons, c'est moi qui parie, aurai-je de l'esprit?

(// lit.) « Oui , Nériue, je suis à l'imbécile maître " < Qui s'est acoquine, daas ce taudis champêtre, « A la triste moitié dont il s'est empêtré j " Son ridicule amour ici l'a séquestré : « C'est un oison bridé , tapi dans sa retraite, " Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête. » Le bel équivalent, au lieu du sens commun !

d'urval, impatient.

Faquin... Contenons-nous... Chassons cet importun.

(à Henri.) Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre? Auiois-je dû le dire? Ayez soin de m'entendre. Lorsque j'appellerai, que l'on se tienne prêt.

HENRI

Allons, hé, qu'on me selle un coureur vite et frais.

(// sort.)

ACTE m, SCÈNE XII

Holà!.. Henri!.. Voyons, relisons cette lettre.

(// lit.) « C'est trop entretenir vos mortelles douleurs; « L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs

(// /)■{ bas.) Je la puis envoyer... Mettons ma signature...

(en si(fuant.) Je voudrais me pouvoir trouver à la lecture. Ah! j'ouhlois d'y joindre aussi ces diamants.

(// dit' un écriin.) Constance est peu sensible à ces vains ornements; Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime. Henri! Les valets sont d'une lenteur extrême.

SCÈNE XIII

D'URVAL; HENRI, en équipage de postillon.

HENRI

Monsieur, me voilà prêt, vous n'avez qu'à parler.

d'uR VAL.

Quel est cet équipage? Où crois-tu donc aller?

H EN KL.

A Paris... C'est, je crois, vers certaine duchesse... Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse?

d'urval, en cachetant la lettre.

Tu n'iras pas si loin.

HENRI

Ma foi, monsieur, tant pis:

Elle se vengera, je vous en avertis.

La Juchesse se plaint que, pour rompre avec elle.

Et lui mieu^ déguiser une intrigue nouvelle,

Avec madame vous... feignez de renouer.
Je ne sais jias quel tour elle veut vous jouer;
Mais... tout franc, convenez que votre amour la traite
Comme je traiterois une simple soubrette,
d'urval, en donnant la lettre et l'ccrin. Va chercher la réponse,
et donne cet écrin.

HENRI

Et des bijoux aussi ! L'affaire ira grand train.
Finissons ces discours, va-t'en où je t'envoie : Je t'attends; que
sur-tout personae ne te voie.
(Henri sort. }

ACTE 111, SCÈNE XV

SCÈISE XV.

HENRI, D'URVAL.

D'rn V A L.

Eh bien ! quelle réponse?

HENRI

Elle est encore à faire.

^ tJn petit mot d'adresse eût été nécessaire. d'u R V A L , reprenant la lettre.

Étourdi !

HENRI

Regardez... Parmi tant de beautés Que le bal nous attire ici de tous côtés, Je n'ai pu démêler quelle est la favorite.

N'ai-je pas dit l'adresse?

H E X R I

Ah! si vous l'aviez dite...

d'o r val.

(à part.) Non? Tant mieux; ce coquin ignore mon secret. Cette lettre est de trop, j'en avois du regret: Cet écrin peut suffire, il faut que je le mette Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette. Constance avec raison viendra me confier Cette insulte nouvelle, et s'en justifier: Notre explication sera plus naturelle.

Et je serai bien moins compromis avec elle.

(// reprend l'écrin , et met la lettre dans sa poche.)

C'est bien dit : je m'en tiens à ce dernier moyen :

(à Henri.) Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.

(// sort.)

SCÈNE XVI

HENRI, en le voyant aller.

Je suis perdu, s'il fait lui-même ses affaires. Diable, ceci m'auioit donné des honoraires... Dans le premier mémoire il faudra les compter. Item, pour un présent que j'aurois dû porter, Qui m'auroit dû valoir en espèce courante , Combien? dix, vingt louis? ma foi , mettons-en trente.

CONSTANCE, FLORINE

CONSTANCE, avec un paquet de leltrea et Cècrin à la main.

D'Urval n'est point ici : va, ne perds point de temps, Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attends; Mais ne lui parle point du sujet qui m'a<;ite, Il ne daigneroit pas me rendre une visite. Fais en sorte, en un mot, que je puisse le voir.

FLORINE

J'y cours, mais je ne sais si j'aurai ce pouvoir.

SCÈNE IL

CONSTANCE

Eh quoi ! de tous cotés la fortune ennemie S'obstine à traverser ma déplorable vie! Au moment que je prends un trop crédule

espoir, On vient me l'arracher parle trait le plus noir.

(en)nontrant un paquet de lettres.) Vn inconnu m'apporte
une preuve trop sûre Çps mépris d'un ingrat, et d'un nouveau
paijure :

80 LE. PRÉJUGÉ A LA MODE.

Une rivale indigne, et barbare à-la-fois.

M'avertit que J'L'rval, qui vivoit sous ses lois,

La quitte, la trahit, pour prendre d'autres chaînes...

Est-ce elle (ju'il trahit? Et pour surcioit de peines,

Il semble qu'on se plaise encore à redoubler

(Cl montrant técrin.) Ces indignes présents, dont on veut
m'accabler.

FLORI NE, CONSTANCE

Cny STANCE.

As-tu trouvé d'Urval?

FLORINE

Non; ma recherche est vaine.

CONSTANCE

Quel fâcheux contre-temps !

On dit qu'il se promène.

CONSTANCE

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui : Je ne puis plus souffrir l'excès de mon euuui.

FLORINE

Oui, madame, éclatez, cessez devons contraindre: Quand on n'est plus aimée, il faut se faire craindre.

c o X . ■ * T A N c E , tendretnent.

Quand on n'est plus aimée !

FLORINE

On peut le mener loia.

ACTE IV, SCÈNE HT. 8i

Moi, je doperois, s'il en étoit besoin.

CONSTA NCE.

Je ne veux employer que mes uniques arme»,

FLORIN E

Eh ! qui sont-elles donc?

CONSTANCE

Les soupirs et les larmes.

FLORI -N E

F>on! il vous laissera gémir et soupirer. -^^^

On croit nous faire grâce en nous laissant pleurer : |

On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne; // Ou (roit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne , | ' Que le sexe se fait lui-même son tourment, V

Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content. j ;

Servez-vous contre lui de ces lettres fatales I

Que vous a fait remettre une de vos rivales. _/

Quej'aurois de plaisir à confondre un ingrat!

CONSTANCE, remettant les lettres dans sa poche. Je me garderai bien de faire cet éclat : Il ne saura jamais, si j'en suis la maîtresse. Que je sais à quel point il trahit ma tendresse. Je ne veux point aigrir son cfRur et son esprit, Ni détruire un espoir que mon amour nourrit. En feignant d'ignorer et de vivre tranquille , J'assure à mon volage un retour plus facile ; Je lui donne un moyen de me mieux abuser. Et, quand il le voudra, de se mieux excuser. Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse Des présents qu'on m'a faits, et qu'il m'en débarrasse : Je veux entre ses mains remettre cet écriin.

FLOni.VE.

Vous en aurez, madame, encore du chagrin. Ce ne sera pour lui que des galanteries ; Il vous éconduira par des plaisanteries, Comme il a déjà fait : vous aurez la douleur De ne le pas trouver sensible à son honneur.

CONSTANCE

Tu le crois?... Il est vrai... j'y serois trop sensible; Mon cœur, que je contien-. dans un calme pénible, Pour la première fois ne m"obéiroit plus. Et j'en auroi après des regrets superflus. Fuyons l'occasion, peut-être inévitable.

De trouver mon époux encore plus coupable. Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret... Et toi , prends cet écrin; tu connois l'indiscret... Que je le hais!

Lequel?

CONSTANCE

Ah! tu me désespères.

FLORINE

Je vous l'ai dit , madame , ils sont deux téméraires.

CONSTANCE

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au surplus, Fais comme tu pourras; mais ne m'en parle plus: Que cette indignité ne blesse plus ma vue.

(Elle sort.)

FL. OKINE.

Allons, madame, quitte à faire une bévue.

ACTE IV, SCENE IV

FLORINE

Voyons pourtant. A qui remettrai-je Técrin? Entre nos deus marquis le choiv est incertain ; Cens de même acabit, person-nages frivoles, l'iers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles, Élourdis par instinct et par réflexion , Effrontés sans suc-cès et sans confusion , Impudents , toujours pleins d'un espoir té-méraire. Qu'on éconduit toujours sans pou\ oir s'en défaire , Sa-tisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs, Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs, Scélérats en amoûr,"(Iont les langues traî-tresses Nous font bien plus de tort que toutes nos foiblesses : Voilà les compagnons dont le couple indiscret M'a vingt fois confié leur risible secret. Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense?... Comment le démêler?... C'est en vain que j'y pense : C'est l'un ou l'autre; mais de quel côté pencher?... Il faut pourtant résoudre... Attendez; pour trancher, Si j'empochois l'ecrin... j'en aurois pour ma vie... Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie: Oh! non; c'est seulement pour finir ce tracas, Et tirer ma maî-tresse avec moi d'embarras... Ke nous y jouons point : l'intention est pure. On y pourroit donner tout une autre toiunure.

(Elle voit C.litandre et Damis.) Mais la fortune ici les amène tous deux Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCÈNE VI

DAMIS, f; L I T A N D R E , recevant l'éciiin.

DAMIS

Eh ! c'est donc toi, marquis ? tes présents te reviennent?

CLITANDRE

A moi! c'est bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent

D A.MIS

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE

I,e change me paroît difficile à donner.

DAMIS

La gloire...

CLITANDRE

Le dépit...

ACTE IV, SCENE VI

Prends toujours à bon compte; Je m'engage au secret.

CLITANDRE

Je cacherai la honte.

Que ne lue disois-tu...?

CLITAN DUE.

Tu ilevois m'avouer...

D AM is.

■ Je t'aurois, à coup sûr, empêché d'échouer. I Voyons donc à ([uel prix tu mets Cette conquête. (Il ouvre técriii.) Comment dialjle? Ah! marquis... le |)résent est honnle.

Une cruelle est rare; on en trouve si peu , Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

c'est le tien. L'art de plaire épargne bien la bourse.

GLITANDRE

Auprès du sexe aussi c'est toute ma ressource. Te voilà bien piqué.

Te voilà bien confus De ce qu'en ma présence on te les a rendus. On avoit ses raisons.

CLITANDRE

Finis ce badinage.

D a:mi s.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que sage,

CLITAXDRE.

Voici d'Urval.

D A MIS

Qu'importe? Il peut être présent, En ne nommant personne.

CLITANDRE.

Oui, le tour est plaisant.

D'URVAL, DAMIS, CLITANDRE

d'urval, à part en entrant.

Que vois-je! mon écriin!

CLITANDRE, à d'urval.

Nous disputons ensemble.

DAMIS, en montrant l'écrin.

En voici le sujet.

d'urval.

Oui, c'est ce qu'il me semble.

(à part.) Constance aura pensé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS

Clitandre est mon rival.

d'urval, irôniqnement.

c'est être courageux.

clitandre.

A peu près comme lui.

DAMIS

Passons, je te l'accorde.

ACTE IV, SCÈNE VIT

{cti lui remettant l'écrin.) D'urval, je te remets la pomme de discorde.

Vous ne pouviez la mettre en de plus sûres mains.

DAMIS

Mais ce n'est qu'un dépôt.

d'urval.

Soyez-en Lien certains.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire.

d'ur V A L.

C'est comme s'il l'avoit.

DAMIS

Apprends donc ce mystère, c L I T A i \ ' D r E.

Nous ne nommerons pas.

d'urval.

Il n'en est pas besoin.

DAMIS

Certaine dame à qui nous rendons quelque soin Nous a fait de sa part, sans désigner personne. Renvoyer cet écrin.

d'u r V al.

C'est ce que je soupçonne.

DAMIS, en reijardant Clitandre.

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE, cn regardant Damis.

Oui, rien n'est plus constant.

DAMIS

Mais aucun n'en convient.

J'en ferois bien autant.

CLITAS DR E.

Damis , par \ aiiiité , n'ose le reconnoître.

HA MIS

Il aime mieux le perdre.

d' u R V A L , ironiquement.

Eh mais! vous pourriez être Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

DAMIS

D'Urval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés?

d'ur V A L.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le croie, Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voie, Qu'il ait donné l'écrin; de grâce, dites-moi, Quelle conclusion tirez-vous du renvoi?

DAMIS

On ne refuse rien de quelqu'un qui sait plaire.

CLIT.VNDRE.

Ce n'est donc point de moi : la conséquence est claire.

DAMIS, en frappant sur l'épaule de d'Urval. Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.

d'ur VAL.

Tiens, marquis, cet espoir lui paroît hasardé.

Son désaveu peut être aussi vrai que le votre;

Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre.

Qui sait si quelque tiers qu'on n'imagine pas

N'a point secrètement causé cet embairas?

Quelque au;re pourroit être épris des mêmes charmes.

ACTE IV, SCENE VU. 8y

l'ioiiiiez-vous sur vous seuls la force de leurs armes?

DAMIS

<Tli! qu'il paroisse donc, ce rival léiiiébreux. En tout cas, que celui qui fait le {jciieureux Cherche quelque autre objet ailleurs qui le console : Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

D'un VAL.

Clitandre veut encore une autre caution.

CL IT ANDRE

Oui.

DAMIS

Ne me fais point faire une indiscretion.

CLITANDRE

De grâce, fais-en une, il y va de ta gloire;

Sans quoi d'Urval et moi nous n'osons pas te croire.

DAMIS

Il faut vous satisfaire.

d'uR VAL.

En puis-je être témoin?

DAMIS, à d'Urval.

En t' éloignant un peu; car il n'est pas besoin Que tu sois plus avant dans cette confiance. (// le place au fond du théâtre.)

(à Clitandre, à demi bas.) Te voilà bien... Et toi , sur-tout, point d'imprudence. (// tire un portrait ; Clitandre se trouble.)

{à d'Urval.) Tiens, considère un peu... ^'ois sa confusion.

(à Clitandre.) £?t-ce là le portrait de celle... en question.,

go LE PUEJUGE A LA MODE.

De la dame à l'écriu?... Eh bien?

CLiTAXDr.E, avec confusion.

Ah! l'infidèle!

{Il sorL)

SCÈNE IX

D'URVAL.

Est-ce une illusion?... Est-ce un songe funeste?...

Quel rapport!... Ah, cruels! achevez doue le reste.

La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...

Je ne saurois forcer mes esprits révoltés...

Le doute... la fui-eur... O ciel!... Ah, malheureuse!...

Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confiance affreuse?..

Constance, est-il possible?... Ai-je bien entendu?
Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu?
Que dis-je? Elle n'en eut jamais que l'apparence.
Etoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance?
Mais ma crédulité se laisse empoisonner
Par des convictions que je <lois soupçonner.

ACTE IV, SCÈNE IX. fji

Êtoions loin de nous... Le puis-je? Quand j'y songe.
Quoi !... d'une vérité puis-je faire un mensonge?
Douce sécurité, préjugé si flatteur,
Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur!
Ah! pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire?
L'affreuse vérité découvre ce mystère...
Voilà donc le sujet de sa tranquillité.
De ce calme trop vrai que je crus allecté !
Elle ne se faisoit aucune violence :
Tout ce que je croyois le fruit de sa jirudence,
L'effet de son amour, l'effort de sa raison ,

Ne l'a jamais été que de sa traliison.

SCÈNE X

D'URVAL, DAMON.

DA MO N , en suivant (fU>-vnl.

Sans doute que l'écrin aura fait des merveilles? De ce récit charmant enchante mes oreilles.

d'u R V A L , avec un regnrdjixe sur Damon. Il a bien réussi.

DAMOX.

Je m'en étois douté :

Tu ne te repens plus de m'avoir écouté?

d'ur V AL, en prenant la main de Dainon. Constance a surpassé ton attente et la mienne

DAMON

Tant mieu.v.

d' u n V A L , avec fureur.

Holà... Quelqu'un... Ma femme, quelle vienne.

Tu ne l'as donc pas vue?

d'urval.

Ami, je vais la voir.

Je ne sais que penser, je ne sais que prévoir Du trouble où je te vois.

d'crval.

Sa cause est imprévue ' Tu vas être témoin d'une étrange entrevue. Quel aveu différent de celui...!

DAMON

Quel courroux.!

d'dR VAL.

Je suis désespéré.

Quoi ! serois-tu jaloux?

d'urval.

Je ne le fus jamais, j'estimois trop Constance : Je serois trop heureux dans cette circonstance... Estime, amour, il faut tout changer en fureur. Ah ! quel supplice entraîne après lui plus d'horreur Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime?

DAMO.\.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

d'or VAL, avec fureur.

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a son portrait, Et l'autre avoit son cœur; c'est l'aveu qu'on m'a fait. C'est un nivslère affreux.

SCÈNE XL

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

d'urval. , avec un air tnt peu plus modéré. M.lame, éparj^uons-nous la plainte et le reproche : Il faut nous séparer, pour ne nous voir jamais. Voyez où vous voulez vous fixer désormais. Jusqu'à ce que le ciel , au gré de votre envie, Termine, mais trop tard, ma déplorable vie. Vivez, et reprenez ce que je tiens de vous: Je n'excepte qu'un bien , que je préfère à tous. Ce fruit de mon amour, si cher à ma tendresse; C'est de tous vos bienfaits le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE.

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits; >' Je n'examine rien, puisque je vous déplaïs. i Daignez déterminer ma dernière demeure : /

Où faut-il que je vive, ou plutôt que je meure? ^.^ d'urval. J

Eh , madame ! vivez.

54 l^K PRÉJUGÉ A LA MODE.

CONSTANCE

Vous ne le voulez plus; Mais vous serez bientôt satisfait. Au surplus, Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre; De vos seules bontés je veux toujours dépendre. A l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux De garder le seul bien qui me reste de vous : Puisse-t-el!e é\iter les malheurs de sa mère, N'être pas moins fï-dèle, et \ous être plus chère!

d'uuval, avec fureur.

Je ne puis supporter cette témérité.

Perfide, il vous sied bien, ce langage affecté!

CONSTANCE

Ah! quel titre odieux! Est-ce à moi qu'il s'adresse?

d'uR VAL.

Oui , madame.

CONSTANCE

Est-ce là le prix de ma tendresse?

Eh quoi! de quels transports êtes-vous enflammé? Doit-on déshouorer ce qu'on a tant aimé?

n'uRVAL.

Il falloit savoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE

Pourquoi ne 1 ai-je plus? Apprenez-moi mon crime. Qu'ai-je fait?

d'ur V AL.

Vous osez encor me défier?

CONSTANCE

Hélas ! dois-je mourir sans me justifier? Que je sache du moins ce qui m'ôte la vie...

ACTE IV, SCENE XI. y

J'y succombe... Je meurs.

D A MON

Elle est évanouie.

[Constance se laisse aller dans un failliUil, et en tirant son mouchoir elle laisse tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramasser furtivement ; mais il est aperçu par dUrval, qui les saisit.)

d'd R V A L , en saisissant le paquet de lettres. Donne, donne. A quoi sert tant de discrétion ! Sans doute ce sera quelque conviction Des affronts que m'a faits une épouse infidèle.

DAMON

Il faut la secourir; permettez que j'appelle.

{Il sort.)

SCÈNE XII

D'URVAL; CONSTAN CE, presque évanouie.

u'dR V A L.

Que m'importe le soin de ses jours et des miens? Je vais donc la convaincre, en voici 1: s moyens. Ah ciel', quelle ressource accablante et funeste! L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE, ouvrant les yeux.

Ah ! que tenez-vous là? Je voulois les brûler.

d'uR VAL.

S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler? Ils s'adressent à vous.

CONSTANCE

Hélas! qu'allez-vous foire?

c'en VAL.

Plus vous craignez, et plus je veux me satisfaire.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux, D'Urval... ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux. De grâce... écoutez-moi.

d'uR VAL.

Je ne veux rien entendre.

COXST AN CE.

Puisque nous sommes seuls, je vais...

d'lp. VAL.

Il faut attendre.

A des discours sans preuve on auroit répondu; Mais je prétends qu'ici chacun soit confondu.

CONST AXCE.

Je me jette à. vos pieds; souffrez que je vous presse

d'urv AL.

Vous vous justifierez.

ACTE IV, SCÈNE XIII

Reconnoissez l'erreur qui vous jirévenoit tous Eu faveur tl'une le-
nime instruite en l'art de feindre : Jugi z qui de nous deux étoit le
plus à plaindre.

(à Arcfânt. y Danion vous aura dit ce qui se passe ici?

C'est un fait important qui doit être éclairci.

d'u r V al.

Il va l'être à l'instant, je vous en fais arbitre.

ARGANT

Outre ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre?

d" L' R V A L , distribuan t des lettres. En voici, lisez donc ces
coupables écrits : Que je me trouve heureux de les avoir surpris!

SOPHIE, cil prenant un billet.

Moi, je les soutiens faux.

d'urval.

Je vois ce qu'elles craignent :

Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE

Je vous conjure encore en cette occasion... Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

ARGANT, surplis en ouvrant les billets.

Diable ! Allons doucement; ceci change la thèse. Ce billet-là....

d' IJ r V A L.

Quoi donc?

ABGANT.

Eh mais, par parenthèse ,

g8 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

Il est de votre main.

SO PRIE

Le mien en est aussi.

d'dr VAL.

De mon écriture?

Oui.

d' UR V A L.

Que veut dire ceci ?

Mais voyez.

d'urval en regardant la reconnoit.

Juste ciel !

Parbleu, c'est de vous-même.

Et celui-ci, monsieur?

SOPHIE

Ma joie en est extrême

ARC a NT.

(// lui rend le sien.) N'allons pas plus avant, le reste est superflu.

SOPHIE

Kous liron, s'il vous plaît, c'est lui qui l'a voulu.

(Elle lit.) <i Que je suis offensé de toutes vos alarmes! « S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charrae> " Us ont fait dans le temps leur effet sur mon cœur. « Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre : 1 Une épouse n'est point une rivale à craindre.

ACTE IV, SCENE XIII

« l'uis-je vous préférer un semblable vainqueur? <• Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule, ^ « Et de me soupçonner d'un si grand ridicule. » Le style est obligeant.

Xe nous épargnez pas:

Nos fautes ont pour vous de furieux appas. Vous nous
res5eml)lez peu; vous triomphez des nôtres, Et nous ne deman-
dons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE

Fort bien.

F LO p. I X E s'avance pour lire la sienne.

Autre lecture Enfin... >> Oh! par ma foi,

Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.

{ Elle rend on brûle le billet.) Monsieur, en vérité, l'on ne peut
mieux écrire; C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.
(Damon reprend les billets.) d' u R V A L , en revenant de son
étonnement. Mais enfin le portrait...

SOPHI E

Quoi! vous récriminez!

FLORI N E

C'est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure? C'est être
trop cruel.

F L o R I N E, vivement.

C'est uu traître , un pnrjure, Ou'uue autre traiteroit de la
bonne façon.

100 LE PREJUGE A LA MODE.

SOPHIE

[EUcs enlèvent Constance.) Venez : pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE, entraînée malgré elle.

Je ne puis... Permettez... Quoi ! ne pourrai-je apprendre..

SOPHIE

Non. Ce n'est plus à vous, madame, à vous défendre.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

S O P H I E , en se retournant vers Damon. Voilà ce beau retour... Damon , vous m'entendez.

(Elles sortent.)

DAMO.\.

O ciel !

ARGANT, D'URVAL, DAMON

A R G A N T , à d'Urval.

Vous avez fait une rude entreprise; Vous n'y reviendrez plus, votre bisque est mal prise. Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur; Rarement un époux en vient à son honneur. Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires, On ne sau-

roit avoir des preuves assez claires; Et par malheur pour vous, vous ne les avez point. Les-iemnies sont d'ailleurs terribles sur ce point : Elles ne s'aiment jias; mais accusez-en une. L'émeute est générale , et la cause est commune. Vous verrez aussitôt le peuple féminin S'élever à grands cris, et sonner le tocsin,

ACTE IV, SCÈNE XIV. loi

Protéger l'acciisée, et s'enflammer pour elle; Se prendre aveuglément de ti-ndresse et de zèle; Passer de la pilie jus(|ues à la fureui', Et traiter un époux de calomniateur...

Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre. J'ai toujours cru ma femme aussi sa^e qu'une autre. Je vous plains , mais que faire? elle a barre sur vous Il faut, en enrageant, se taire el, filer dou.v.

(Il sort.)

SCÈNE XV

D'URVAL, DAMON.

d'u RV A L.

Tu me vois pénétré de douleur et de rage : Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage. . Quelle vengeance affreuse exerce co;ilre moi Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi !... Que m'importe,

après tout, qu'une épouse volage Sache de sa rivale à quel point je l'outrage !... Cependant je l'accuse, et je suis confondu.

Ês-tu pas plus heureux que d'être convaincu?

En suis-je moins certain? L'outrage est manifeste. Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste ,

De la cendre odieuse autant que je la hais; Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits» ^

DAMON. ~'o~~''' --,-.v»,^ ■

J'ignore les détails de cette perfidie;

Mais je connois Constance, et je méritois ma vie.

d'uR VAL.

Tu la perdrois... Constance... O regret superflu! J'ai creusé cet abyss où son cœur s'est perdu; Mon exemple a causé la chute qui m'accable. Est-ce une autorité qu'un exemple coupable?

DAMON

IN'e le suivez donc plus, comme vous avez fait, Puisque vous convenez d'un si funeste effet. Si tu voulais pourtant m'instruire davantage, Ton repos deviendrait peut-être mon ouvrage; Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

d'uRV AL.

Je le paie assez cher, hélas ! en ce moment. J'avois beau m'enflammer et m'irriter contre elle. J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidèle. Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

VA MOX

J'ai des pressentiments que je ne puis m'oter.

d'urval.

Ils sont faux; mais enfin je cède à ta prière: Suis-moi, je t'en ferai la confidence entière. Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé. Je te veux inspirer la fureur qui m'anime : Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime. Puisque j'ai des rivaux, je dois compter sur toi, Et tu vas l'engagiir à te perdre avec moi.

SCÈNE I

D' U R V A L , D A M O N, en domino.

D'fR V A L.

Viens; tandis que le bal dans cette galerie Occupe tout le monde, achève, je te prie. Que veut dire ce peinue?

D A M O N

A l'éf^ard du portrait, C'esf un vol; et voici comme on le l'i soustrait. Dami> a chez ce peintre été par aventure; Il l'a vu travaillant à celte miniature: Alors notre marquis a forme le dessein De se rapproDrier, er d'en faire un larcin. Un de ■^es ."{ens, qu'il a couvert de ta livrée, L'est aile demander; le peintre l'a liviée, Croyant que ce portrait devoit t'être remis: C'est ce que j'en ai su,

sans l'avoir compiomis. Car je vii-ns de trouver ce peintre chez Constance; J'ignore a quel sujet, je n'ai point fail d'inslauce.

Ouelle scélératesse 1... Ah! permets, cher ami...

io4 LE PREJUGE A LA MODE.

DAMON

Attends; je ne fais pas les choses à demi.

Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres;

D'abord ils ont voulu faire les petits-mâîtres;

Mais je leur ai serré de si près le bouton,

Qu'il a fallu, morbleu, qu'ils changeassent de ton.

J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries :

Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries;

Le renvoi de l'écrin leur a fait inventer

Le bonheur dentées fats ont osé se vanter^

Après leur avoir fait la leçon assez forte,

(en lui donnant le portrait.) J'ai repris le portrait, et je te le rapporte; Je n'imagine pas qu'ils. en osent parler; Et même tous les deux viennent de s'en aller.

d'drval, abattu.

Dans quel excès m'a fait tomber leur impudence !■ l'.t d'un autre coté , quelle affreuse vengeance !

DAMON

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

d'ur V A L. Hélas! reproche-moi plutôt un autre excès. Je me trouve , au milieu de mon bonheur extrême, Un traître, un malheureux en horreur à lui-même. Indigne désormais de ma félicité; J'^t l'on, m'accuse encor d'insensibilité-. Lorsque je vais périr, accablé sous la honte Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte..

D.VMOX.

Je vois à, tes regrets...

ACTE V, SCENE T. io

U'UK VA L.

Dis, à mon désespoir.

DAMO.V.

Mais au sort de Constance il est temps de pourvoir.

d' u il V A L , attendri , et les larmes aux yeux. Que fait-elie à présent?... Que faut-il que j'espère? Dis-moi... qu'est devenue une épouse si chère?... Ah! je suis son bourreau plutôt (jue son époux. Pourra-t-elle survivre à île si rudes coups? Sa blessure est mortelle, et j'en mourrai moi-même.

DAMON

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême. Constance t'a sauvé la honte de l'éclat : Elle en impose à tous, et cache son état; Son courage surpasse eïicor son infortune; Elle fait les honneurs d'une fête importune, Dont elle ne croit pas être l'objet secret. Il est vrai qu'en passant, mais sans être indiscret, Je l'ai calmée un peu; j'ai cache tout le reste. Viens; un plus long délai lui devient-il roil funeste. Sou courage est peut-être à son dernier effort.

d'uR VAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort: Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle- Peins-lui mon désespoir: ah! quel que soit ton zèle, Tu ne pourras jamais en peindre la moitié: Ke me ménage plus, implore sa pitié.

DA MON

Tu sauras mieux que moi persuader Constance: Je lui serois suspect dans cette circonstance.

To6 LE PREJUGE A LA MODE.

Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur iJ'ailer à ses geiJOu>L lui reporter tou cœur?

d'uR V AL.

Me refuserois-tu d'achever ton ouvrage?

DAMOX, avec vivacité.

Tu n'es impétueux que pour faire uu outrage.

d'dR VAL.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès. Oui vient de se porter au plus coupable excès, Qui vient d'accumuler blessure sur blessure. Opprobre sur opprobre, injure sur injure, Aille aussitôt braver l'oVyet de sa fureur. Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur: La honte me retient....

DA MON

D'Urval, elle t'abuse.

La honte est dans l'offense, et non pas dans l'excuse.

d'l r V al.

Puis-je désavouer ces malheureux écrits.

Où je jure à Constance un éternel mépris? Peut-elle désormais prendre aucune assurance, Comjiter sur des serments que j'ai détruits d'avance?

L'amour pardonne tout. Mais je t'ouvre un moyen : Je dois avec Constance avoir un entretien. C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe. C'est elle qui m'a fait demander cette grâce; Pendant le bal j'espère en trouver le moment. Nous sommes convenus de ce déguisement, Je dois rester masque.

ACTE V, SCÈNE I

d'uU V AL.

Si je preïois ta place ?

DAMON

D'Urval, tu me préviens.

En parlant à voix basse, Je [lourrai la tromper; j'éclaircirai mon sort, Je lirai dans son cœur.

D A M O \

Je parleai d'abord Alin de lui donner une pleine assurance. Tu nous observeras alors avec jirudence, Et tu pourras bientôt trouver l'heureux moment De te substituer près d'elle adroitement. d'urval, après avoir rêvé.

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

DAMON

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

d'urv A !..

J'aurois trop à souffrir... En croyant te parler, Constance contre moi pi^ut et doit exhiler Ces reproches qu'elle a condamnés au silence : Ce seroit essayer toute leur violence; Ce seroit ni'exposer à ses premiers transports , Et j'ai , pour en mourir, assez de mes remords.

DA MON

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire;

La douceur de Constance a dû te satisfaire.

Quelle autre auroit ainsi ménagé son époux?

Je suis sûr que vos conirs s'entendent mieux que voui.

io8 LE PRÉJUGÉ A LA MODE

d'urval.

Trop de timidité me punit et la vengeance.

DAMON

C'est une cruauté...

d'urval.

Ma faiblesse est étrange; Mais enfin... Quelqu'un vient. C'est Florine, je crois. Je te laisse ; sers-moi pour la dernière fois.

(// sort.)

SCÈNE II

DAMON ; FLORINE, éloignée.

DAMON.

Que l'amour-propre abonde en mauvaises défaites, Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites!... S'il me désavouoit! Ah, trop cruel ami! IN'importe , il faut eucor faire un effort pour lui.

FLORINE

Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole? Elle est impatiente.

DAMON

Oui, Florine , j'y vole

SCÈNE III

FLORINE

Quelle sera la fin de cet évènement?

Gare le cloître I il fait un tiisle dénouement. S'aller claqu'i'murer, c'est ce qui m'inquiète; Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite : Prendre congé du siècle à I âge de ^ingt ans! Il nous quitte assez tôt , sans prévenir ce temps. Passe quand jusqu'au bout ou a joué son rôle; Du moins le souvenir du passé vous console; On l'emporte avec soi, cela sert de soutien : Mais pour moi , Dieu merci , je suis réduite à rien ; Car te que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre. Que faii'e dans l'exil où je m'en vais la suivre? — ' Me plaindre que le temps coule trop lentement; N'avoir que mon ennui pour tout amusement. Le monde a ses chagrins : eh hien ! on les essuie. On s'accoutume, on roule , et l'un pousse la vie; On va, l'on vient, on voit , on habille, on se plaint, On s'agite, on se flatte, on espère, et l'on craint; Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne; On en fait son profit, afin qu'on s'en souviene.

CONSTANCE, UN HOMME DÉGUISÉ

CONSTANCE congédie Florinc.

Vous voici... reprenons le fil de ce discours, Dont on nous em-
péchoit de poursuivre le cours. Damon, pennettez-moi de ré-
pandre des larmes Dans le sein d'un ami sensible à mes alarmes;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir : C'est encore
un motif qui m'a contrainte à fuir.

(Elle essuie ses yeux.) Je rappelois un temps bien cher à ma mémoire : Quand d'Urval comipeuça mon bonheur et ma jjoire, Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison. Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison? Kotre hvmen se conclut, aurois-je pu m'attendre, PouvoisS'je imaginer qu'un cœur déjà si tendre Le seroit encor plus? Je vis de jour en jour Qu'on ne sa^iroit donner de bornes à l'amour.

ACTE V, SCÈNE V. m

Quel que fût le progrès de ma tendresse extrême, Mon bonheur fut plus grand, puisquon m'aima de même. Qu'est devenu ce temps? Vous ne croirez jamais D'où vint le changement d'un sort si pitin d'attraits. Un revers imprévu détruisit ma fortune;

Ma tendresse bientôt lui devint importune;

L'excès de mon amour lui parut indiscret; - —

Je le vis : il fallut le rendre {}lus secret.

Le refroilissement, bien plus terrible encore,

Vint éteindre l'amour d'un époux que j'adore,

Et bientôt loin de moi l'entraîna tour-à-tour.

Je crus perdre la vie en perdant son amour;

J'eusse été trop heureuse en ce malheur extrême.

Je sentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime ;

Qu'on perd tout en perdant ces transports mutuels,
Ces égarils si flatteurs, ces soins continuels.
Cet ascendant si cher, et cette complaisance,
Cet intérêt si tendre, et cette confiance.
Qu'on trouve dans un coeur que l'on tient sous ses lois.
Cependant je vécus pour mourir mille fois.
Je joignis à mes maux celui île me contraindre :
Je me suis toujours fait un crime de me plaindre;
C'est la première fois. Sans l'état où je suis.
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis:
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puisque je vous demande un conseil salulaire.
Je ne prétends point faire un détail superflu,
Ki rappeler ici ce que vous avez vu.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage...
Vous vous attendrissez... Est-ce un heureux présage?
Enfin est-il bien vrai que d'Urval ait rendu
Justice à son épouse? ai-je bien entendu?
C'est beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre?
Vous-même n'aviez- vous rien de plus à m'apprendre?

Mais comment puis-je avoir révolté mon époux?

"Un cœur indifférent peut-il être jaloux?

Je m'y perds... Cependant je lis dans sa pensée:

Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée?

Je souffre plus que lui du juste repentir

Que sans doute à présent il en doit ressentir.

Je crains, s'il ne m'eslime au:ant que je l'adore.

Que sa confusion ne l'aliène encore.

Que sa honte, offensante et cruelle pour moi,

Ne l'empêche à jamais de me rendre -sa foi.

Ah! peut-être j'étois dans cette conjoncture,

Ce qui m'est revenu flattoit ma conjecture:

Je le désire trop pour ne pas l'espérer...

Vous ne me dites rien?... Que dois-je en augurer?

Mais si je n'ai point pris une fausse espérance.

Si son heureux retour avoit quelque apparence,

Qui peut le retarder?... Si mes jours lui sont chers.

Qu'il vienne en sûreté... mes bras lui sont ouverts...

S'il voYoit les transports que mon coeur vous déploie...

Ah! qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma joie...

Que dis-je? S'il le faut, j'irai le prévenir:
C'est sur quoi j" cherchois à vous entretenir.
Je ne puis à présent être trop circonspecte;
L'n pardon trop aisé doit me rendre suspecte.
Que pourra-t-il penser de ma facilité?
Mais n'importe, malgré cette fatalité,

ACTE V, SCENE V. ii

Autant que mon amour, mon devoir m'y convîc; Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie... Ah ! daignez par pitié--. Vous soupirez tout bas... Je ne puis donc m'aller jeter entre ses bras?... J'entends ce que veut dire un si cruel silence, Vous n'osez,..

LE MASQUE, à part.

Ah ! c'est trop me faire violence.

CONSTANCE

Qu'avez-vous dit?... Parlez.-- Quel funeste regret...?

(Elle voit un portrait entre ses mains.) Mais.. Qu'ai-je vu? Comment! D'où vous \ ient mon portrait? Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre!

LE MASQUE, en lui présentant une lettre. Il faut...

CONSTAN CE.

Que m'offrez-vous?... _

LE MASQUE

Voyez...

C'est une lettre.

Vous tremblez... Je frémis... On ne veut plus me voir. C'est le coup de la mort que je vais recevoir...

(Elle ouvre le billet.) De la main de d'Urval ces lignes sont tracées. Mais que vois-je? Des pleurs les ont presque effacées.

(Elle lit.) ""^

■i C'est trop entretenir vos mortelles douleurs;

<• L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs.

« Chère épouse , il n'est rien que votre épou.x. ne fasse

Ii4 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

« Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.

•< Vous avez rallumé ses premières ardeurs;

a Trop heureux s'il expire en obtenant sa grâce!... c

Ali! pourquoi n' li-je pas prévenu mon époux?

Conduist;z-moi, courons...

d'urval, démasqué, à ses pieds.

a 11 est à VOS genoux...

C'est où je dois mourir... Laissez-moi dans les larmes Expier
mes excès, et venger tou* vos charmes.

CONSTANCE

Cher épouv, lève-toi. Va, je reçois ton rœur: Je repr>,iids avec
lui ma vie et mon bonheur.

d'd rval.

Quoi ! vous me pardonnez l'outrage et le parjure?

COIV ST AiN'CE.

Oui, laisse-moi goûter une joie aussi pure.

d'urval.

Vengez-vous.

CONSTANCE

Eh, de qui? C'est un songe passé; Ton retour me suffit.

d'urval.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE

Si tu veux me prouver combien je te suis chère, Oublions
qu'autrefois j'ai cessé de te plaire.

d'urval.

Je veux m'en souvenir pour le mieux réparer.

(o)1 entend du inonde; Constance paraît inquiète.) Devant tout l'univers je vais me déclarer...

SCÈNE VI

CONSTANCE, D'URVAL, SOPHIE, ARGANT,
DAMOÏN, FLORIDE.

Comment diable! la scène a bien changé de face.

Ah, ah ! mon gendre en conte à sa femme... H l'embrasse!

Mais, est-ce tout de bon?

Certes, l'effort est grand !

SOPHIE, ironiquement à Damon. Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

d' D B V A L , avec véhémence.

Oui, je ne prétends plus (que personne l'ignore; C'est ma femme en un mot, c'est elle que j'adore; Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me suffit. Peut-être mon exemple aura quelque crédit; On pourra m'imiter. Non, il n'est pas possible que l'un piéjé si fau-c soit toujours invincible. ''

A R G A N T

Ce n'est pas (que je trouve à le dire à cela;

Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidents-là.

Lorsqu'une femme plah, quoiqu'tllejoitjanôtre,

Je crois qu'on peut raimer.même eucor inieu.x qu'une autr&

D A >l o N , à Sopliie.

Oserois-je à mon tour, sans indiscretion, Vous faire souvenir
d'une convention?

ii6 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

SOPHIE

(à Constance.) Damon, je m'en souviens. Ah, ma chère
Constance!.

(Elle l'embrasse.)

Mais conseillez-moi donc dans cette circonstance...

A R G A N T lui prend la main , et la met dans celle de
Damon.

Oui, conseillez un cceur déjà détemiiné...

Le conseil en est pris, quand l'amour l'a-donné.

MELANIDE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Uopriiseiitée pour la première fois, au Théâtii Français, le 12
mai lyi'-

PERSONNAGES

DORISÉE, veuve.

BOSALIE, fille de Dorisée.

THÉODON, beau-frère de Dorisée.

LE MARQUIS D'ORVIGIN'I, amant de Rosalie.

MÉLANIDE, amie de Dorisée.

D'ARVIANE, amant de Rosalie.

SCÈNE I

DORISÉE, MÉLANIDE.

Mh, ANIUK.

J'aurai fait à Paris un voyage inutile.

DORISÉE;

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer IranquillK- Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-temps, Vous avez essuyé des chagrins si constants?

M i': LA NI DE.

Ilséloiciit ijjuurés, et le secret console. Je ne crains <jue l'éclat.

•

DORISÉE.

Quelle ci'iiiite frivole!

N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un désert? Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

M Élan I dk.

S'ils étoient divulgués, j'en serois désolée.

DORISÉE.

Sachez (ju'à Paris mén)e ou peut vivre isolée.

120 MÉLANIDE

Dès que l'on fuit le inonde, il nous fuit à son tour; Ainsi, ne Craignez point l'éclat d'un trop grand jour. Dans votre appartement reculé, solitaire, A tous les importuns vous pourrez vous soustraire. Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon, De n'admettre que moi, ma fille, et Théodon. Je vous l'ai toujours dit, ma chère Mélanide; Comptez que mon beau-frère est un ami solide. Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui. Hélas! je devien-drais bien à plaindre sans lui. Daignez donc l'honorer de votre confiance, Et vous en rapporter à son expérience.

MÉLANIDE

J'ai suivi ses conseils, mais sans trop espérer Que ses soins gé-néreux puissent rien opérer. Je crois même entrevoir qu'il n'ose-roit m'instruira...

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire: Ah ! vous méritez trop pour espérer si peu. Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu Qui depuis quelc^ue temps m'embarrasse et me pèse.

M 12 LA NI DE

D'où vient?

DORI SÉE

c'est que je crains...

MÉLANIDE

Quoi?

PORISÉE.

Qu'il ue vous déplaie.

ACTE I, SCENE I. i2t

Vous me connoissez mai. Eh ! de grâce, ordonnez. Puis-je vous être utile?

DORISÉE.

Oui, sans doute. Apprenez Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible; Ma fille en est la cause.

M EL AN IDE

Ah! seroit-il possible?

DORISÉE.

Je l'aime, elle en est digne. A son goût, comme au mien ,

Je voudrois la pourvoir; et vous concevez bien

Le sujet douloureux de mes peines secrètes.

Est-ce avec peu de bien, des procès et des dettes,
Que je puis à mon gré lui choisir un époux?
Je crois que le plus siir, s'il n'est pas des plus doux , •
Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que m'attire ici le voisinage.
Il seroit un parti qui rassemble à-la-fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon cloiv.
Gloire, faveur, emplois, opulence, noblesse,
Tout s'y trouve, excepté la première jeunesse.
MÉLAMDE.

Est-ce un homme de guerre?

DORI SÉE

Oui, mais très estimé

MÉLAMDE.

Aime-t-il Rosalie?

DOR isée.

Il m'en paroît charmé.

122 MÉLAXIDE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il eu est la conquête:

Mais je crois entrevoir l'obslacle qui l'arrête j

Et s'il n'a pas encore osé se proposer,

J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer...

MÉLANI DE.

Madame, il faut l'aider; vous ne pouvez mieux faire.

DonisÉE.

Vous me conseillez donc de suivre cette affaire?

M ÉLANI DE.

Quoi! c'est un avantage, et vous vous consultez?

DOR ISÉE

Il est vrai que j'y vois quelques difficultés.

MÉLAMDE.

Quelles difficultés?

DOR ISÉE

Sur-tout il en est une.

Si je poursuis le bien que m'offre la fortune, Monsieur votre neveu sera désespéré.

A tout autre parti je l'aurois préféré : Car enfin son amour, dont il n'est pas le maître, Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître. Cet heureux mariage eût resserré les noeuds De la tendre amitié qui nous joint toutes deux. D'Arviane et ma fille étoient nés l'un pour l'autre; Mais vous coudoissez trop mon état

et le vôtre. Tant de félicité n'est pas faite pour nous : Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous?

M É J L A N I D E.

D'Arviane, sans doute, a grand tort de prétendre Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.

ACTE I, SCENE I. iij

S'il ose s'en flatter, je ne sais pas poiir(|uoi : Il manque de fortune; et comme il n'a que moi Sur qui puisse rouler toute son espérance, Il j)oursuit un bonheur hors de toute apparence. Mais d'un enchantement plus fort que mes discours Je vois bien qu'il est temps d'interrompre le cours. N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance; Et comme son amour et sur-tout sa présence Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez, Mes ordres absolus lui vont être donnés.

DOKIS ÉE.

Comment?

M E L A N I D E

L'occasion en est fort naturelle.

N'est-il pas temps qu'il aille où son devoir l'appelle? Quoicpi'il prétende encore éloigner son départ, Pour mes avis je crois (ju'il aura quelque éjard.

Madame, ce départ est un grand sacrifice; Pourra-t-il s'y résoudre?

Il faut qu'il obéisse.

DO RISÉE

Je le plains.

MÉI. AMI OE.

Il m'est cher.

DORISÉE.

Ah! vous pouvez l'aimer, Sans craindre que personne ose vous en blâmer : 11 a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

Je lui vois (ous les jours un défaut qui s'augmente.

DOR ISÉE

Quel est-il?

MÉLANIDE

Un peu trop d'impétuosité.

DORISÉE.

Non ; qu'il n'en perde rien : tant de vivacité Désigne un grand courage, et beaucoup de droiture; Ces cœurs-là font toujours honneur à la nature. D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse, à dix-huit ans, Avoir moins de défauts avec plus d'agréments.

MÉLANIDE

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre, A partir dès demain je saurai le contraindre : Et je vais de ce pas...

DORISÉE.

Je crois le voir entrer.

Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

ACTE I, SCENE II. i

MÉLANIDE

\ous avez dû songer à faire vos adieux.

d'aR V I A N E.

Non , madame.

MÉL A M D E.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

Rien ne me presse encore; et je compte...

Au contraire, Vous partez dès demain.

d'aR V I A N E.

Sur un nouveau congé, Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé.

MÉLANIDE

Vous n'eu obtiendrez point, si vous voulee me plaire. Faut-il sur vos devoirs qu'un autre vous éclaire. Et voulez- vous tomber dans le relâchement? Puisqu'on pense de vous avantageusement.

Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

d'à R VI ANE.

Ne puis-je demander, sans scrupule et sans crainte, Que l'on me renouvelle un malheureux congé? Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

MÉLANIDE

D'accord ; mais le plus sage est celui qui s'en passe. Eh! peut-on, sans rougir, aller demander grâce, Quand il est question de remplir son devoir? Quel prétexte avez-vous à faire recevoir? Vous n'osez me le dire; et j'entends ce langage.

ia& MELAMDE.

d'arviaxe.

Je n'imaginoispas être dans l'esclavage.

Dans ma profession il est quelcjues loisirs Que la gloire permet de prêter aux plaisirs: Quand il en sera temps , je pourrai m'y soustraire. Je ne sais point manquer où je suis nécessaire.

MÉL ANIDE.

J'ai vu que votre ardeur et votre activité Ne se mesuroient pas sur la nécessité.

Un cercle moins étroit renfermoit votre zèle; Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modèle. Ali ! vos devoirs pour vous au-

roient le même appas ; Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas; Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites. Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes? Laissez, monsieur, laissez l'amour aux gens heureux : Hélas! c'est un plaisir qui n'est fait que pour eux. Accablé sous le poids d'une chaîne importune, Eh! -comment voulez-vous aller à la fortune? Il sera temps d'aimer quand vous serez au port.

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort? Est-il si différent de celui de tant d'autres?

Ne vous comparez point.

d'aeviane.

Quels discours sont les vôtres!

Mon sort n'est pas des plus heureux, sans contredit. Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit

ACTE 1, SCÈNE II

Que les infortunés a qui je dois la vie, Contraints par des malheurs à quitter leur patrie, Ayant bientôt après fini leurs tristes jours. Ne m'avoient, en mourant, laissé d'autre secours Que vos seules bontés, avec quelque naissance; Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfance, Pris des soins que le temps n'a pu diminuer. Tant (|ue vous daifjnerez me les continuer. Ma situation ne sera point affreuse.

MÉLAM DE.

11 ne tiendrait qu'à vous qu'elle fût plus heureuse :
Mais, par un contre-temps qu'on éprouve toujours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort si manifeste,
K'est pas le seul écueil ipii vous sera funeste :
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux
Qui prend de plus en plus sur votre caractère :
Le plus léger obstacle aussitôt vous altère;
Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée?
La moindre, dans votre ame aisément enflammée,
Vous donne du dépit , du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut dans le monde avoir quelque bonlieur,
Il faut légèrement glisser sur bien des choses :
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer.
Ou loin de tout commerce aller se renfermer.

Ce discours vous ennuie?

d'aRVI AXE.

Eu quoi donc?

MÉLAMDE.

J'en soupire :

Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire A la vei.lle d'un jour où vous m'allez quitter; Par-tout où vous serez, tâchez d'en profiter.

d'à r v I a i h e.

Pourquoi ce prompt départ?

N'v formez point d'obstacle.

Le cœur d'un galant homme est son plus sur oracle : Interrogez le vôtre, et suivez sou conseil.

SCÈNE III

Oh , parbleu ! je ne vis jamais rien de pareil ;

C'est me tvranniser d'une façon cruelle.

Je veux bien lui passer ses leçons et son zélé :

Mais qu'à propos de rien elle fixe à demain

Mon malheureux départ! l'ordre est trop inhumain.

C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale.

Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale 1

Il faut paisiblement digérer ce poison !

Kon; malgré ma douceur, j'enrage et j'ai raison.

SCÈNE IV

r A R V I A N E, allant au-devant de Rosalie. Ah, Rosalie!

ROSALIE

Eh bien! quel sujet vous agite?

On prétend que je parte, on veut que je vous quitte.

ROSALIE

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez?

d'aRVI ANE.

Et vous aussi , cruelle , et vous , m'y condamnez !

Quoi ! vous me prescrivez ce départ inutile!

Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile,

Que j'aille sans besoin prévenir mon devoir,

Et perdre les moments consacrés à vous voir?

Vous le savez; pour peu que la gloire m'appelle^

Je ne balance pas à vous quitter pour elle.

Que dis-je? pardonnez; ce n'est pas vous quitter

Que d'aller acq(uérir de quoi vous mériter.

Mais quand rien ne m'oblige... ^

ROSALIE

Ecoutez. On m'ordonne D'user de tous les droits que votre amour me donne. On s'en prend roit à moi si vous ne partiez pas, Comme si je pouvois disposer de vos pas, Et vous faire obéir au gré de mou envie.

i3o MELÂXIDE.

Eh ! qui peut mieux que vous décider de ma vie? Ah! du moins, convenez enfin de bonne foi De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

DA R v r A N E.

Je suis bien malheureux, dès qu'elle est nécessaire. Hélas 1 je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE

On veut que vous partiez.

d'à R V I A N E.

Quoi ! toujours ce départ ?

Vous l'avez résolu ?

ROSALIE

Si l'amour vous arrête, Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête.

Voyons.

ROSALIE

Ma mère...

Eh l)ieu?

ROSALIE

M'ordonne de vous fuir.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE

J'obéirai, sans doute.

d'à R VI ANE.

On vous l'a fait promettre?

ACTE 1, SCÈNE IV. i3i

ROSALIE

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

d'à RV! ANE.

Je le crois.

ROSALIE

Cepeiulant ^ous ferez sagement De vous prêter de même à cet
arraigement, D'avoir l'altenùoa d'éviter ma présence.

d'à R VI A NE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance, Et, pour
l'amour de vous, cesser de vous aimer?

Vous ferez liieii.

d'à r V I a n e , animé.

L'avis a de quoi me charmer!

ROSALIE

Vous vous fâchez, je crois.

d'à R VI A NE.

J'ai tort d'être sensible, Et de ne pas avoir cet air toujours pai-
sible Qui montre que pour vous tout est indiffèrent. Ah! je n'en
connois pas de plus désespérant.

ROSALIE

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage. d'à R VI AN E.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage, Si pour vous c'en
est uu ; quant à moi , je le fuis Plus je sens vivement, plus je sens

qui je suis. 1/égalité d'humeur vient de l'indifférence; J[^]l, quoi que vous puissiez dire pour sa défense.

i32 MÉLANIDE.

L'insensibilité ne sauroit être un bien. Quoi! jamais n'être ému, n'être affecté de rien ; Eester au même point tout le temps de sa vie, Tandis qu'autour de uous tout change, fout varie; Borner, ou, pour mieux dire, anéantir son goût; Ne voir, ne regarder et n'envisager tout Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même forme; K'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme; Être toujours soi-même! Y peut-on résister? Est-ce là vivre? Non: c'est à peine exister.

Ainsi votre bonheur est grand?

d'à R VI AXE.

Il devrait l'être.

Enfin je vais partir.

ROSALIE

.Te vous ai fait connoître Qu'il le faut... Mais quel est l'état où je vous vois? Vous ne me quittez pas<^omr la première fois, Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude?

d'arviaine.

Hélas! je vous laissois dans une solitude, Où vos charmes naissants, par moi seul adorés, De tout ce qui respire étoient presque ignorés. A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres. Grand Dieu! que ce départ est différent des autres ! Vous restez à Paris. Déjà de tous côtés On se plaît à semer le bruit de vos beau-

tés. Et sur (juoi voulez-vous que mon repos se fonde? Je vous vois mille amants.

ACTE I, SCENE IV. i3i

ROSALI E.

Qui sont-ils?

d'au VI AN E.

Tout le monde.

Mais encore il fautloit me nommer...

Eh ! ce sont Tous ceux qui vous ont vue , et ceux qui vous verront. Paroîtrez-vous toujours surprise d être aimée? Ou n'y seriez-\ous pas encore accoutumée? Vous t'L'iyiiez d ignorer quel est votre pouvoir. On ne fjit point d'amant sans s'en apercevoir. Le marquis d'Orvijjini n'est pas sous votre empire?

ROSALIE

Et quand cela seroit, qu'auriez- vous à me dire?

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas, Et qu'ici tous les jours il ne reviendroii pas Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE

Je ilépens d'une mère, Et d'un oncle qui m'a toujours servi de père. Il m'aime, et vou< savez que je puis espérer D'en hériter un jour, s'il veut me préférer. Puis-je avoir trop d'égards pour tous

ccuk qu'il honore? A l'égard du marquis, s'il m'aime, je 1 ignore.
Tout ce que j'en puis dire est qu'il est fort discret.

d'arvi A>E.

Vous lui feriez bientôt avouer son secret.

i34 MÉLAXIDE.

ROSALIE

Je ne prétends lui faire aucune violence.

11 ne tardera pas à rompre le silence. Apprenez que vos yeuK
en savent plus que vous. Vous leur laissez parler un langage si
doux. Ils savent regarder d'une façon si tendre, Qu'on croit être
bientôt en droit de les entendre; Chacun de vos regards paroît un
sentiment, Qui semble autoriser les désirs d'un amant; Et dès
qu'ils sont formés, l'espoir les fait éclore.

L'avez-vous, cet espoir, qui fait que l'on m'adore?

De tous ceux que l'amour a rois sous votre loi, Vous n'avez ja-
mais su désespérer que moi.

ROSALIE

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage?

d'arviane.

Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE

Que vous ai-je promis? Osez le réclamer.

Ne s'engage-t-on pas quand on se laisse aimer?

ROSALIE

Ainsi vous m'apprent-z, d'une façon discrète, Que naturellement je suis un peu coquette.

Ah ! si vous vouliez l'être , il ne tiendrait qu'à vous.

ACTE I, SCENE IV. i

ROSALIE

Eh! n'est-ce point aussi que vous seriez jaloux?

d'ARVANE.

Qui suis-je donc pour être exempt de jalousie? Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie. N'est qu'un sentiment vif, et toujours animé Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

Non : je vous ai connu dès l'âge le plus tendre; Quand je pouvois encore à peine vous entendre, Il sembloit (jue pour vous l'amour et la raison Auroient dû dans mon cœur prévenir leur saison ; A vos fausses terreurs tout servoit de matière; Vous vouliez occuper mon ame tout entière. Chez vous l'inquiétude est dans son élément : On n'a jamais été plus injuste en aimant. En croyant pénétrer au fond de ma pensée, Hélas! combien de fois m'avez-vous offensée? L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

Ah ! vous me trahirez, je le sais mieux que vous.

ROSALI E.

De part et d'autre enfin laissons là le reproche. Monsieur, en attendant que le temps nous rapproche, Il faut vous éloigner, il faut nous séparer. Votre départ m'importe, allez le préparer. Imaginez pourtant que j'y serai sensible Autant que je dois l'être.

d'aR V I ANE.

Ali 1 seroit-il possible?

i36 MÉLAXIDE.

Oserois-je expliquer?

ROS ALI E

Finissons l'entretien :

Il n'a que trop duré ; je n'écoute plus rien.

SCÈNE V

D'ARVIANE.

C'en est fait; aux chagrins je ne suis plus en proie: Kon, jamais je ne fus si transporté de joie. L'absence est donc un bien ?... Sans elle aurois-je appris Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris? 11 falloit me bannir pour savoir qu'elle m'aime. Mais puis-je me flatter de ce bonheur suprême? Que dis-je? S'il est vrai, je l'apprends un peu tard. Pour la première fois, au moment d'un départ. Ce cœur, où jte n'ai vu que de l'indifférence, Me donne tout-à-coup une douce espérance! Pourquoi m'aimeroit-elle? Est-

ce une trahison? Auroit-elle employé cet aimable poison Pour me perdre?... Il faut voir. J'a la présence fatigüe j Contre mes intérêts on trame quelque intrigue ; Rosalie elle-même y pourroit avoir part. Pour nous en éclaircir, retardons raaó départ.

SCÈNE I

LE MARQUIS D'ORVIGNI, THÉODOX.

LE MARQctS.

J'allois me plaindre à vous.

THÉODON

Ehl de quoi, je vous prie?

LE MARQUIS

D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THÉODON

C'est me faire un reproche assez mortifiant.

L K MARQUIS

Eu flattant mon amour, en le fortifiant.

Dans mon ame incertaine, et toujours combattue,

Vous avez irrité le poison qui me tue.

Sans \ous, le fol espoir ne m'eût pas enivré.

Et peut-être déjà serois-je délivré

D'un mal qui dans le temps n'étoit pas incurable.

THÉODON

Mon tort est donc bien grand?

LE MARQUIS

Il est irréparable.

THÉODON"

Pourquoi ?

i38 jMÉLANIDE.

LE MARQUIS

Sur votre appui je n'ai que trop compté. Devois-je encore aimer? Je vous ai raconté L'iistoire de ce triste et secret hyniéiée Dont on me fit briser la chaîne fortunée. Vous savez quelle fut la douleur que j'en eus; Et qu'avant employé Lien des soins superflus A chercher en tous lieux une épouse si chère, Alors pour me venger de; rigueurs de mon père, Je me promis du moins le reste de mes jours De fuir également l'hymen et les amours. Vaine promesse! Helas! qu'est-elle devenue? Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenue.

TH ÉODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tonr. Avois-je mendié l'aveu de votre amour?

Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence : Quand vous avez rompu ce pénible silence. Vous cherchiez de l'espoir, je vous en ai douné.

LE MARQUIS

C'est de quoi je me plains.

THÉODON

J'en dois être étonné :

Car enfin je n'ai pu ni dû vous fair ■ un crime D'une ardeur qui n'a rien que de très légitime. D'où viennent ces n-mords? Votre épouse n'est plu» Depuis assez long-temps; et croyez au surplus Que , pour peu que sa mort eût é'e moins certaine. Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaine. Je n'aurois pas laissé mourir uu feu si beau :

ACTE 11, SCENE I. iSj

Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS

J'ai tialii mes serments, j'ai vaincu mes scrupules; Et c'est pour m- couvrir des plus grands ridi.ules.

TH ÉODOX.

Quels sont donc ces travers si grands et si fâcheux?

LF MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge, et l'amour malheureux: Je vais servir à tous de fable et de risée.

TnÉouox.

Eh I par où cette crainte est-elle autorisée?

LE MARQUIS

Puis- je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé?

D'Arviane l'adore, il doit en être aimé.

Et n'est-ce pas à moi la plus grande folie

Doser lui disputer le ctur de Rosalie?

Il l'aime, il lui convient, ils sont dans leurs beaux jours;

Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.

J'en jure bien autant. Mais quelle différence!

Je sens trop que l'amour lui doit la préférence:

Entre nous, en effet, le choix n'est j)as égal.

Il est rare d'aimer sans avoir de rival.

LE M A R Q C t s.

Je le crois : mais du moins il eut fallu m'instruire.

THÉO DON

D'.Vrviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS

Il n'est point de rival qui ne soit dangereux.

i40 MÉLANIDE.

THÉODO.V.

Il vient de recevoir un ordre ríjoureux Qííí va vous délivrer de cette concurrence.

tE MARQUIS.

Comment?

Il part demain, et perd toute espérance,

LE M A R y L' I s.

Vous me débarrassez d'un poids bien importun-.

Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un,

Qui va me rabaisser à mes yeux comme aux vôtres.

Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres :

Je sens de plus en plus que j'ai bien moins aimé

La première beauté dont je fus si charmé.

Ce déploralile amour que j'ai pour Rosalie

Va jusqu'à la fureur; oui, c'est fait de ma vie;

J'en mourrai , s'il n'a pas de plus heureux succès :

Je n'exagère point un si cruel excès.

Et vous, si vous m'aimez, achevez votre ouvrage ;

Vous m'avez embarqué, sauvez-moi du naufrage.

Vous connoissez mon rang, ma naissance, mon bieu;

Parlez à votre sœur, et ne ménagez rien :

Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.

Enfin, pour obtenir la main de Rosalie,

Sacrifiez-lui tout, j'ose vous Fordonner;

Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THÉODON'

Je verrai Dorisée.

Oui , réglez avec elle-

I. E MARQUIS

Vous me le promettez?

TH ÉOOON.

Vous piouvez. espérer.

LE MARQUIS

Près d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

SGÈ^E II.

THÉO DON

Cette affaire n'est pas difficile à conclure; Et voilà pour ma
uiée une heureuse aventure. J'imagine pourtant que ce choix-là
n'est pas Celui qui pour son cœur auroit le plus d'appas. Mais
voyons Mélaiide. Il faut bien qu'elle sache Le triste et mallieu-
reux secret que je lui cache. Tous mes retardements ne pour-
roient empêcher...

SCÈNE III

THÉODOX.

A votre appartement je vous allois chercher.

MÉLAMDE.

J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble : Je la quitte
toujours, quand le monde s'assemble.

th MÉLANIDE.

THÉODON

Vou> le fuvez?

MÉLANIDE

Beaucoup.

THÉODON

Je ne vous comprends pas.

Peut-on ne pas l'aimer quaml on a tant d'appas, Lor-qu'on est, comme vous, si sûre de lui plaire ; , Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire, A travers le torrent se jeter à grand bruit. Et suivre avec fureur le monde qui les fuit?

N'auriez- vous poiut, monsieur, quelque chose à m'apprendre

THÉODON

Je ne sais que vous dire, et quel compte vous rendre. Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

MÊLA XI DE

Non, non; parlez.

THÉODOX.

Je suis tout-à-fait indigné.

Eh! de quoi donc, monsieur?

TH ÉODOX.

Dites-moi , je vous prie , Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie, Pour qu'ils se soient ainsi contre vous déchaînés? Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MÉLAXI DE.

Peut-être ont-ils raison , du moins aux yeux du monde C'est ce qui cause ici ma retraite profonde.

THKODIV

Vos Liens sont dans leurs mains, sans espoir de retour. Ne lions en flattons point, je n'y vois aucun jour, Ils se trouvent armés d'un (i)re incontestable.

MÉLANIDE.

Suis-je déshéritée?

THIKODON.

Il est trop véritable.

MÉI. AMDE.

Quoi ! mon père et ma mère ont eu cette rigueur? Se peut-il que le temps n'ait pas changé leur cœur?

THÉODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime. Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

Ah ciel !

THÉODON

Que votre sort est digne de pitié !

Us ne m'ont donc laissé que leur inimitié! De toutes mes douleurs c'est la plus impitoyable : Mon pardon m'eût été plus cher que ma honte. M'abandonnerez-vous à mon sort rigoureux? Et mettez-vous un terme à vos soins généreux? Je n'espère qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre?

T H ÉODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

MÊLA NI DE

Je vais donc. Le pourrai-je? Ah! quelle extrémité! Je vais mettre le comble à ma calamité.

i44 MÉLANIDE.

THÉO DON

Qui est cette frayeur?

Elle est bien légitime.

Quand vous me connaîtrez, je perdrai votre estime.

THÉODOX.

Non, madame; daignez vous rassurer.

MÉLAMD B.

Ah çà!

Il faut donc dévoiler un secret si cruel. Et m'arracher enfin... Vous ne pourrez me croire : C'est l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire. J'ai payé chèrement l'égarement affreux Où je tombai. Ce fut à fâche dangereux Où souvent le bonheur peut mieux que la sagesse Sauver un jeune cœur des pièges qu'on lui dresse. Sans m'en apercevoir, le mien fut obsédé. Je plus; j'y fus sensible. A peine eus-je cédé, Que notie amour naissant, si doux, si plein de charmes. En s'augmentant toujours, me coûta bien des larmes. L'avenir à nos yeux, sans nulle obscurité, Vint s'offrir, et

troubla notre sécurité. Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hyméuée Ke feroit le bonheur de notre destinée. Kous devînmes certains de ne point obtenir L'heureux consentement qui pouvoit nous unir. Des haines, des procès, et mille ciixonstancce, Auroient fait rejeter nos plus vives instances. ÎS'os feux étoient secrets : s'ils étcient déclarés, Kotre perte étoit sure, ou nous eût séparés.

ACTE II, SCÈNE III. i

THÉO DON, à part.

Le marquis, à peu près, m'a tenu ce langage.

(à Métanide.) Continuez.

MÉL ANID E.

Je n'ose en dire davantage.

THÉO DON

Non, madame, daignez me parler sans détour. Quel parti prêtez-vous?

MÊLA N IDE

Le parti de l'amour.

L'objet de ma tendresse employa trop de charmes, .Son affreux désespoir me causa trop d'alarmes. L'un et l'autre aveuglés, l'un et l'autre indiscrets, Nous osâmes penser à des liens secrets. L'effroi me tint long-temps au bord du précipice : Hélas! il n'en

est point que l'amour ne franchisse; Je ne pus résister au pen-
chant le plus dou.t; Sur la foi des serments... nous devînmes
époux. Je vois que sans frémir vous n'avez pu m'entendre : A ce
funeste effet je devois bien m'attendre. Nous étions trop heureux
: notre amour nous trahit; Ce funeste secret enfin se découvrit.

J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée D'une famille alors
justement irritée.

Celle de mon époux, ardente à nous punir, Résolut de me
perdre, et de nous désunir. En vain il réclama contre leur vio-
lence; Un arrêt, qu'on dit juste, assouvit leur vengeance. A peine
mon opprobre eut été prononcé,

i46 MELAMDE.

Par un père en fureur il me fut annoncé.

Au rang de ses enfants je ne fus plus comptée;

Dans le fond d'un désert je me vis transportée.

Où, depuis dix-sept ans livrée à mes douleurs,

Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

T H É o D o N , à part.

Quelle conformité!

MÉLANIDE

Ce qui va vous surprendre, Croiriez-vous que l'amant, que
l'époux le plus tendre. Me laissa dans l'horreur du plus profond
oubli ? Son amour, ses serments , tout fut enseveli... Mais le dois-
je accuser de tant de perfidie? Non, le moindre soupçon m'auroit

coûté la vie; Ses soins, comme les miens, ont été superflus; Il m'a cherchée en vain , peut-être il ne vit plus. C'est pour le retrouver que mon cœur vous implore. Tout peut se réparer: s'il respire, il m'adore; Je suis libre, il doit l'être. Aidez-moi de vos soins: Pour mon seul intérêt je vous presserois moins ; Il en est un plus cher à ma tendresse e."strême.

THÉO DON

iS'eûtes-vous pas un fils?

MÉLANIDE

Hélas! c'est pour lui-même Que la plus tendre mère implore votre appui.

THÉODON

[à parl.) • {haut.) (à pnrt.) Justement... Espérez... Sachons si c'est celui...

ACTE II, SCENE III

M ÉLAN IDE

Mon époux seroit-il de votre couiioissance?

Peut-être. M'est-il pas d'une illustre naissance?

Oui , monsieur; il servoit, il doit être avancé.

THF.ODO.N.

Comment se nommoit-il?

MÉLANIDE

Le comte d'Ormanché.

THÉODORE, avec chagrin.

Ce n'est plus lui.

Qui donc?

THÉODORE.

Je croyois le connoître.

Le rapport est entre eux aussi grand qu'il peut l'être : Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

MÉLAXIDE.

Que dites-vous?

THÉODON

Celui que j'avois soupçonné, Depuis long-temps éprouve un sort pareil au vôtre ; tout ressemble, au nom près; mais il en porte un autre.

MÉLANIDE

Rien n'est plus étonnant : comment l'appelle-t-on?

THÉODON.

TyC marquis d'Orvigni : le connoissez-vous?

Non.

,48 MÉLANIDE

THÉODON

Il vient souvent ici.

MÉLANIDE

Voilà ce que j'ignore.

THÉODON

Vous auriez pu le voir, vous le pouvez encore.

MÉLANIDE

OÙ donc?

chez Dorisée : il n'y fait que d'entrer. Comment avez-vous pu ne le pas rencontrer?

MÉLANIDE

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites ; Et je n'ai jamais vu celui que vous me dites.

THÉODON

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins Que je n'épargnerai ni mes pas ni mes soins.

MÉLANIDE

Quel embarras pour vous !

THÉODON

Je m'en charge avec joie; Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

MÉLANIDE

On ne sait point ici ma situation.

J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

THÉODON

Quoi! vous n'avez jamais appris à Dorisée La cause de vos pleurs?

Non , je l'ai déguisée :

THÉOD

Quoi?

!50 MELANIDL.

Le marquis est...

Qui?

MÉLANIDE

Le comte d'Ormaicé

TH ÎODON.

Ne vous trompez-vous point?

MÊLA M DE

Quoi ! vous doutez encore?- Eh! peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore? C'est lui-même, j'en ai des signes trop certains : Mes sens se sont troublés, mes yeux se sont éteints; Mon cœur a tressailli... Que mon ame est ravie! Non , il n'est plus personne à qui je porte envie. Tous mes pleurs sont payés. Sans mon saisissement, J'aurois cédé, sans doute, à mon empressement,.. Vous avez déploré mon infortune affreuse; Félicitez-moi donc.

THÉODON, d'un air embarrassé.

La rencontre est heureuse !

MÉLANIDE

Heureuse! j'en mourrai. Mais ne différez pas :

Vers un époux si cher précipitez vos pas ;

Sa vive impatience égalera la mienne ;

Qu'il vienne réunir ma flamme avec la sienne.

Volez... Mais je vous vois un air embarrassé :

D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé?

Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive?

ACTE II, SCENE V. iSi

THÉODON

J'avouerai que ma joie auroit été plus vive. Si je n'appréhendois un contre-temps fâcheux.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux?

THÉODO.V.

Il ne devoit pas l'être.

Expliquez-vous, de grâce.

Quel est ce contre-temps? qu'est-ce donc qui se passe? Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré ; Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré? THÉODON, après avoir un peu rêvé.

Il reprendra sans doute une chaîne si belle; Il est trop vertueux pour n'être pas fidèle.

DORISÉE, ROSALIE, THÉODON, MÉLANIDE

DORISÉE, à Rosalie.

On a sur un amant un pouvoir absolu : Il auroit obéi, si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre

DORISÉE, à Mélanide.

D'Arviane nous reste, on vient de me l'apprendre: Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

i5a MELANIDE.

MÉLANIDE

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISÉE.

J'ai su qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence, Et que, pour vous cacher sa désobéissance, il doit se retirer chez un de ses amis.

Je croyois qu'à mon ordre il serbit plus soumis.

DORISÉE, regardant Rosalie.

Aux volontés d'une autre il auroit pu se rendre; Ou asoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre : La raison m'en paroît aisée à pénétrer. Mais laissons ces détails, je n'y veux pas entrer.

ROSALIE

Trop de prévention peut-être vous abuse.

DORISÉE.

La prompte obéissance est la meilleure excuse;

C'est la seule, en un mot, que je puisse adopter.

Ainsi, mademoiselle, il vous plaira d'opter:

Le cloître est d'un côté, de l'autre l'hyménée.

Vous-même décidez de votre destinée;

Acceptez dès ce jour un époux de ma main ,

Ou déterminez-vous à partir dès demain.

On vous offre un bonheur que vous n'osiez prétendre;

Le marquis d'Orvigni vient de me faire entendre

Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous.

C'est le plus tendre amant qui vous offre un époux.

MÉLANIDE, à part.

O ciel ! quel coup de foudre !

ACTE II, SCÈNE VI. i

RODORISÉE, à Rosalie.

En cas qu'il vous convienne.

Dictez votre réponse, elle sera la mienne.

M É L A N I D E , à part.

Ociel!

RODORISÉE, à Rosalie.

Pour d'Arviane, il y faut renoncer.

(en regardant Mèlanide.) Madame vous dira de n'y jamais penser.

MÉLANIOE, « part.

Que vais-je devenir !

RODORISÉE , à Mèlanide.

Qu'elle-même décide...

Que vois-je!... Qu'avez-vous?... Ma chère Mélanie, de! MÉLANIDE, en se laissant aller dans les bras de Théodon.

Hélas ! je n'en puis plus.

Aidez-moi promptement.

Il faut la ramener dans son appartement.

(Dorisée, Rosalie et Théodon l'emmenent)

riiS nu SECOND ACXt.

SCÈNE I

ROSALIE

Que je hais du marquis la recherche importune !

Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune !

Ah! du moins, pour jamais s'il me perd aujourd'hui.

Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.

Mais, hélas! le voici : faisons-nous violence,

Pour le persuader de mon indifférence.

Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer

Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCÈNE II

D'ARVIANE, ROSALIE.

Ro.«A LI E.

Que ne me fuyez-vous? quel espoir vous attire?

d'aR VIAN e.

Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

ROSALIE

Je l'ai cru. Ce n'est rien ; ne me retenez plus.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

MELANIDE. i55

ROSALIE

Mais il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire? Eh bien!
n'avez- vous point de reproche ;\ vous faire?

Le seul que je me fasse est de vous trop aimer.

ROSALIE

Laissez là votre amour; tâchez de vous calmer. Que devient ce
départ promis et nécessaire?

d' A R v I A .N E , plus doucement.

J'y songe apparemment.

ROSALIE

On sait tout le contraire.

d'à r V I A n e , vivement.

C'est me persécuter d'une étrange façon. Avois-je si grand tort de prendre du soupçon? ^Oui , je reste , et, s'il faut que je me justifie , C'est pour être témoin de votre perfidie.

ROSA LI E

Je suis accoutumée à vos vivacités.

d'arviane.

Achevez librement ce que vous méditez, Sans craindre désormais que je vous importune. Mais, en sacrifiant l'amour à la fortune, Falloit-il abuser de ma foible raison? _ ISe peut-on se quitter sans une trahison?

ROSALIE

Sercit-ce bien à moi que ce discours s'adresse?

Deviez-vous affecter une fausse tendresse? Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

i56 MÉLANIDE.

ROSALIE

De tout ce que j'entends j'ai lieu de tn'étonner : C'est vous qui m'accusez, quand je suis offensée? Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée?

d'à R V I A N E.

Le marquis ne va pas devenir votre époux?

ROSALIE

Peut-être.

d'à R VI AXE.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux? Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la suite, Vous n'avez pas flatté mon ame trop séduite? Nos adieux sont trop bien gravés dans mon esprit. Perfide! en me quittant, vous ne m'avez pas dit: « Imaginez pourtant que j'y serai sensible » Autant que je dois l'être? »

ROSALIE

Ah ! rien n'est plus risible.

L'interprétation vous égare et vous perd. Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert, Lt les expressions qui sont de cette espèce, Il faudroit du discours bannir la politesse.

d'aRVI ASE.

Quoi ! le plus tendre aveu, quand on l'approfondit, ÎS'est plus qu'un compliment?

ROSALIE

Je vous ai toujours dit , D'une façon très claire et très intelligible. Que sans aucun amour on peut être sensible. L'amitié véritable a sa tendresse à paît,

ACTE III, SCENE II. i

Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hasard.

d'aB VI AN E.

Ce n'est pas là le prix «J'une tendresse extrême. Je cherchois de l'amour... Depuis que je vous aime Et que vous le souffrez...

ROSALIE

Pouvois-je l'empêcher?

Je n'ai pu parvenir encore à vous toucher.

ROSALIE

Je m'en rapporte à vous.

d'aRVI ANE.

Que d'amour inutile, Si l'estime insipide et l'amitié stérile Sont les seuls sentiments qui soient connus de vous! Je comptois vous en voir partager de plus doux.

ROSALIE

Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous suffire.

d'aRVI ANE.

Non, je ne vous crois pas, puisqu'il faut vous le dire. Je tiens depuis long-temps ce secret renfermé : Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé. Vous riez?

ROSALIE

C'est répondre.

Employez l'ironie :

Elle a dans votre bouche une grâce infinie.

ROSALIE

Mais vous qui m'accusez, dites-moi donc comment

i58 MELANIDE.

On parvient à pouvoir éconduire un amant. Pour se débarrasser d'une vaine poursuite, Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite? Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'état, Qu'elle porte en tous lieux sa plainte avec éclat? Eu vérité, monsieur, ce n'est pas trop l'usage. Entre nous, le parti que je crois le plus sage Est de fermer les yeux, de supporter en paix Le fléau Qui s'attache à ses foibles attraits.

d'à R VI ANE.

Avec quelle malice elle se justifie!

La cruelle me brave encore et me défie !

C'est un peu trop long-temps s'être laissé trahir :

Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.

Oui, je vous haïrai , je vous le certifie;

C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

nos A HE.

Il ne falloit donc pas vous y prendre si tard.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ: Je m'en fais un plaisir, une joie infinie; Je neseusplus ma flamme, elle est évanouie. Recevez les adieux les plus déterminés.

n OSA LIE.

Eh bien ! je les reçois.

Vous vous imaginez Que je viendrai bientôt vous prier de reprendre Un cœur qui fut toujours si soumis et si tendre?

ACTE III, SCENE II. i5<j

ROSALIE

J'aurois grand tort.

d'à R VI ANE.

A quoi .serviroit mon retour?

A rien, puisqu'au mépris du plus parfait amour La Forfuue et vous-même avez juré ma perte. Ma présence vous gêne, elle vous déconcerte.

ROSALIE

Partez, ou demeurez; aimez, ou haïssez...

d'à R VIA. \ E.

Et le mépris s'en mêle! Ah! vous me ravissez!

ROSALIE

Vous êtes étonnant! Quel hut est donc le vôtre? Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre?

L'avons-nous jamais eu?... Mais il vaut mieux céder; Aussi bien je pourrais ne me plus posséder. A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste, Je vous laisse au marquis, ((ue mou ame déteste. Il sera hien heureux s'il peut vous enflammer : Pour moi, je vais chercher un cœur qui sache aimer.

SCÈNE III

ROSALIE

Que son sort est cruel ! Du moins il peut .s'en plaindre : Et moi, par le devoir réduite à me contraindre, Je T\ e puis recevoir aucun soulagement.

Voilà donc où conduit un tel engagement!

i6o MÉLASIDE.

Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes, Dans le commenceîhent d'un amour plein de charmes. Que l'esprit et le cœur sont frappés foiblement D'un malheur qui n'est vu que dans l'éloi finement! Enfin , mon choix est fait; il faut que je l'annonce; Ma mère impatiente attend une réponse...

SCÈNE IV

THÉODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

T H É o D G N , e>i ramenant dArviane. Rentrons donc.
d'à R V I A N E.

Non , monsieur, j'ai fait trop de serments.

THÉODON

Eh bien! parjurez-vous; c'est le droit des amants.

11 me faut à-!a-fois sa présence et la votre.

Eh ! pour l'amour de moi, souffrez-vous l'un et l'autre.

d'à R V I A N E.

Ce sera malgré moi , puisque vous m'y forcez.

ROSALIE

Ce sera par respect, puisque vous m'en pressez.

Je vous suis obligé. La complaisance est rare.

Les amants sont entre eux un peuple bien bizarre...

Pardonnez; j'oubliais que je suis devant vous.

ROSALIE

Je vous les abandonne; ils extravaguent tous.

ACTE III SCENE IV. i6i

THÉODON

Vous VOUS rendez justice. En tout cas, il me semble Qu'on devrait, en s'aimant , un peu mieux vivre ensemble.

d'arviane. •

Sans dente. Est-ce ma faute, et peul-on nie blâmer? Je ne sais qu'ad(>rer; c'est ma façon d'aimer. INIais où trouver un coeur capable d'y répondre? Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THÉODO.\, à Bosalie.

Ne répliquez-vous rien ?

d'arviane.

J'ose l'en défier.

ROSALIE

Moi, monsieur! je n'ai point à me justifier.

THÉODON

C'est la ré{;le entre amants : l'un se plaint, l'autre nie. La querelle s'embrouille, et devient infinie.

ROSALIE, à Théodon. Pourquoi dans ce procès vouloir m'embarrasser ?

[en montrant dArvianc.) Ce doit être à monsieur qu'il faut vous adresser.

THÉO DON, à d'Arviane.

On me renvoie à vous.

Non , non ; qu'elle poursuive :

J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

THÉODON, à Rosalie.

Vous en dites autant; et, sans plus discourir,

i62 MÉLANIDE.

Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.

J'en suis fâché pourtant, j'avois eu quelque idée.

Et qui? vous?

THÉO DON

Il n'est plus besoin de s'expliquer.

Ahl vous pouvez toujours nous la communiquer.

TH ÉODON.

Ma loi , sur l'apparence est bien fou qui se fonde. Oui, j'aurois parié, mais toute chose au monde. Que depuis très long-temps les plus tendres amours Unissoient vos deux cœurs.

Eh ! supposez toujours.

THÉODON

La supposition me paroît un peu forte.

(à Rosalie.) N'en couvenez-vous pas?

Ros a lie.

Sans doute: mais n'importe; Vous pouvez contenter sa curiosité.

Quel étoit ce dessein?

TH éodon.

Mon projet eût été De vous unir tous deux par un bon mariage.

(à pai't.) J'assurois tout mon bien... Us changent de visage!

ACTE III, SCÈNE IV. iC

(haut.) Dorisée eût sans doute accepté le parti.

ROSALIE

Quoi! ma mère...?

THÉODON

Oui, VOUS dis-je; elle auroit consenti.

d'aRVI ANE.

Qu'entends-je! qu'ai-je fait, grand Dieu! ROSALIE, à part.

Quel parti suivre !

Je pouvois être heureux ! je n'y pourrai survivre.

(à Rosalie.) Mon bonheur est possible; on daigne y concourir!

(// se jette à ses genoux.) Ah, Rosalie! hélas ! dois-je vivre ou mourir? Je sens tous mes excès; ils sont irréparables. L'infortune et l'erreur, toujours inséparables, Ont causé le transport et le délire affreux Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE

Songez-vous bien à tout ce (ju'il faut que j'oublie? Le reproche, l'insulte!

d'à R Vf ANE.

Il y va de ma vie.

L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE

Levez- vous.

d'à r V I a n e , à Thcodon.

Ah, monsieur! vous avez bien pensé.

i6i MELANIDE.

Que rien ne vous arrête.

Eh Lieu ! l'affaire est faite.

Jai parlé, Dorisée en paroît satisfaite.

d'arvi A^■E.

Dorisée y consent? Que de félicités!' (// baise la main de Roaalie.) [Il embrasse Théodon.) Ma chère Rosalie!... Ah, mon-

sieur! permettez...

Il faut que Mélanide achève mon ouvrage. Allez donc au plus vite obtenir son suffrage.

d'aRVI ANE.

Nous l'aurons. Jlais souffrez...

THÉODON

Épargnez-vous ces soins.

Si vous êtes contents, je ne le suis pas moins.

SCÈNE VI

LE MARQUIS

Je VOUS trouve à propos.

TH ÉODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE M.-V RQUIS.

Qu'avez.-vous décidé du bonheur de ma vie? Monsieur, ra'avez-vous mis au comble de mes vœux? Dites, puis-je espérer d'être bientôt heureux?

THF. ODOX.

Il ne tiendra qu'à vous, si vous le voulez être.

LE MARQUIS

Comment, si je le veux?

THEO DON

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS

Êtavez-vous pas conclu?

Tout est bien avancé.

Ne vous nommiez-vous pas le comte d'Ormancé?

LE MARQUIS

On m'appeloit ainsi , c'est mon nom véritable. T7n oncle, en me laissant un bien considérable, M'a fait prendre à-la-fois son nom et son bonheur. Je le dis volontiers, et je m'en fais honneur ; C'est à lui que je dois la meilleure partie

i66 MÉLANIDE.

De ce que je vais mettre aux pieds de Rosalie.

THÉODOX.

Ne pourrois-je savoir à peu près en quel temps Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS

Depuis près de seize ans.

THÉODON

Et VOUS étiez déjà, depuis plus d'une année, Séparé malgré vous de cette infortunée Dont la perte a causé votre juste courroux.?

LE MARQUIS

Il est vrai. Mais pourquoi...

THÉODON

Je n'ai point su de vous Comment on appeloit une épouse si tendre.

LE MARQUIS

Eh, monsieur I à présent laissons en paix sa cendre; Elle et le triste fruit de mon funeste amour Ne sont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THÉODOX.

Mélanide est son nom?

LE MARQUIS

Ma surprise est extrême !

Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir su?

THÉODON

D'elle-même.

LE MARQUIS

Vous l'avez donc connue?

THIÉODOX.

Oui.

ACTE m, SCENE VI

Vous m'étonnez fort.

Est-ce long-temps avant qu'elle ait fini son sort? En quai endroit?

THÉO DON

Sortez d'une erreur trop cruelle.

Je vous ai retrouvé cette épouse fidèle, Toujours dijjne de plaire et de vous enflammer. Elle respire encore, et c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS

Mélauide?

THÉO DON

Oui; la mort n'a point tranché sa vie. Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie Elle n'a point cessé d'aimer et d'espérer.

LE M A R C.) u I s.

Ah! de grâce, un moment, laissez-moi respirer: De tous les coups du sort, ce n'est pas là le moindre. Mais où falloit-il donc aller pour la rejoindre? Qu'ai-je à me reprocher? où n'ai-je point

erré? Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré? Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles? Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles? Par-tout, mais vainement , j'avois porté mes pas. Lorsque de toutes parts ou m'apprit son trépas.

Monsieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS

Mais son silence même M'a toujours confirmé dans cette crieur extrême.

i68 MÉLAXrDE.

Ah! devoit-elle ainsi me laisser si long-temps

Déplorer des malheurs que j'ai crus trop constants?

THÉODON

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS

Sur les moindres nouvelles, Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des ailes.

TH ÉODO.N.

Eh! ne lui faites point ce reproche indiscret ; Ses lettres ont été soustraites en secret : Avec trop de rigueur elle étoit observée.

LE MARQUIS

Eh! comment donc, monsieur, l'avez- vous retrouvée

THÉODOX.

Elle n'est plus en proie au courroux trop réel D'une mèi'e
inflé.\ible et d'un père cruel, Et c'est depuis trois mois qu'avec
leur destinée Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS

Ah, Mélanide! hélas! quel moment prenez-vous Pour venir ré-
clamer le cœur de votre époux? Malgré moi , malgré lui, l'amour
vous a trahie : Je ne l'ai plus ce cœur, il est à Rosalie. Ce n'est
point sans combats qu'il s'est enfin rendu ; Je l'ai trop disputé , je
l'ai trop défendu , Pour oser espérer de pouvoir le reprendre ; Il
est trop tard.

THÉODO.V.

Comment? et qu'osez-vous m'apprendre:

I. È MARQUIS

Éclatez sans contrainte; De reproches sans nombre accahiez-moi
sans crainte : Les plus sanglants de tous sont ceux que je me fais.

T II É o D o N .

Eh ! croyez-vous par là vos devoirs satisfaits?

LE MARQUIS

Ma ressource est du moins d'être plus excusable.

THÉODON

Ah ciel ! cette ressource indigne et méprisable N'est pas faite pour vous. Malheur à qui s'en sert! Hélas! presque toujours c'est elle qui nous perd. Sans faire un seul effort, vous vous laissez abattre? De peur de triompher, vous n'oseriez combattre?

LE MARQUIS

Mes efforts pourroient bien devenir superflus.

THÉODOX

Ah ! vous devez sentir qu'il en coûte bien plus A trahir son devoir qu'à vaincre sa foiblesse.

LE MARQUIS

Vous n'avez ni mon cœur ni le trait qui le blesse.

170 MÉLANIDE

THÉODON

Non , mais j'ai , comme ami , votre gloire à sauver : C'est un bien assez cher pour vous le conserver. Étouffez un amour qui n'est plus légitime ; Le penchant doit finir où commence le crime.

LE ALARQUIS.

Le crime, dites- vous?

THÉODON

Le mot m'est échappé:

Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé. Je vois quelles raisons votre amour vous prépare; Vous allez m'alléguer

qu'un arrêt vous sépare. Pouvez-vous à présent revendiquer des lois Que vous ne trouviez pas si justes autrefois? Soyez vrai, j'interroge ici votre droiture, Vous êtes-vous cru libre après cette rupture? Pourquoi donc Mélanide a-t-elle si long-temps Kourri dans votre sein les feux les plus constants? Vous n'aurez donc été fidèle qu'à son ombre? Quoi! sitôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre, Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés? Ce n'est plus lui, c'est vous qui la déshonorez. Quel prix réservez- vous à l'amour le plus tendre! Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre! Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur !

LE MARQUIS

Cet amour excessif, qui maîuisse mon cœur, N'a jamais dans le vôtre altéré la sagesse : On censure aisément quand on est sans foiblesse. Souvenez-vous du moins, si je me suis rendu,

ACTE m, SCENE VI

Que ce n'a pas été sans m'être défendu. Ma résolution, incertaine et flottante, Ne pouvoit se fixer ni remplir votre attente; Mon amour indécis me laissoit en suspens. Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-temps: Mais qui dois-je accuser, si j'en suis la victime? A qiii dois-je ma perte? A vous, qui, vers l'abyme Pressant toujours mes pas par la crainte enchaînés , tnfin jusques au fond les avez entraînés. Pensez-vous que je puisse, au gré de votre zèle. Me relever d'abord d'une chute mortelle? Ne le présumons pas ; j'y vois trop peu de jour : La pente qui m'aidoit sert d'obstacle au retour. Cependant, quel que soit cet amour si funeste, J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

THÉODON

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS

Vous m'avez pénétré ; Dans toutes vos raisons mon esprit est entré : Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre ; Je ne sais si le mien pourra se laisser vaincre.

THÉODON

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS

Je réponds des efforts, et uon pas du succès.

172 MÉLAMDE.

SCÈNE VIII

Il ne devine pas qu'on va le supplier De ne plus désormais penser à Rosalie.

Ce que je viens de faire est un coup de partie Qui les sauve tous quatre, et moi-même avec eux; Car enfin il étoit pour moi bien douloureux D'être, .«ans y penser, le complice d'un crime Dont .Mélanii^e allait devenir la victime. Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir: Et comme enfin l'amour s'envoie avec l'espoir. Le marquis, à présent, aura bien moins de peine A reprendre son cœur et sa première chaîne.

SCÈNE IX

D'ARVIANE, THÉODON.

d'à R V I A N E.

Monsieur, vous avez cru faire mon bonheur?

Oui.

d'à R V I A N E.

Sachez qu'il n'en est rien ; tout est évanoui. Je suis au désespoir.

THÉODON

Et quelle en est la cause?

d'à R V I A N E. »

À ma félicité Mélanide s'oppose :

Il lui plaît d'éluder et de temporiser.

THÉODON

Pourquoi? quelle raison la peut autoriser?

Elle prétend, dit-elle, en avoir de secrètes.

THÉODON

Vous m'étonnez.

d'arviane.

Ce sont de méchantes défaites, Et je vois qu'elle cherche à rompre hoanétemeat.

THÉODON

Je ne la.conçois pas.

d'arviane.

C'est un entêtement.

174 MÉLAMDE.

Dorisée aussitôt, sensible à cet outrage, A mandé le marquis.

Oui, je sais le message.

d'aRVI AN E.

Et, pour que mon malheur fût plus tôt consommé. Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé. Il est venu : jugez si mon bonheur s'arrange.

THÉODOX.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

d'à R VI A NE.

Monsieur, je suis perdu.

THÉODON

Sachez vous modérer :

Attendez qu'il soit temps pour vous désespérer.

FIN un TROISJEME ACTE.

THÉODON, MÉLANIDE

MÉLANIDE

Telle est de mon refus la cause nécessaire. D'Arviane est outré : mais que pouvois-je faire? Quand j'iurois consenti, rien n'eût été conclu. Dans cette occasion , n'auroit-il pas fallu Faire de notre état l'histoire infortunée? Dorisée eût alors rompu cet hyinénée.

Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier? Répandre ses malheurs c'est les multiplier.

.Tai cru que mon jirojet vous seroit plus utile.

Cet hymen à présent me paroît difficile:

Quel dommage! il pouvoit nous rendre tous heureux.

MÉLANIDE

Voilà tous mes secrets: ils sont si douloureux, Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

TH ÉODON.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

MÉLANIDE

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.

Quand tout semble contraire à l'ingrat qui me fuit,

Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,

Il faut qu'il se rencontre une raison fatale

Qui me force à laisser combler mon déshonneur.

Pour mon malheureux fils et pour moi quelle horreur!

Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare

Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare?

THÉODON

Je le crains.

Vos efforts seroient infructueux?

On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux! Le sien est fait pour l'être; il l'étoit, j'en suis sûre. Eh! pourquoi voulez- vous qu'il devienne parjure? Vous êtes effrayant, quand l'espoir me séduit.

THÉODON

Je voudrois, en l'état où le sort vous réduit, Pouvoir, sans vous tromper, dissiper vos alarmes. Mais, hélas! je ne puis que partager vos larmes: Je tremble que bientôt, peut-être dès ce jour, Votre époux ne vous soit arraché par l'amour. Tout m'alarme pour vous, et rien ne me rassure : Peut-être en ce moment signet-il son parjure.

MÉLANIDE

Ah, perfide! arrêtez; c'est l'arrêt de ma mort... Vous n'empêchez pas un si cruel accord?

THÉODON

Eh, madame! comment?

MÉLANIDE

Votre pitié se lasse ?

THÉODON

On me fait un secret de tout ce qui se passe

ACTE IV, SCEiSE I

Ainsi (Jonc Rosalie accepteroit mon bien!

C'est ce qui me surprend, et j"a|)prLMiende bien Que de tant de fjiandeurs la brillante chimère N'ait ébloui la fille aussi bien que la mère. Rosalie est d'ailleurs contrainte d'obéir; Elle n'a pas le choix.

M EL A NI D E

Tout sert à nie trahir.

Ah , monsieur ! vous voyez qrfen cet état funeste La pitié que j'inspire est tout ce qui me reste. Ai-je épuisé la vôtre? Il me seroit affreu.f...

THÉO DON

Elle suit vos malheurs, et redouble avec eux.

MÉ LAN IDE

Et me permettez-vous d'en abuser encore?

Ah ! votre confiance et m'oblige et m'honore; Disposez de
mon zèle.

MÊLA XI DE

Auprès de mon époux Daignez donc l'employer, portez les derniers coups. Faites-lui bien sentir que, s'il me sacrifie, Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie; Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait. Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait : Dites-lui qu'en m'ôtant ma gloire il perd la sienne, Que sa honte sera plus grande que la mienne; Et qu'il est, quel que soit l'excès de mes douleurs,

178 MÉLANIDE

Plus affligé d'être en proie aux remords qu'aux malheurs.

Mais non. Ne vous servez que des plus douces armes;

Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes;

Hélas ! ne lui portez que des gémissements,

Que de tendres douleurs et des embrassements.

Renouvelez-lui Lien la foi que je lui donne

De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne,

Ce cœur qui lui parut un don si précieux :

Cet heureux temps n'est plus. Mais, monsieur, faites mieux,

Parlez-lui de son père ; il sauvera sa mère.

Qui peut mieux resserrer une chaîne si chère?

Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,

Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.

Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême

.le le conjure, hélas! de ne voir que lui-même.

Mon sort sera trop doux, si, pour prix de mes pleurs.

Il daigne sur son tils réparer mes malheurs.

T II É o D o N .

Mais voudra-t-il m'entendre? On fuit ceux qu'où redoute. Il a lieu de me craindre ; il me fuira sans doute. Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté? J'espérois son retour; il m'en avoit flatté.

M EL AMD E.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée? Si j'allois me jeter aux pieds de Dorisée, L'aveu de mon état seroit-il indiscret?

THÉODON

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.

Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,

A l'auteur de vos maux, au marquis, à lui-même?

ACTE IV, SCENE ï

Vous aurez contre lui des traits victorieux. Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux; Par un charme plus fort on en détruit un autre.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir et le vôtre? Sur de foibles appas, que le temps et les pleurs...

THÉODON

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'ailleurs, On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime. Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

MÉLANI HE.

Quand on les fait répandre, on les brave aisément.

Ne perdons point de temps, venez-y tout-à-l'heure.

:\l EL A N I DE.

Si je tombe à ses pietis, il faudra que j'y meure.

TH ÉOUON.

Espérez que son cœur ne résistera pas.

11 faut que votre fils accompagne vos pas;

Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse et ses charmes.

Madame, ils donneront plus de force à vos larmes;

Vous porterez tous deux d'inévitables coups.

Je vous seconderai. Nous vous aiderons tous.

Je ne balance plus. Puissent, sous vos auspices, La nature et l'amour nous devenir propices ! Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui; J'y conduirai mon fils : je n'espère qu'en lui.

i8o MELANIDE.

THÉODON, MÉLANIDE

MÉLANIDE

Voyons donc ce qu'elle peut ni'écire.

[Elle lit.] 1 Je vous donne au plus tôt ce malheureux avis : H D'Arviane, chez moi, vient de se méconnoître,

« Et d'insulter vivement le marquis.

<• L'outrage est de sa part aussi grand qu'il peut l'être : « J'en frémis. Voyez donc et tachez de trouver « Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver. » C'est à moi de frémir.

THÉODON

Cette affaire est affreuse.

D'Arviane!... Ah, monsieur! que je suis malheureuse!

ACTE IV, SCÈNE III. i8i

Je crains sa violence, elle peut aller loin.

Les moments nous sont thers. Vous, d'abord avez soin D'arrêter d'Arvianc : em|iêchez qu'il ne .sorte; Et moi , de mon côté, je m'en vais faire en sorte Qu'il ne se passe rien de la part du marquis.

Que ne \ous dois-je pas!

Mes soins tous sont acquis.

MÉLAMDE.

Si d'Arviane entroit ici, je vous supplie. Daignez me l'envoyer.

Vous serez obéie.

SCÈNE IV

MÉLAMDE.

Je tremble que déjà son aveugle fureur Ne l'ait précipité dans la dernière horreur. Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conspire... Mon cœur s'ouvre; mon sein doublement se déchire; J'y reçois tous les coups qu'ils]euvent se porter... Cette attente est pour moi trop rude à supporter; 11 faut...

i82 MELANIDE.

SCÈNE V

D'ARVIANE, MELANIDE.

MÉLANIDE

Qu'avez-vous fait? Vous n'avez qu'à poursuivre, Et bientôt avec vous on n'osera plus vivre.

d'akviaae.

Quoi donc?

MELANIDE.

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit.

C'est bien à vous, monsieur, à céder au dépit ! Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise?

d'à R V I A N E.

La sensibilité ne m'est donc pas permise?

MELANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur. Monsieur, il faut apprendre à souffrir un malheur: Quand on ne le sait pas , ou s'en attire un autre.

Pour uu moment d'oubli , quel courrou.K est le vôtre?

MELANIDE.

Un moment d'imprudence a souvent fait verser Des larmes que le temps n'a pu faire cesser.

d'aRVIANE.

Dans l'état où je suis, pouvois-je me contraindre? Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre? Si vous m'aimez encore, au nom de cet amour, Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.

ACTE IV, SCÈNE V. j

Vous aviez dans vos mains le bonheur de ma vie, Je pouvois être heureux; vous m'ôtez Rosalie. Par quelle cruauté faut-il (jue ce marquis Vous doive tout le bien que je m'étois acquis? Car il le tient de vous. Dans cette concurrence. Cet homme devoit-il avoir la jirélérance?

Envers votre rival soyez plus circonspect, Et ne sortez jamais du plus profond respect Que vous devez avoir pour lui ; je vous l'ordonne.

d'.\UVIANE.

Et par quelle raison?... Mais votre ordre m'étonne. Qui? moi, le respecter? Ah! retranchez ce point.

Je l'exige de vous.

d'arviane.

Et ne faudra-t-il point Que je lui fasse aussi des excuses?

MÉLANIDE

Sans doute:

Il faut vous y résoudre; oui, quoi qu'il vous en coûte. Croyez que mon conseil n'est pas indifférent. Obéissez enfin; ce n'est qu'en réparant Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

d'aR VIAKE.

Madame, y pensez-vous?

M EL A M DE

Je sais ce que vous êtes.

d'à r v i X e. Ah! c'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.

184 MÉLAISIDE.

Mon rival, si l'on veut, est un homme important.

Eh ! que me fait, à moi , si sa fortune est grande?

Parcequ'il est heureux, faut-il que j'en dépende?

Les procédés reçus entre gens tels que nous

Ne souffrent pas que j'aïlle embrasser ses genoux.

S'il se croit offensé, nous avons notre usage :

Je ne suis pas encore à mon apprentissage;

(en metlant In main sur son épée.)

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MÉLANIDE

Je gémis de vous voir des sentiments si faux;

Et pour qui?... Mais je cède; il vaut mieux vous apprendre

Les causes d'un refus qui vous a dû surprendre.

J'ai prévu dès long-temps ce qui vient d'éclater.

J'ai combattu vos feux, bien loin de vous flatter:

Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée

N'uniroit Rosalie à votre destinée;

Que même son amour vous étoit superflu.

d'à n VI ANE.

Madame, cependant, si vous aviez voulu...

si j'avois pu détruire un obstacle invincible Qui rend ce mariage entre vous impossible, Je u'aurois pas été moins heureuse que vous.

Quel obstacle s'oppose à des liens si doux?

MÉLANIDE

Votre état.

Mon état, dites-vous ? J'en fais gloire.

ACTE IV, SCÈNE V. ii

Je sers avec honneur; du moins j'ose le croire. Et, si quelque revers n'arrête point mes pas, Je ferai mon chemin.

M ÉLAN IDE

Vous ne m'entendez pas.

d'à R VI A NE.

Seroit-ce ma fortune? Elle est assez bornée, J'en conviens avec vous : mais, quoi donc! l'hyménée N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour? Serois-je le premier? on en voit chaque jour...

MÊLA XI DE

Mais ils sont assortis du moins par la naissance.

De la mienne, il est vrai , j'ai peu de connoissance. Depuis que le hasard a pu nous réunir. Vous avez évité de m'en entretenir.

Mais je vous appartiens; ce titre me rassure : Oui, j'ai quelque naissance; elle n'est point obscure.

-■Vh! bien loin d'eu avoir, gémissiez d'être ué.

d'au VI ANE.

Je frémis!

MÉL AMDE.

Et voilà l'obstacle infortuné Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître? Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour?

MÉLAMDE.

Que voulez-vous savoir?

i86 MÉLANIDE.

d'arviane.

Parlez-moi sans détour.

La source de ma vie est donc bien méprisable?

MÉLANIDE

Elle est de part et d'autre assez considérable: Mais...

Quoi donc? Quel malheur me seroit survenu?

MÉLAXIDE.

Il est affreux.

d'à R VI A. NE.

Comment?

Vous êtes méconnu.

Vous êtes à-la-fois le fruit et la victime D'un hymen que la loi n'a pas cru légitime. Ceuv qui vous ont fait naître, au désespoir réduits, L'un de l'autre ont été séparés.

Et je suis...

L'ne attente fondée, et trop bien confondue, A souleni long-temps votre mère éperdue; Elle a cru que des nœuds brisés malgré l'amour. Entre elle et son époux se renoueroient un jour,

d'arviane.

Ne seroit-elle plus?

MÉLANIDE

Elle est toujours fidèle.

ACTE IV, SCÈNE V

d'à n VI A NE.

Son époux est donc mort?

MÊLA M DE

Il ne vit plus pour elle.

Il ne vit plus pour elle ! F.h quoi ! cet inhumain , En nous restituant son cœur avec sa main, Pourroit venger l'hymen, l'amour et la nature, Et n'a pas fait cesser cette indigne rupture?

MÉL ANl D E.

Son cœur, par un amour impossible à dompter, Involontairement s'est laissé surmonter.

Devois-je naître? Ah ciel! tu m'as choisi mon père Dans un jour nialhouieux de haine et de colère. Daignez me le nommer; je veut dès aujourd'hui Suivre par-tout ses pas et m'attacher à lui; J'irai lui reprocher ma honte et son parjure.

M ÉLA MDE.

Ne sachez rien de plus.

Ah! je vous en conjure.

MÉLAKIDE.

Je ne puis.

d'à R VI ANE.

Et pour(|uoi ne voulez-vous donc pas Que j'aille de sa main
recevoir le trépas? Est-ce pour ni'accabler cju'il m'a donné la vie?
C'est un fardeau pour moi de honte et d'infamie.

i88 MÉLANIDE.

MÉLAMDE.

Vous me faites trembler.

Ne me refusez plus.

MÉLANIDE

Vous ferez près de moi des efforts superflus. L'état où je vous
vois a trop de violence : L'épouvante et l'effroi m'imposent le
silence.

d'aR VIANE.

Pourquoi veux-je savoi^- ce secret accablant. Puisqu'on ne
peut venger un affront si sanglant? Me refuserez-vous aussi ,
dans ma misère, La grâce et la douceur de connoître ma mère?

MÉLANIDE

Hélas!

Vous soupirez! En suis-je abandonné?

Désavoué, sans doute! En dois-je être étonné? Je me rends la
ju'^tice affreuse qui m'est due; Le sein qui m'a conçu doit frémir

à ma vue : C'est pour elle un sn|)[]lice, elle a droit de me fuir; Ma vie est son opprobre, elle doit me haïr. v

MÉLANIDE

Elle ne vous hait point; croyez qu'elle vous aime, Quelle gémit sur vous, plus que sur elle-même.

Ne refusez donc plus à mes cmpressements Le bonheur de jouir do s«s embrassements : Qu'au moins, dans nos malheurs, notre amour nous rassemble; Nous les adoucirons, en les pleurant ensemble.

ACTE IV, SCENE V

?iie la connoissez point.

d'à R VI ANE.

Ou réunissez-nous, Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

Que vous êtes pressant !

d'à R VI ANE.

Que vous êtes cruelle!

Votre mère se rend; vous l'emportez sur elle... Ah, mon fils!

d'à R VI ANE.

Quoi ! c'est vous!... Mon cœur est satisfait. Le ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MÉLAMDE.

Hélas! votre destin n'est pas moins déplorable.

O mère la plus tendre et la plus adorable !

mélanide.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir, Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir. Vous voyez quel doit être un jour votre partage. Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage : Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment; On les gagne avec peine, on les perd aisément. Mais la douceur attire, et retient sur ses traces L'amitié, la faveur, la fortune et les grâces. La hauteur n'a jamais produit que des malheurs : Je vous laisse y penser, je vais cacher mes pleurs.

I90 MÉLANIDE

D'A R V I A N E

.Me voilà donc instruit de mon sort effroyable.

Grand Dieu! quel en est donc l'auteur impitoyable?

Hélas! je l'aurois su, si j'avois pu calmer

Mes esprits et mes sens, trop prompts à s'allumer.

A sa discrétion j'aurois été me rendre;

Peut-être sa pitié... Que devois-je en attendre,

Puisque tant de vertu, jointe à tant de beauté,

N'ont pu de cet ingrat vaincre la cruauté?
Quelle idée imprévue, et peut-être insensée,
Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée?
Je ne sais; mais je sens accroître mes soupçons,
Quand je pense aux conseils, aux avis, aux leçons.
Qu'au sujet du marquis j'ai reçus de ma mère.
Elle y prend intérêt : quel en est le mystère?
Pourquoi tous ces égards , et ce profond respect
Qu'elle exige pour lui ? Cet ordre m'est suspect.
Ce monsieur d'Orvigni, qu'on veut que je révère,
Seroit-il à-la-fois mon rival et mon père?
Lui?... Dans ce doute affreux, tout se confond en moi,
Haine, désir, terreur, espoir, amour, effroi.
Je ne démêle rien dans ce trouble funeste :
Qui m'en fera sortir?... Mais Théodon me reste :
Il est instruit. Allons, et tâchons d'arracher
Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

THÉO DON, LE MARQUIS

THÉODON

Plus d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE .MARyUIS.

Y songez-vous? A quoi voulez-vous me contraindre? C'est pour un étourdi prendre beaucoup de soin. Ce jeune homme a poussé l'affaire un peu trop loin: C'est une offense en forme , une insulte marquée, Qui jamais ne peut être autrement expliquée. Elle a trop éclaté dans toute la maison ; Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raison.

THÉODO.V.

Vous ne le ferez pas.

LE MAT. QUI s.

Pourquoi donc, je vous prie?

J'y suis très résolu.

THÉODON

Vous en perdrez l'envie Quand vous serez instruit d'un secret important, Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS

Quand je serai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

iga MELANIDE.

THÉO DON

Il ne seroit plus temps.

LE MARQUIS

J'ai peine à vous comprendre.

TH ÉODON.

si vous saviez à qui d'Arviane appartient!..

LE MARQUIS

Que m'importe?

Ah, monsieur!

LE MARQUIS

Dites; qui vous retient?

THÉODON

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS

Suis-je ami de son père?

Parlez.

TH ÉODON.

Hélas !

LE MARQUIS

Eh bien?

TH ÉODON.

Mélanide est sa mère.

Ah! que m'aunoncez-vous?

c'est cet infortuné Qu'en des temps plus heureux l'amour voiiis
a donné; Enfant né pour pleurer la houte de sa mère, Déplorable
héritier d'opprobre et de misère,

ACTE V, SCÈNE I. igS

Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang, Qui va se
voir privé de tous les droits du sang, Au lieu d'être un objet
d'amour, de complaisance. De ressource, de joie , et de recon-
naissance. Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS

Hélas !

TH ÉODON.

C'étoit par lui que l'hymen et l'amour Gomptioient que vous
deviez vous survivre à vous-même: C'est un bien que le ciel ne
fait qu'à ceux qu'il aime. Vous l'avez; et pourquoi n'en jouissez-
vous pas? Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein d'appas?
Qu'une épouse pour vous si tendre et si constante. Et qu'un hls
en état de remplir votre attente? Songez que pour jamais vous al-
lez vous priver Du bonheur le plus grand qui j)ût vous arriver.

LE M A R y C I s.

Eh! daignez m'épargner. Quelle attaque imprévue! Ah, Rosalie! bêtas! pourquoi vous ai-je vue? Devois-je reuconitrcr vos dangereux appas? Quelle étoile funeste alors guida mes pas? Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes : Sou infidélité fait verser trop de larmes.

THÉOUON.

Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.

Melanide bientôt vous en fera verser:

Elle vivoit pour vous; il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS

Qu'entends-je?

194 MÉLAXIDE.

THÉODON

Vous allez hâter sa dernière heure.

LE MARQUIS

Ah , cruel ! je le vois , vous voulez mon trépas ; Oui , s'il faut que je brise un uœud si plein d'appas... Mais comment parvenir à cet effort suprême? Est-ce à l'amour heureux à s'immoler lui-même?

THÉODOX.

Quand il est criminel, il ne peut être heureux. Mais voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

SCÈNE II

D'ARVIA[^]E, LE MARQUIS.

LE MARQDis,à part.

ihéodon ne doit pas avoir eu l'imprudence De faire à d'Arviane
aucune confidence.

d'à R VI A NE.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret.

Je cherche à réparer uu transport iudiscret,

Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre?

.le viens chercher ma grâce. A quoi dois-je m'attendre?

LE MARQUIS

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé , Je ne me sou-
viens plus de ce qui s'est passé.

Je craignois de trouver un rival inflexible, Prévenu contre moi
d'une haine invincible. Si vous me haïssiez, mon sort seroit
affreux.

ACTE V, SCENE II

LE MARQUIS

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureux

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence, Si vous ne me voyez qu'avec indit'férance.

LE marquis.

(à pari.) Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont troublés

d'à II v I a n e.

Votre pitié m'est chère. Ah! si vous la réglez Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS

Je sais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

d'aRVI AN E.

J'ai bien d'autres sujets de me désespérer. Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer Qu'une si douloureuse et si triste infortune : Cette perte, après elle, eu entraîne encore une. Ou ii'ë})rouva jamais un revers plus affreux. Hélas! j'avois un père illustre, généreux, Digne d'être à jamais ma gloire et mon modèle; Je ne pouvois sortir d'une source plus belle. Vain bonheur! au mépris de l'amour paternel. Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel ; A ses premiers liens il s'arrache de force. Et va sacrifier au plus affreux divorce La nature, l'hymen et l'amour gémissant.

Je serai dénué de tout ce qu'en naissant Le plus vil des mortels apporte avec la vie. Malheureux d'être né, je vais porter envie

196 AIELAMDE.

A tous ceux qui dévoient me voir au-dessus d'eus :

J'en deviens le dernier et le plus malheureux...

Je vous vois attendri I je me flatte, jespère

Que vous ne prenez pas le parti de mon père.

LE MARQUIS

Il seroit malaisé de le justifier.

d'aRVI AXE.

En vous entièrement je puis donc me fier.

Je suis trop malheureux pour n'être pas timide :

Dans cette extrémité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi?

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adresser? Ma confiance, hélas! doit-elle vous blesser? Par bonté , dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Mon père va bientôt combler notre disgrâce : Avant qu'un autre hymen le sépare de nous , Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses genoux i* Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace? Quoi I mon père...! \h , monsieur ! mettez-vous à ma place; Supposez un moment que je sois votre fils : Que feriez-vous? Parlez.

LE MARQUIS, à pari.

Sauroit-il qui je suis?

(a dArviane.) ^

Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre... De mes soins les plus doux vous devez tout attendre.

d'aRVI AXE.

Puis-je me contenter d'un vain soulagement?

ACTE V, se EN H 11. ly

Cruel! je ne veux point de l'édominagemeiit. Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystère? Ou laissez-moi périr, ou rendez-moi mon père. C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs. Songez que ma naissance a comblé vos désirs; Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie? Qu'une seconde fois je vous doive la vie. Je ne veux en jouir que pour vous honorer ; Je ne veux respirer que pour vous adorer... N'osez-vous voir les pleurs que vous faites répandre? A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre : Vous me feriez penser que je me suis mépris, Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris, Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre. Vous êtes vertueux, et vous seriez plus tendre. J'ai cru de faux soupçons... Ah ! daignez m'excuser :! Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser. On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma misère. Avant que de sortir de l'erreur la plus chère. Et de quitter un nom que j'avois usurpé. Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé : Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sûre ; Je vous ai fait tantôt une assez grande injure; En rival furieux je me suis égaré ; .Si vous ne m'êtes rien , je n'ai rien réparé. L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous engage A laver

dans mou sang un si sensible outrage. Osez donc me punir,
puis([ue vous le devez: Vous allez m'arracher Rosalie; achevez,
Prenez aussi ma vie , elle me désespère.

jgS MÉLANIDL.

LE MARQUIS

Malheureux!... Qu'oses-tu proposera ton père.'

d'aR VIAKE.

Ah ! je renais.

LE MARQUIS

Que vois-je? ô ciel ! en est-ce assez?

MÉLANIDE, DORISÉE, THÉODON, ROSALIE, LE MARQUIS, D'ARVIANE

MÉLANIDE

Vous rappellerez- vous des traits presque effacés? On veut,
avant ma mort, que je vous importune; Et je viens à vos pieds
pleurer notre infortune. Mon fils, unissons-nous.

(Elle va pour se jeter aux pieds du tnar(juis, qui l'en etnpêcte.
) d'ar V I A N E , se jetant aux pieds du marquis. Mon père !

LE MARQUIS, à Mélanide.

Pardonnez Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés.

(à part.) Que je me sens confus, interdit et coupable !

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable; Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs, Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleurs,

ACTE V, SCÈNE

Hélas! je sais toujours excuser ce que j'aime. Vous causez, malgré vous, mon infortune extrême. Une si longue absence et le bruit de ma mort Ont rendu votre cœur le maître de son sort. Je devais succomber. La fortune jalouse Dès long-temps auroit dû vous ravir votre épouse : Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux, Je cède à l'habitude, elle me vient de vous. Mais, sans parler de moi ni de ma destinée. Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée. J'aurois lieu d'espérer que cet infortuné Ne démentiroit point le sang dont il est né, Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa mère. Daignez donc vous charger de toute sa misère; Permettez qu'il s'élève en secret sous vos yeux : Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.

(à d'Arviane.) Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître. Me pardonneriez-vous de vous avoir fait naître? O mon fils!

I. E M A R. Q u i s , à Mélanide. N'imputez qu'à ma confusion Si j'ai paru rester dans l'indécision.

Avez-vous pu me croire assez de barbarie Pour vous abandonner, vous que j'ai tant chérie . Vous dont j'ai si long-temps déploré le trépas, Vous en qui je retrouve un cœur et des appas Dignes

d'être adorés de tout ce qui respire? Que n'avez-vous plus tôt réclamé votre empire? Avant que de revoir un objet si touchant,

300 MÉLANIDE

J'ai cru ne pouvoir vaincre un coupable penchant ; Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême, Qu'en me voyant à vous je me rends à moi-même. Mon cœur et mon amour vont se renouveler, Heureux que vous ayez daigné les rappeler!

{en l'embrassant.) Quelle félicité m'alloit être ravie !

Je vous retrouve donc !

Cher auteur de ma vie!

LE marquis.

(à d Arviane.) (a Mélanide.)

Oui , je suis votre père. Oui , je suis votre époux. Que l'amour et l'hymen nous réunissent tous!

{à Dorisée.) Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne , Aussi bien que l'amour, mon devoir me ramène!

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir et vous féliciter: J'eusse été la première à vous solliciter. LE MARQUIS, à Dorisée.

Pourriez-vous détourner votre choix sur un autre, Et souffrir que mon fils devînt aussi le vôtre? Nous serions tous heureux.

DORISÉE.

J'accepte cet honneur LE marquis, à Mélanide.

Ne consentez- vous pas de même à leur bonheur . '

SCÈNE I

M. DOLIGNI, DOLIGM fils.

DOLIGM FILS.

Mon père, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.

M. DOLIGNI.

Pourquoi ?

DOLIGM FILS.

Madame Argant tient sa fille en couvent; Et son dessein n'est pas île se donner un gendie.

M. DOLIGM.

Projets de femme! aulanf eo emporte le vent.

Son mari m'a promis de t'accoider sa fille;

Il va la ramener au sein de sa fan)dle:

Tiens ton cœur et ta main tout prêts à se donner,

DOLIGM FILS.

Cet ordre rigoureux a de quoi ra'étouner.

20G L'ÉCOLE DES MÈRES.

Permettez que je vous remontre...

M. DOLIGXI.

Doligni. laissons là des déliats importuns. Tu vas me Jébiter les mêmes lieux communs Qu'autrefois nous avons, en pareille rencontre,. Chacun de père en fils employés comme toi. Va, j'ai passé par là , tu feras comme moi.

M. DOI. IG.M

Ma foi , tant pis pour elle.

Il faudroit , dans ce cas, devenir infidèle.

Ce n'est donc pas pour moi que vous me mariez?

M. DOUGM.

Pour qui donc?

DOLIGNI FILS.

Je le croirois presque:

J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

.M. DOLIGNI.

L'amour dans un jeune homme est toujours romanesque. J'aurois été moi-même assez extravagant Four épouser aussi ma première amourette, Si l'on n'eût retenu ma jeunesse indiscrete.

DOLIGM FILS.

Mais je ne connois point mademoiselle Argant.

M. DOLIGM.

îsi moi : mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI FILS.

Eh! quand elle en auroit quarante?

ACTE I, SCENE I

M. DOLIGM.

Ce seroit encor mieux.

DOLIGM FILS.

N'avez-vous pas du bien?

M. DOLIGM.

Il le faut augmenter; siuoii il vient à rien.

DOLIGM FILS.

J'ignore comme elJe est d'esprit et de figure.

M. DOLIGM.

Elle est riche. A l'égard de l'esprit, je t'assure Qu'une femme à la longue en a toujours a.sscz. Elle est jeune , au surplus ; et lout ce «jue j'en sais , C'est qu'à quinze ou sei^e ans on est du moins jolie.

DOLIGM FILS.

Qui sait si le rapport d'humeurs...

M. DOLIGNI.

Autre folie!

En tout cas, lu feras comme les autres font. Qui s'embarque, est-il sûr de faire un bon voyage? A quoi sert l'examen avant le mariage?

A rien. Ce n'est qu'après qu'on se connoît à fond. Las de se composer avec un soin extrême, Le naturel caché prend alors le dessus; Le masque tombe de lui-même, Et malheureusement on ne le reprend plus : Mais enfin le bien reste ; et cet ami fidèle , Sans compter quelquefois la raison qui s'en mêle, Eutre époux qui pourrissent se brouiller sans retour, Sert de médiateur au défaut de l'amour.

208 L'ÉCOLE DES MERES.

D o L i G N I F I L « , à part.

Il cessera d'être inflexible.

SCÈNE II

ROSETTE, M. DOLIGNI, DOLIGNI fils.

M. DOLIG.M.

C'est Rosette !

ROSETTE

Monsieur, ma maîtresse est visible.

M. DOLIGXI.

Bon. Et monsieur Argant n'arrive donc jamais? L'cvil du maître est pourtant chez lui fort nécessaire.

ROSETTE

On l'attend tous les jours.

M. DOLIG.M.

Voilà bien des délais!

ROSETTE

C'est qu'un mari, pour l'ordinaire, N'est jamais si pressé de retourner ch'-z lui. Quoi qu'il en soit, ou dit qu'il revien! aujourd'hui.

M. DOLIG.M.

Tant mieux, j'en ai l'ame ravie:

C'est le meilleur ami que j'aie eu de ma vie. Mais allons voir sa femme, et lui faire ma cour. Doligui, tout est dit. Adieu, jusqu'au retour.

ACTK f, SCÈNE III. 209

SCÈNE III

DOLIGNI FILS, ROSETTE.

D O L I G N I FILS, à part.

Il m'aime, je le sais; c'est sur quoi je me fonde.

ROSETTE

Qu'est-ce? Vous n'êtes pas le plus content du monde.

D o L I o .M FILS.

C'est que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE

Ceu-xd'iiii père et d'un fils sont toujours orajjeux.

nOLIGM FILS.

J'aime; et mon père veut que j'en épouse une autre.

ROSETTE

Il a tort : et son goût devrait suivre le vôtre.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est pas ce qui doit m'emltarrasser le plus. Il s'agit de mes feux. Comment sont-ils reçus? Marianne ayant mis en toi sa confiance...

ROSETTE

Que concluez- vous de cela?

DOLIGM FILS.

Si j'ai plu, tu le sais.

ROSETTE

Mauvaise conséquence!

Kous ne nous faisons point ces confidences-li. Voyez donc !

D o L I G .M FILS.

Lhl que diantre avez-vous à vous dire, ig.

2ro L'ÉCOLE DES MÈRES.

Si l'amour et les cœurs soumis à votre empire De tous vos entretiens ne sont pas le sujet?

ROSETTE

Oh! ce n'est pas comme vous autres.

Vous avez vos propos, et nous avons les nôtres.

DOLIGiNI FI LS.

Sur quoi roulent-ils donc, et quel en est l'objet?

ROSETTE

Une mode, une étoffe , une robe nouvelle, Des gazes, des pompons , des fleurs, une dentelle, Sont d'abord des sujets qui ne tarissent point. Quand on est en gaieté, quelquefois on y joint

Des historiettes de fille , Des contes de couvent. Enfin, que sais-je , moi? On parle, on cause, on jase, on caquette, on babille, Et l'on rit bien souvent sans trop savoir pourquoi.

D O L I G . \ I F I L S

Non , jamais on n'a vu de fille si discrète.

ROSETTE

Je sers d'exception.

DOIIGNI FILS.

Sois un peu moins secrète.

Le marquis, par hasard, u'est-il point mon rival?

ROSETTE

Qui? lui?

DOLIGNI FILS.

Sa cousine est si belle!...

Il fait profession d'être un galant banal. Il peut s'être avisé
d'employer auprès d'elle

ACTE I, SCENE III. ai

Ses talents séducteurs.

ROSETTE

Ils lie produiront rien.

DO Lie. -M FILS.

Ses succès ont cent fois couronné son adresse.

Il ne possède que trop bien L'art de rendre sensible à sa fausse tendresse: Et tant de cœurs conquis, bien ou mal à propos, Troublent le peu d'espoir qui pouvoit me séduire.

R OSETTE.

Comment ! vous érigez ce marquis en béros?

D O L I G . \ I F I L S

Comment puis-je en effet balancer ou détruire

Tant d'avantagCN vrais ou faux?

Mon maîlieureux amour m'éclaire.

Il ne faut que cbercher à plaire

Pour connoître tous ses défauts.

Pent-être à tort je la soupçonne;

Mais pour une jeune personne L'hommaye du marcpis est bien éblouissant.

Plaise à l'amour que je m'abuse!

noSETTE.

Il est vrai que l'on nous accuse

D'apporter toutes en naissant Ce malheureux levain de la coquetterie.

Et ce goût effréné pour la galanterie.

Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous. Mais, sans récriminer, croyez que parmi nous Il est encordes cœurs dignes d'un honnête homme.'

D'ailleurs, eu vains soupçons votre espritse consomme,

Le marquis choisit mieux.

DOLIGM FILS.

Eh ! jieut-il mieux choisir?

Mai-ianue est sans doute extrêmement aimahle ; La bouté de son cœur la rend inestimable; C'est un trésor : heureux qui pourra s'en saisir! Mais enfin , par vous seul en silence adorée,

Marianne est presque ignorée; On ne la connoît point à la ville, à la cour : Et les gens du bel air ne rendent point les ai'mes . Si la célébrité n'est jointe avec les charmes: Chez eux la gloire a pris la place de l'amour. Tel est ce cher marquis d'impression nouvelle: Un des plus grands travers qui troublent sa cervelle, C'est qu'aucune beauté ne sauroit le tenter Qu'au'ant qu'elle est de mode, et qu'il voit autour d'elle La cour la plus brillante. Il aime à supplanter. Plus le concours est grand, plus il la trouve belle. Aussi, pour parvenir jusqu'au suprême honneur De l'avoir sur son compte, il n'est rien qu'il n'emploie. En un mot, ce qui fait sa gloire et son bonheur, C'est l'opprobre éclatant dont il couvre sa proie, Et la rage qu'il porte au sein de ses rivaux: Voilà le seul exploit digne de ses travaux.

DOUGNI FILS.

Quel travers ! car il a de l'esprit, ce me semble.

ROSETTE

L'esprit et le bon sens vont rarement ensemble.

ACTE I, SCENE III. 2i

DOUGNI FILS.

Tout ce que tu me dis ne me rassure pas.

ROSETTE

Parlez-lui donc vous-même, il tourne ici ses pas.

LE MARQUIS, DOLIGN fils, ROSETTE.

LE MARQUIS

Eh! bonjour, Doligni... parbleu, que je t'embrasse 1

ROSETTE, à part.

Ces embrassades-là sont aussi du bel air.

LE MARQUIS

Qu'est-ce donc? mon abord te troulde! il t'embarrasse.

(regardant Rosette.) J'en vois la cause. Allons, rassure-toi, mon cher; Je fais profession d'être un rival commode:

Avant qu'il soit peu, dans Paris

Je veux eu amener la mode, Et mettre les amants sur le pied des maris. . Elle n'est pas si mal au moins!

DOLIGM FILS.

Cesse de rire.

Je parlois à Rosette.

LE MARQUIS

Un honnête homme aïua Toujours quelque chose à lui dire.

DOLIGM FILS.

Il faut te l'avouer.

214 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Tout comme il te plaira.

(Rosette hausse l'épaule.) Tiens, Rosette rougit; elle te fait un signe.

ROSETTE

Notre entretien rouloit sur un sujet plus digne.

DOLIGM FILS.

C'étoit sur Marianne.

LE MARQUIS

Ah ! tu fais le discret.

Quand ou est tête à tête avec elle en secret, Il est bien malaisé de lui parler d'une autre; Il n'est personne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE

Point de panégyrique, ou je ferai le vôtre.

Ne cherchons point tous deux à nous humilier;

Trêve entre nous de gentillesse.

Si madame vous croit un être si parfait, Eh bien ! à la bonne heure ; elle est fort la maîtresse' : Elle peut vous gâter comme elle a toujours fait. Mais comme je n'ai pas la même ivresse qu'elle. Je pourrais m'égayer aux dépens des railleurs : Ainsi, monsieur, cherchez vos passe-temps ailleurs-.

LE MARQUIS

Quand Rosette se fâche elle est encor plus belle.

ROSETTE

Finissez mon éloge , et me laissez en paix.

LE MARQUIS

Puisque tu fais semblant de le trouver mauvais. Je ne pousserai pas à bout ta modestie.

ACTE I, SCENE IV. 21

La petite cousine étoit donc entre vous Le sujet prétendu d'un entretien si doux?

DOLIGNI FILS.

Et vous aussi.

LE MARQUIS

Qui? moi, j'étois de la partie?

ROSETTE

Eh! vraiment oui. Monsieur en est fort amoureux.

LE MARQUIS

Ah , ah !

ROSETTE

Comme il vous croit un rival dangereux (Car, pour peu que l'on aime , on a peur de son ombre), Il me communiquoit sa crainte et son erreur.

Il ne pourroit voir sans terreur

Que vous fussiez aussi du nombre De ceux que Marianne a soumis à ses lois.

LE MARQUIS

Est-il vrai, Doligni?

DOLIGN FILS.

Mais, si j'avois le choix, J'aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

C'est être en ma faveur un peu trop prévenu.

(à Rosette.) Et (jue lui disois-tu pour calmer ses alarmes?

ROSETTE

Mais nous en étions là quand vous êtes venu ; Et j'allois à peu près lui dire, ce me semble. Qu'il ne peut se fonder aucune liaison

siC L'ÉCOLE DES MERES.

Entre deux cœurs qui n'ont ensemble Aucun de ces rapports qu'exige la raison : Il faut savoir vous vaincre avec nos propres armes. S'il se forme entre amants de ces nœuds pleins de charmes Que l'amour et le temps ne font que redoubler, L'étoile n'y fait rien. Voilà tout le mystère : C'est qu'au moins par le cœur et par le caractère

Il faut un peu se ressembler.

Venons à Marianne.

LE MARQUIS

Elle est d'une figure à faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE

Sans doute, et cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS

Pourquoi ce malheureux augure?

Et d'où diable le tires-tu ?

ROSETTE

Le bon sens fut toujours ami de la vertu. Malgré le train qui règne en ce siècle commode, Marianne suivra celui du bon vieux temps, Et ne prendra jamais ces travers éclatants Qu'il faut avoir

pour être une femme à la mode. J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect. Par.lonnez, au surplus, si dans cette occurrence Je ii'aî pas eu pour vous le plus profond respect: J'y rentre , et je vous fais mon humble révérence.

SCÈNE V

LE MARQUIS, DOLIGM fils-

LE MARQUIS

Elle a le caquet amusant ; Mais elle a l'esprit fauv.

DOLIGNI FILS.

Pas tant. Mais à présent, Parlons de Marianne.

LE MARQUIS

Elle est plus que jolie.

DOLIGNI FI LS.

Elle a, comme tu sais , tout ce qui peut charmer. Marquis, l'aimerois-tu?

LE .MARQUIS

Qu'entends-tu par aimer'"

DOLIGM FILS.

Plaît-il?

Expliquons-nous.

DO LIG.N I FILS

Quelle est cette folie?

Ce mot est plus clair que le jour.

Parbleu ! c'est ce qu'on sent pour l'objet (ju'on adore. Aimer...
c'est avoir de l'amour.

C'est..

LE MARQUIS

Est-ce que l'on aime encore ?

2i8 L'ÉCOLE DES MÈRES

DOLIGM FILS.

Est-ce qu'on n'aime plus?

LE MARQUIS

De quel pays viens-tu ■'

DOLIGNI FILS.

Du pays où l'on aime.

LE MARQUIS

Où diantre as-tu vécu?

nOLIGXI FILS.

Quelle extravagance est la vôtre!

Vous croiriez qu'il n'est point de véritable amour'

LE MARQUIS

De véritable amour? A l'autre !

Son ; je n'en vis jamais à la ville, à la cour: Et si j'ai beaucoup vu, mais beaucoup.

DOLIGM FILS, à ptUi.

Quelle tête!

Quanta moi, je soutiens, sans me faire de fête, Qu'on aime, et que sans doute on aimera toujours. Le monde est plein d'amants; il s'en fait tous les jours...

LE MARQUIS

Que le goût des plaisirs, la fortune, la gloire, L'intérêt, l'amour-propre, et semblables raisons. Engagent à former entre eux des liaisons Oui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGXI FILS.

J'o'ïe croire Qu'il en est dont le cœur est vraiment enflammé.

LE MARQUIS

Dis que ion feint d'aimer et de se croire aimé

ACTE I, SCENE V

DOLIGM FILS.

Mais Marianne a-t-elle attiré votre hommage?

LE MARQUIS

Mais, tout comme d'une autre, on peut s'en amuser.

DOLIGM FILS.

Ah! feindre de l'aimer, c'est lui faire un outrage.. Et si son coeur alloit se laisser abuser?

LE MARQUIS

Eh bien! le pis-aller, est-ce un si grand dommage?

. DOLIGM FILS.

Comment! vous ne feriez semblant de l'adorer Que pour le seul plaisir de la deshonoré, V

Et d'en rire après son outrage!

Ah! marquis, quel projet! quelle malignité! Si vous réussissez dans cette indignité, A vos remords un jour craignez d'en rendre compte . Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien. Renoncez à la gloire ou plutôt à la honte D'établir votre honneur sur les débris du sien.

LE MARQUIS

Le monde a cependant des maximes contraires,

DOLIGNI FILS.

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité. ^ Eh ! que devient la probité?

LE MARQUIS

Elle n'est point requise en ces sortes d'affaires. L'usage et la nature, en faveur des plaisirs. En ont toujours banni jusqu'au moindre scrupule. Il s'agit d'arriver au but de ses désirs : La morale y joueroit un rôle ridicule.

LE MARQUIS.

DOLIGNI FILS.

Par ma foi ! ce système est plein d'absurdités. C'est un assassinat que vous préméditez.

LE MARQUIS

Tu seras en amour une excellente dupe.

Mais, pour me réjouir, je t'aimois exprès: Marianne aujourd'hui n'est point ce qui m'occupe ; Laissons-la marier, et nous verrons après.

LE MARQUIS.

La confiance est fort honnête!

Quant à présent, j'aspire à certaine conquête

Dont je fais un peu plus d'état.

Mon choix va t'étonner; mais prête-moi l'oreille. Doligni, tu connois cette jeune merveille Qui remplit tout Paris de son nou-

vel éclat?

DOLIG M FILS.

La célèbre Arthénice?

LE MARQUIS

Oui; ce n'est qu'elle- même.

DOLIGM FILS.

Eh bien ?

LE MARQUIS

Eh bien !

DOLIGM FILS.

J'entends. Ma surprise est extrême.

D'autant plus qu'elle est fine , et que jusques ici De mille et mille amants pas un n'a réussi.

LE MARQUIS

Parbleu, je le crois bien... Dispense-moi du reste.

ACTE 1, SCENE V. aax

DOLIGNI FILS.

Fort bien.

LE MARQUIS

Il faut être modeste.

DOLIGNI FILS.

Comment fais-tu pour plaire? Est-ce un don, est-ce un art?
Mais enseigne-moi donc.

LE MARQUIS

On peut t'en faire part Si tu veux recevoir quelque avis salutaire, tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI FILS.

Je sens tout le besoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS

Il ne faut que refondre un peu ton caractère.

DOLIGNI FILS.

Mais vraiment j'y consens.

LE MARQUIS

Ton défaut capital Est l'embarras subit, le trouble machinal Qui sans nulle raison te saisit et te glace Sitôt qu'on te regarde ou qu'on te parle en face. Crois-moi, tombe plutôt dans l'autre extrémité: Bien ne fait plus de tort que la timidité; ^ Avec elle, partout on est hors de sa place; Elle suspend, arrête, et fixe les ressorts De la langue, des yeux, de l'esprit et du corps; Elle en ôte l'usage, elle en ôte la grâce ; .Surtout ce que l'on dit, sur tout ce que l'on fait, ■ Elle répand un air gauche, épais et stupide.

Tel qu'on 'rend pour un sot, parcequ'il est timide, Auroit de quoi passer pour un homme parfait. Mais ce n'est pas là tout ; et si tu te proposes

D'avoir des succès éclatants.

Il te faut bien eucor d'autres métamorphoses. Il te manque le ton, l'air et les moeurs du temps : Le monde où tu vas vivre exige, entre autres choses, Qu'on soit plus amusant que solide et sensé. Tu ne saurois parler qu'après avoir pensé ; Tu raisannes toujours, et jamais tu ne causes: Dérasonne, morbleu, plutôt que d'ennuyer; Un peu moins de bon sens, et plus de badinage : Un homme qui disserte est un homme à noyer. La raison, que tu crois un si bel apanage, Fut toujours le fléau de la société ; Elle en chasse les ris, les jeux , et la gaieté; Elle y met, à leur place, une langueur mortelle.

On la vante mal à propos; Quand on a de l'esprit, on peut se passer d'elle ; V La raison , tout au plus, ne convient qu'à des sots.

DOLIGM FILS.

Tu traites la raison d'une manière étrange.

LE M.VRQUIS.

J'en suis bien revenu ; je ne prends plus le change.

DOLIGNi FILS.

Il y paroît.

LE MARQUIS

Pour toi, tâche de profiter.

Je ne me cite pas, mais on peut m'imiter.

LAFLEUR, LE MARQUIS

LAFLEUR

Ouf!

LE MARQUIS

Eh bien, mes commissions?

LAFLEUR

oh! palsambleu, monsieur, souffrez que je respire ; Si vous continuez ainsi, vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'avec moi la fatigue est extrême.

LAFLEUR

Vousautres, que Dieu fit pour être voitures. Vous allez à votre aise , et vous parlez de même : Il n'en est pas ainsi des malheureux piétons.

LE MARQUIS

Reste en place, respire, et point de ces dictons.

Morbleu ! je suis bien las de ces courses maudite?.

i24 " L'ÉCOLE DES MÈRES.

LE MARQUIS

Quels papiers tiens-tu là?

LAFLEUR

La liste des visites.

LE MARQUIS

J'ai vu celle d'hier.

LAFLEUR

Elle est de ce matin.

LE MARQUIS

Bon!

LAFLEUR

Demandez au suisse; oui, rien n'est plus certain.

LE MARQUIS

Eh mais! la matinée est un temps solitaire.

LAFLEUR

Il est certaines gens, pour certaine raison, Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS

Lis.

LAFLEtJR.

Le propriétaire De votre petite maison.

LE MARQUIS

Fort bien !

LAFLEUR

Le tapissier.

LE MARQUIS

Oui-da!

LAFLEUR

Le traiteur.

L A F L E U R

Le ioueur de carrosse.

LE MABQUIS.

Après?

LAFLEUn.

Ainsi du reste.

LE MARQUIS

Ces messieurs sont venus?

Non pas eux, mais leurs gens.

LE MARQUIS

Ces gens ont-ils des gens?

LAFLEUR

Leurs gens sont des sergents.

Et voici, monsieur, de leur prose, Et de leurs billets doux.

LE MARQUIS

Tant mieux.

(// chante.) Je n'en ai jamais vu. Contentez-vous, mes yeu.x...

LAFLEUR

Chantez, c'est bien prendre la chose.

LE M A R Q u I s , en lui rendant les papiers. Tiens , fais-en ton profit.

LAFLEUR

Beau diable de profit!

LE MARQUIS

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu su l'introduire?

LAFLEUR

Plus invisiblement que n'eût fait un esprit.

LE MARQOIS.

Comment se porte-t-on?

LAFLECR.

Bien.

LE MARQDIS.

Daigne un peu m'instruire.

Comment a-t-on reçu les bijoux?

LAFLEUR

Mal.

LE MARQUIS

Pourquoi ?

LAFLEUR

C'est qu'il n'étoit pas jour chez elle, Et qu'ainsi je n'ai pu voir que sa demoiselle. Ce n'est pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS

J'entends, et je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

LAFLEUR

Quoi ! pas même , monsieur, ce qu'on me donnera ?

LE MARQUIS

ISon ; ou bien tu verras ce qui t'arrivera. LA FLEUR, à part.

Ah ! ce ne sera pas de rendre.

(haut.) ®n va la marier.

LE MARQUIS

Tout de bon?

ACTE I, SCENE V L

LA FLEUR

Tout-à-fait; A ce baron qui la pourcliasse :

il prétend, dès demain., que la noce se fasse.

LE MARQUIS

Bon!

Un petit billet vous mettra mieux au f.iit. LE M ARQUIS ,
rtiinrit.

11 faut que tout cela finisse.

(à Lafletir qui rit.) De quoi ris-tu? Dis donc.

L AFLEUR.

D'un tour assez falot Dont la suivante d'Arthéuice Vient, à
votre sujet, de régaler un sot. J'étois dans l'antichambre à causer
avec elle. En tout bien, tout honneur.

LE MARQUIS

Eh ! tâche d'al)réger.

Nous parlions d'amitié, quand la fausse femelle

A pensé me dévisager.

« Va-t'en, m'a-t-eliedit, au diable avec ton maître. « Depuis as-sei long-temps il a dû recounoître

« Qu'il prend un inutile soin.

« Ma maîtresse n'en veut ni de près ni de loin. " Alors, tout ébaubi , j'ai détourné la tête ; C'est que le vieux baron lui-même, à pas de loup.

Venoit d'arriver tout-à-coup, Qui, mordant à la grappe, et d'un air tout honnête, Accompagné pourtant d'un geste cavalier.

M'a flatté, si jamais le hasard me ramène, Qu'il auroit la honte de m'épargner la peine

De descendre par l'escalier.

LE MAB QDIS.

Je voudrais qu'il osât te faire cette grâce!

L.\Fr,EUR

Eh! non pas, s'il vous plaît; souffrez que je m'en passe. J'ai volé chez Michel, et de là chez PMSseau. J'ai vu vos deux hahits : ma

foi , rien n'est si heau; Je ne crois pas qu'on puisse en avoir de plus lestes.

Après, j'ai, sans aucun délai, Été chez la Duchapt , et puis chez la Boutrai : Leurs filles sont après à garnir vos deux vestes; L'une est en petit jaune, et l'autre en petit hleu.

LE M AUQU IS.

Les aurai-je bientôt?

Vous les aurez dans peu, Mais l'argent à la main.

Ou mous Lafleur est ivre.

Ou CCS gens sont devenus fous.

Parhieu, je ferois bien, pour Ijur apprendre à vivre. De ne m'en plus servir.

LAFLEUR

C'est ce qu'ils disent tous.

Par l'homme en question j'ai fini mes messages.

ACTE I, SCÈNE VI

Seriez-vous assez fou pour en tâter encor?

LE MAKQUIS.

Aurai-je de l'argent?

LAFLEUR

Oui , mais au poitls de l'or.

Il demande un billet du triple, et de bons gages.

Ln MARQUIS.

Mais il eu a déjà pour plus' que je ne dois.

LAFLEUR

Faute de les avoir retirés daus le mois , Ils lui sont dévolus.
Ignorez-vous l'usage?

LE :\I ARQUIS.

N'importe. J'ai besoin, en un mot comme en cent, Oe deux
mille louis.

LAFLEUR

Quel besoin si pressant En pouvez- vous avoir?

LE MARQUIS

Est-ce donc qu'à mon âge Il n'est pas naturel de cbercher à
jouir'

LAFLEUR

Sans être libertin on peut se réjouir.

LE .M A R Q U I s.

Comment donc libertin? Le suis-je?

LAFLEUR

Ah, mon cher maître!

Vous l'êtes beaucoup plus, en croyant ne pas l'être.

LE .MARQUIS

Mais encore, en quoi donc? Di;-le-moi ; j'y consens.

î3tt L ÉCOLE DES MÈRES.

LAFLEDR.

Eh parbleu, tout vous suit à-la-fois ; somme toute. Rieu n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQDIS.

Sans doute.

Et ne sont-ce pas là des plaisirs innocents?

LA FLEUR

Vous les menez un train de chasse ; Et vous indisposez le public conti-e vous.

LE MARQDIS.

Ah ! s'il a de l'humeur, que veux-tu que j'y fasse?

Peut-on empêcher les jaloux?

Crois-moi , va , je connois le monde ; On n'y blâme que ceux qu'on voudroit imiter.

LAFL EUR.

En faux raisonnements votre morale abonde. Mais, encore uue fois, sachez vous limiter : Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite, Empêchez que du moins ou n'en parle eu tous lieu.v.

Madame votre mère en pouiroit être instruite; Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux. Vous avez une sœur, qu'elle vous sacrifie :

Songez-y , je vous signifie Qu'elle pourroit fort bien la tirer du couvent, Pour lui faire avec vous partager l'héritajje,

Et peut-être encor davantage.

Vous savez que monsieur l'en presse assez souvent?

LE MARQUIS

Ehl ventrebleu, va-t'en faire uu tour à l'office. Et rêver en buvant aux moyens les plus prompts

ACTE I, SCENE VI. aSi

De refaire ma bourse et de me mettre en fonds. Le vin te fournira quelque heureux artifice.

L A FLE UR.

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS

Va donc, sois diligent.

LAFLEUR

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS

A tel prix que ce soit, il en faut de l'argent.

LAFLÈRE.

S'il venoit en buvant, je roulerois carrosse

FIN DU PREMIER ACTE.

MADAME ARGANT, ROSETTE

Mme ARGANT.

Le marquis viendra-t-il?

ROSETTE

Un peu de patience.

Je l'ai fait avertir; il ne tardera pas. A quelques importuns qui retardent ses pas Il achève à présent de donner audience.

Mme ARGANT.

Ah, Rosette!

ROSETTE

Comment! qui vous fait soupirer?

Mme ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE

En quoi, madame, y peut-il conspirer?

N'êtes-vous pas toujours la plus heureuse mère?

Mme A K GANT.

Je crains que ce bonheur ne soit qu'une chimère.

ROSETTE

De la part du marquis que s'est-il donc passé" Vous seroit-il moins cher?

M[^]ie A R G A N T.

Je rouijs de le dire; Mon amour va poiù' lui toujours jusqu'au délire.

ROSETTE

L'excès eu est permis, quand il est bien placé. '

Miuc A ne A NT.

Fil ! qui me répondra que mon fils le mérite?

Ros ETTE, à part.

Ma foi , ce n'est pas moi. N'allons pas à l'appui D'un accès de raison qui passera Lien vite.

(haut.) Qu'avez-vous découvert qui vous déplaie en lui? Il me semble pourtant qu'il est toujours de même.

M[«]nc A R G A N T.

C'est de quoi je me plains.

ROSETTE

Ma surprise est extrême Eh! peut-il être mieux sans y perdre?
Il est bien.

(à part.) S'il cessoit d'être un fat, il ne seroit plus rien.

(haut.) Madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE

S'il a quelques défauts , ils lui sont nécessaires

M[^]ne ARGANT.

Comment?

ROSETTE

Je le soutiens, et nous serons d'accord.

sM L'ÉCOLE DES MÈRES.

Quoi ! trouvez-vous mauvais qu'il soit l'homnie de France

Qui sait le mieux choisir une étoffe de goûtj

Qui s'habille et se met avec une élégance

Qu'on cherche à copier, sans en venir à bout?

|Lui reprocheriez- vous, dans l'humeur oii vous êtes,

, ' Qu'il aime un peu le luxe et la frivolité, Qu'il cherche à ressembler aux gens de qualité. Qu'il aime le plaisir, et contracte des dettes? Eh ! n'en voulez-vous pas faire un homme de cour?

Mme ARGAXT.

C'est le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTK.

Ne vous plaignez donc point.

M«»e A R G A NT.

Mais es-tu bien certaine...

ROSETTE

Il ira loin. Pour moi, je n'en suis point en peine.

Mme ARGANT.

J'en accepte l'augure... A propos de cela. Conçois-tu mon mari?

ROSETTE

La demande est nouvelle I Est-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là?

Mme ARGANT.

Son obstination me paroît bien cruelle.

ROSETTE

Oui , sa prévention contre un fils si bien né...

Mme ARGANT.

Est le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ACTE II, SGÈNli I

nOSETTE.

Ve n'est que depuis peu que son humeur varie, Qu'il a des volontés, et qu'il vous contrarie.

Il lui sied bien , en vérité !

Il taudroit arrêter cette ténacité...

Mais vous auriez la paix si, pour le satisfaire

(Aux dépens du marquis, s'entend), Vous vouliez retirer, ainsi qu'il le prétend, Votre fille du cloître.

Mme An G A NT. .

Il est vrai.

i ROSETTE.

Pourquoi faire? Pour priver le marquis tie la moitié du bien?

Mme ARGANT.

Et m'empêcher par là de faire un mariage

Où je vois j)our mon fils le plus jjraiid avantage

ROSETTE

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien. Votre dessein n'est pas de l'en laisser le maître?

Mme ARGANT.

Non vraiment; si cela peut être.

Je prétends que mon fils ait un brillant état. Je veux, par les grands biens qui sont en ma puissance . Suppléer au défaut d'une illustre naissance, y Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE

Rien n'est plus naturel qu'un si grand sacrifice. Ce projet vous est cher; vous l'avez résolu:

Il faut bien, à son tour, que monsieur obéisse. Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu ; Il en contracteroit l'habitude importune. C'est bien assez d'avoir reçu dans la maison Cette nièce orpheline et presque sans fortune, Qu'il vous fit accueillir, par la seule raison

{à part.) Qu'elle porte son nom. Notez, par apostille. Qu'elle reçoit sa nièce, et refuse sa fille.

Mme ARGANT.

Que dis-tu?

Que c'est vous montref La tante la meilleure et la plus généreuse Qu'on puisse jamais rencontrer.

Mme ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE

Déjà! L'aventure est heureuse!

Mme ARGANT.

Qu'il est mis agréablement!

ACTE II, SCENE II. aSy

(// lui boise la main.) -Me pardonnerez-vous?

ROSETTE, àpail.

Ah! comme il sait la prendre!

Mme ARC AN T.

lloselte a su vous excuser LE M A n y u I s.

«osette?

Moi , madame?

MB»e A R G A N T.

Oui; soyez coilleiil d elle :

Cette fille vous aime.

LE MARQUIS

Elle me coiinoît bien.

M^e ARGANT,« Rosette.

Va, compte qu'il saura récompenser ton zèle.

ROSETTE, à part.

Oui-da!

Mme AKGANT.

Mais laissez-nous un moment d'entretien.

MADAME ARGANT, LE MARQUIS

Mme ARGANT.

J'aurois à vous parler.

LE MARQUIS

Vous serez mieux assise.

238 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Mme A R G A N T.

Il n'en est pas besoin, restez.

J'exigerois de vous une entière franchise.

LE MARQUIS

Mon cœur vous est ouvert.

Mme A R G A N T.

Vous me {a promette».

LE MARQUIS

Dans la sincérité mon âme est affermie; J'en fais profession ,
et sur-tout avec vous.

M^{lle} ARGANT.

Votre mère ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS

c'est unir à-la-fois les titres les plus doux.

Mme ARGANT.

A votre âge, mon fils, et fait comme vous êtes, Recevant dans le monde un accueil enchauteui', On a dû vous dresser mille embûches secrètes, Pour obtenir de vous un hommage flatteur. Quand vous auriez cédé par goût ou par foiblesse ,

J'excuserois votre jeunesse , Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement: Vous passez pour avoir un tendre attachement. C'est une beauté rare, et qu'on m'a fort vantée. Mais à qui votre sort ne peut pas être joint... Vous rougissez, mon fils, et ne répondez point. Si votre ame, à présent un peu trop enchantée, Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur, J'attendrai que le temps vous rende votre cœur, Et vous mette en état d'entrer sans répugnance

ACTE II, SCÈNE III. a3y

Dans des projets, pour vous , formés dès votre enfance. Et que jusqu'à ce jour je n'ai point négligés.

LE MARQL' I s.

Ah! vous méritez tout ce que vous exigez.

Oui, ion vous a dit vrai : mais soyez]plus tranquille;

C'est un amusement frivole et passager.

Que mon cœur, sans vouloir autrement s'engager,

S'est fait depuis peu par la ville, Seulement pour remplir un
loisir inutile. Pareil attachement... (si pourtant c'en est un)]Se
tient qu'autant qu'on veut; la rupture est facile;

Kien n'est plus simple et plus commun.

De semblables romans n'ont pas pour héroïnes

Des personnes assez divines Pour fixer sans retour ceux qui
leur font l'honneur

D'offrir quelque encens à leurs charmes. C'est l'espoir assuré
d'un facile bonheur Qui f.iit (pie l'on s'abaisse à leur rendre les
armes : Elles n'allument jioint de véritables feux; , Et l'on est leur
amant sans en être amoureux. /)

Mme ARGANT.

Que le mépris que vous en faites Augmente mon estime
et^mon amour pour vous! Ah, mon fds! pr.rdonnez mes frayeurs
indiscrètes. Votre établissement est l'objet le plu» doux Que ma
tendresse se propose ; Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS

Tit c'est sur vous aussi que mon cœur s'en re]DOse.

2/|o L'ÉCOLK DES MÈRES.

Mme ARGANT.

J'ai de l'ambition , mais pour vous seulement.

Que ne vous dois-je pa^?

Mme ARGANT.

Écoutez, je vous prie.

Vous aurez tout mon bien, je vous l'ai destiné; Mais ce n'est pas assez; et vous u'êtes pas né Pour vivre et pour passer simplement votre vie

Dans l'indolente oisiveté

D'une opulente obscurité.

LE MARQUIS

Ce n'est pas là mon plan.

M<ne ARGANT.

Je ne fais aucun doute Que vous n'ayez dessein de paroître au grand jour. Que votre but ne soit de percer à la cour : Un bien considérable en aplanit la route; Mais, pour vous abréger un chemin toujours long.. Il seroit un moyen plus facile et plus prompt.

LE MARQUIS

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance Seroit?

Mme ARGANT.

Un mariage; une fille, eu un mot.

Qui vous apporteroit en dot .Le crédit et l'appui d'une grande alliance.

LE MARQUIS

On ne peut mieu^c penser. Vous ne m'étonnez point. Mais l'hymen , à mon âge , est un état bien grave.

ACTE II, SCENE III

Quoi ! voulez-vous sitôt que je devienne esclave?

Mme A R G A N T.

Un mari ne l'est pas. Auriez-vous sur ce point Un peu d'aversion?

LE MARQUIS

Moi , madame ? eh ! qu'importe?

Quand mon aversion seroit cent Fois plus forte, Croyez que de ma part, en cela comme en tout. Le sacrifice est prêt : ce n'est pas une affaire.

Le désir de vous satisfaire Me tiendra toujours lieu de penchant et de goût. Mais mon père'

Mme A R G A \ T.

Ahl je sais comment il faut s'y prendre Je prévois ses refus; mais ils ne tiendront pas. Nous disputons beaucoup. Après bien des débats Votre père s'apaise, et finit par se rendre. Par exemple, il avoit fortement décidé Que vous seriez de robe.

LE MARQPIS.

Ah ciel!

.Mme A R G A N T.

Il a cédé

N'en a-t-il pas été de même Pour le déterminer à vous faire un état?

Au sujet de ce marquisat

Sa répugnance étoit extrême;

Il ne vouloit pas s'y prêter :

Mais vous le desiriez, c'est sur quoi je vdi fonde; Aussi l'ai-je forcé de l'aller acheter.

•i43 L'ÉCOLE DES MÈRES.

LE MARQCIS.

Ne faut-il pas avoir un titre dans le monde? Mais celui de marquis roe flatte infiniment;

Je vous l'avoue ingénument.

Si vous n'aviez pas eu la bouté de contraindre Mon père à cet achat, j'eusse été très à plaindre.

Mme ARGANT.

Cette acquisition l'a long-temps retenu.

LE MARQUIS.

Il est vrai ; c'est ce qui m'étonne.

Mn>e ARGANT.

Il arrive aujourd'hui; l'avis m'en est venu

LE MARQUIS

Je crois qu'à son retour la scène sera bonne. Il ne sera pas mal surpris De l'état que nous avons pris Pendant le cours de son absence.

Il ne pourra pas voir, sans jeter les hauts cris.

Ces enib^t^Uissements et ces meubles de pri.\.

Il n'a jamais donné dans la magnificence.

Ce nombre de valets, et ce suisse sur-tout, !Se seront pas trop de son goût.

**M. ARGANT, MADAME ARGAXT, LE
MARQUIS**

UN SUISSE, LAOUAis.

Voyez cet animal qui m'arrête à la porte !

LE SUISSE

Que voulez-vous?

M. ARGANT

Eh! que t'importe?

Mais est-ce ici chez moi?

LE SUISSE

Çà, monsieur, votre nom?

M. ARGANT

Mon nom?

LE SUISSE

Afin qu'on vous annonce.

M. ARGANT

Je n'en conuois pas un.

LE SUISSE

J'attends votre réponse.

U .\ LAQUAIS, à son camarade.

Connois-tu ça?

UN AUTRE LAQUAIS

Moi? ma foi, non.

Ah, monsieur! pardonnez... Madame, c'est mon pèic. Excusez des valets...

M. ARGANT

Quel est donc ce mystère?

Mme A K G A N T.

C'est vous, monsieur Argant?

M. ARGANT

Moi-même, Dieu merci, Qu'une espèce de singe, avec sa barbe torse, Ne vouloit point du tout laisser entrer ici : Il a presque fallu que j'usasse de force.

LE MARQUIS

Un suisse comme un sot fait toujours son métier.

M. ARGAM T

Vous avez pris un suisse?

LE MARQUIS

Oui, monsieur.

M. ARGANT

Pour quoi faire?

LE MARQUIS

Un suisse est à la porte un meuble nécessaire.

Il ne nous faut qu'un vieux portier. Et ce tas de valets dont l'antichambre est pleine Est-il d'ici ?

LE MARQUIS

Sans doute. Il faut être servi.

M. ARGANT

Mais en faut-il une douzaine?

LE MARQUIS

chacun a son emploi.

ACTE 11, SCÈNE IV

M. ARCANT.

Fort bien , j'en suis ravi.

Parbleu, pendant deux mois qu'a duré mon voyage, L'e.vtravagance a fait ici bien du ravage!

LE MARQUIS

Mais en quoi cfonc, monsieur?

M. ARC AN T

Déjà deux ou trois foi? " ^ Ce titre de monsieur a choqué mon oreille. Vous ne vous serviez pas d'épithète pareille : Le nom de père est-il devenu trop bourgeois " ^ " ^ " ^ / Pour pouvoir à présent sortir de votre bouche? Il faut que cela soit.

LE MARQUIS

Ce reproche me touche.

Je croyois vous traiter avec plus de respect, Et j'ignore pourquoi monsieur s'en formalise.

M. ARGAXT.

Ma foi, s'il faut que je le dise, Ce cérémonial me paroît fort suspect; Et c'est la vanité qui l'a mis en usage. Je sais que chez les grands il est autorisé;

Que chez les gens d'un moindre étage Ce ridicule abus s'est impatronisé; Il s'est même glissé jusque dans la roture : Mais il n'est pas moins vrai qu'il blesse la nature. Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cour". Sachez, en m'appelant par mon nom véritable. Que le titre de père est le plus respectable Qu'un fils puisse donner à l'auteur d« ses jour*.

Mme ARGANT.

Il est vrai ; mais enfin je sais qu'au fond de l'ame Il ne m'aime pas moins pour m'appeler madame.

M. ARGANT

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas; C'est une affaire à part ; je n'en veux point connoître,

SCÈNE V

UN COUREUR, M. ARGANT, madame ARGANT, LE MARQUIS.

M. ARGANT

Quelle est cette autre espèce? Où s'adressent tes pas?

LE COUREUR

M. ARGANT

Qu'es-tu?

LE COUREUR

Coureur.

M. ARGANT

Qui cherches-tu?

LE COUREUR

Mon maître.

M. ARGANT

Quel est-il?

LE COUREUR

Eh! parl.lou, c'est monsieur le marquis.

M. ARGANT

Quel marquis?

SCÈNE VI

xM. ARGANT, madame ARGANT , LE MARQUIS.

M. ARGANT

C'est ainsi qu'on vous nomme?

LE MARQUIS

Oui, monsieur.

De quel droit? Mais vous m'étonnez fort,

LE MARQUIS

Je crois en avoir deux.

M. ARGANT

Qui sont-ils donc?

LE MARQUIS

D'abord , N'avez- VOUS pas l'honneur d'être né gentilhomme?

M. ARGANT

Un peu : mais est-ce assez pour s'appeler marquis? Argant, vous êtes fou.

Mme A r. G A N T.

N'avez- vous pas acquis...?

M. ARGANT

Eh quoi?

Mme ARGAN'T.

Ce marquisat que nous avons en vue?

Est-ce que ce n'est pas une affaire conclue?

M. ARGANT

Un marquisat?

Mme ARGANT.

Est-il acheté?

M. ARGAXT.

Ma foi, non.

LE MARQCIS.

Ah! madame...

Mme ARGAXT.

Ah! monsieur.

M. ARGANT-

Il est trop cher.

LE MARQUIS

Qu'entends-je!

M. ARGANT

Mais vous ne perdrez rien au change.

Mais mon fils en a pris le nom.

M. ARGANT

Palsamhieu, qu'il le quitte.

ACTE II, SCENE VI

LE MARQUIS

Ah ciel! est-il possible!

M«ne ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'est sensible.

M. ARGANT

Entre nous, pourquoi l'a-t-il pris?

Faut-il, pour satisfaire à ses ctourderies, Être aussi fou que lui
? J'ai , mais à fort bon prix ,

Ac(juis trois bonnes mciairies,_ \

Pays gras, terre à blé.

LE .MARQUIS, à part.

Mais quelles gueuseries!

Mon père est bien désespérant!

M. ARGANT

Ces acquisitions, je vous en suis garant.

Valent mieux que dix seigneuries.

LE MARQUIS

J'enrage de bon coeur.

Sachez vous contenir, Ou plutôt laissez-nous; je vais l'entretenir.

SCÈNE VII

M. ARGANT, madame ARGANT.

Mme ARGANT.

Vous êtes bien cruel !

M. ARGANT

Moi? la plainte est nouvelle.

Mme ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez; mais vous ne m'aimez poin

M. ARGANT

Fort bien. Mécontentez une femme en un point, Tout le passé s'oublie, et n'est plus rien pour elle.

Mme ARGANT.

Oui, je suis une ingrate; allons, accablez-moi; Ne ménagez plus rien. Ah! que je suis outrée!

M. ARGAST.

Ma femme, sans courroux , parlons de bonne foi.

Nous convient-il d'avoir une terre titrée?

Que diable! un marquisat n'a pas le sens commun.

Mme ARGANT.

Eh! pourquoi donc mon fils n'en auroit-il pas un? Il n'est pas assez noble , et la terre est trop chère ! Sont-ce là des raisons d'un homme de bon sens? ^ Non, monsieur; vous voulez, je le vois, je le sens, Mortifier le fils, désespérer la mère.

Vous vous lassez de moi.

M. ARGANT.

Parlez- vous tout de bon?

Mme ARGANT.

Oue je suis malheureuse!

M. ARGANT

Ah! c'est une autre affaire< Ayons ce marquisat. Il faut vous satisfaire.

Mme ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom. Est-il temps d'écouter un frivole scrupule?

ACTE H, SCENE VII. a

M. ARGANT

Argant sera marquis.

MTMe ARGANT.

Eh! sans doute. Autrement Ce seroit le couvrir du pJus grand ridicule.

M. ARGANT

Je vais écrire.

Mme ARGANT.

Promptement...

Oui.

Mme ARGANT.

Je vous attendois avec impatience; D'autaut plus qu'il s'agit d'une grande alliance Pour mou fils.

M. ARGANT

Je m'en doutois Lien.

Mme ARGANT.

On propose une fille aimable et de naissance, Et qui même appartient à plus d'une puissance.

M. ARGANT

C'est-à-dire qu'elle n'a rien.

Mme ARGANT.

Mon fils est assez riche. Un si grand mariage / ^*

Lui procure, entre autre avantage V Une entrée à la cour, avec un régiment. 11 ne trouveroit plus d'occasion si belle.

M. ARGANT

Qu'exige-t-on de vous?

M«ne ARGANT.

Eh mais ! apparemment Que j'assure mou bien.

M. A K G A N T

c'est une bagatelle.

Et ma fille?

Mme ARGANT.

Allez-vous encore, à ce sujet.

Réveiller le procès que nous a% ions ensemble, Au lieu d'embrasser mon projet?

M. ARGANT

Mais ma femme...

Mn>e ARGANT.

Mais quoi ! tout est dit , ce me sembl Dans cet asile heureux et par elle chéri, Où le ciel doit avoir accoutumé sa vie. J'aurai soin de lui faire un sort digne d'envie. Où peut-elle être mieux?

M. ARGANT

Avec un bon mari.

M>^ ARGANT

Bien n'est plus incertain. Mais qui vient nous surprend '. C'est monsieur Doligni. Je vous laisse avec lui. Songez que Pon attend ma réponse aujourd'hui.

SCÈNE VIII

M. UOLIGNI, M. Ail GANT.

M. DOLIGNf.

Vous voilà (le retour! On vient de me l'apprendre • Aussitôt l'amitié vers vous m'a fait voler. Vous avez du chagrin, je pense ^

Ma femme...

.M. DOLIG.M.

Eh hien, quoi donc?

M. ARGANT

vient de me désoler,

M. nOLlGM.

Sitôt?

M. ARGANT

J'arrive à peine, après deux mois d'absence...

M. DOLIGXI.

C'est pour se remettre au courant, l'uis-je vous consoler?

M. ARGANT

Non.

M. DOLIGM.

Pourquoi , je vous prie?

Vous me revoyez donc d'un œil bien différent?

M. ARGANT

Mon amitié pour vous ne s'est point affoiblie.

Puis-je me consoler, quand moi-même je crains

De vous plonger bientôt dans les plus grands chagrins.*?

M. DOLIGXI.

Je n'en prends jamais pour mon compte.

Je n'ai que ceux de mes amis.

Ma femme, et j'en rougis de honte, Me veut faire manquer à ce que j'ai promis. Eprise pour son fils d'une amitié trop tendre. Elle pense à lui seul, et ne veut point de gendre.

M. DCLIGM.

Je le savais déjà. Je vous dirai de plus

Que je vous rends votre promesse.

M. ARGANT

Vous crovez que ma femme en sera la maîtresse?

M. DOLIG.M.

N'ayez point là-dessus de débats superflus.

Far une autre raison qui n'est pas moins contraire.

Ce mariage-là n'auroit pas pu se faire.

Mon fils, à ce sujet, implore ma pitié:

Il aime éperdument une jeune personne,

Digne de sa tendresse et de mon amitié.

M. ARGANT

Il a donc votre aveu?

M. DOLIG.Vr.

Mais oui, je le lui donne.

Hélas !

M. DOLIGXI.

Son choix fera mou bonheur et le sien .

M. ARGAXT.

J'espérois pour ma fille une chaîne si belle.

ACTE II, SCENE VIII

l't qu'un jour votre fils seroit aussi le mien. D'ailleurs, cette beauté qu'il aime, quelle est-elle?

M. DO Lie; M.

Marianne.

Ma nièce? \

M. DOLIGM.

Oui ; depuis quatre mois Il n'a pas pu la voir sans y fixer son choix.

M. ARGANT

Marianne est l'objet dont son ame est charmée ?

M. DOLIG.NI.

La présence décide; on se prend par les yeuv: S'il eût vu votre fille, il l'eût sans doute aimée.

M. ARGANT

Son choix revient au même : il n'en sera pas mieux. Voyez en même temps ma douleur et ma joi*. Ouvrez-moi votre sein : que mon cœur s'y déploie; Comme un dépôt sacré, recevez un secret Que ma tendre amitié vous taisoit à regret. Cette jeune orpheline, où tant de beauté brille, Que votre fils adore, et que vous chérissiez...

M. DOLIG.M.

Eh bien?... Vous vous attendrissez!

M. ARGANT

Otte nièce...

M. DOLIGM.

Achevez.

M. ARGANT

Marianne est ma fille. :?s=*^

M. DOLIGXI.

Que ni'apprenez-vous là ?

M. ARGANT

Mon amour paternel A trouvé le moyen , à l'insu de sa mère,
De retirer ici cette fille si chère Qu'elle vouloit laisser dans un
cloître éternel. Marianne se croit la fille de mou frère, Et n'ima-
gine pas qu'elle soit chez son père.

M. DOLIGXI.

Bon!

M. ARGANT

Elle est dans la bonne foi.

M. DOLIGNI.

Comment a-t-elle pu vous croire ?

f M. ARGANT.

Je n'ai pas eu de peine à forjier une histoire. Feu mon frère eut toujours 1 ■ même nom que moi : C'est ce qui m'a servi ; d'autant plus que ma fille, ■ "Qui fut mise au couvent dès l'âge de deux ans , TS'a pas trop entendu parler de sa famille, Et n'a vu de sa \ e aucun de ses parents. K'ayani pas pu gagner sur ma femme obstinée D'aller ju-.qu'à Poitiers voir cette infortunée, Et n'étant que trop sûr qu'elle veut, malgré moi , Immoler à son fils cette triste victime, Le détour que j'ai pris m'a paru légitime. C'est la nécessité qui m'en a fait la loi ; Et c'est, pour m'excuser, sur quoi je me retranche.

ACTE II, SCENE VIIT

M. DOLIGM.

Le scrupule est plaisant! Vous me faites pitié. Eh! trompez sans regret votre chère moitié. Attraper une femme est prendre sa revanche.

M. ARGANT

En un mot j'ai pris ce détour.

M. DOLIGNI.

Il est assez bon , ce me semble.

M. ARGANT

Et je n'ai si long-temps retaidé mon retour

Que pour les mieux laisser s'accoutumer ensemble.

Marianne a de quoi charmer :

Et je m'en vais savoir si, pendant mon absence,

Ses charmes et son innocence ~

De son aveugle mère ont pu la faire aimer... La voici qui paroît. Laissez-nous, je vous prie. Sur-tout ne dites point ce que je vous confie. Pas même à votre fils.

MARIANNE, M. ARGANT

M. ARGANT

Comment vont nos projets?

Apprends-moi quel succès a couronné ton zèle. Sur le cœur de (a (ante as-tu fait des progrès? Dis-moi , ma chère nièce, es-tu bii!ii avec elle?

Tu sais ce qu'en partant d'ici Je t'ai recommandé comme un point nécessaire.

a5« L'ÉCOLE DES MÈRES.

MA RI AN NE

J'ai fait ce que j'ai pu.

M. ARGANT

Tout a donc réussi ; Car tu plairas toujours à qui tu voudras plaire.

MARI AN NE

Présumez un peu moins de mon foible talent.

Il est vrai qu'en cherchant à remplir votre attente^

Qu'en tâchant de gagner l'amilié de ma tante,

Je ne me faisais point un effort violent :

Que dis-je? un sentiment que je ne puis comprendre : A mon obéissance a servi de soutien; I Et mon cœur, étouné de se trouver si tendre.

N'a, je crois, rien omis pour mériter le sien;

Mais...

M. ARGANT

L'heureuse nouvelle! Achève ton ouvrage.

Je ne te dis qu'un mot; qu'il serve à t'animer. Mariage, fortune, espérance, héritage, Tout dépend de ma femme, et de t'en faire aimer. Je ne puis rien pour toi.

MARIANNE

Quelle erreur est la vôtre !

M. ARGANT

Par des arrangements que la fortune a faits,

Ma femme est ta ressource, et tu n'en as point d'autre.

MARIANNE

Il faut donc renoncer à ses moindres bienfaits.

M. ARGANT

Comment donc ?

ACTE II, SCENE IX. s'Ig

MARIANNE

Etouffez une douce espérance Qui n'a servi qu'à vous tromper.

De tout ce que j'ai fait, rien n'a pu dissiper Ni vaincre son indifférence. " ^ C'est un projet flatteur qui ne peut s'accomplir: Je connois trop son cœur; il m'est inaccessible. Ce n'est que pour son fils qu' il peut être sensible : Il l'occupe et n'y laisse aucun vide à remplir. Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage, Je ne sais si mes soins ne m'ont pus fait haïr. Ne me forcez donc pas d'insister davantage.

M. A KG A. \ T

Eh ! que veux-tu de moi?

MARIANNE

Que vous me laissiez fuir, Et rentrer au couvent d'où vous m'avez tirée.

M. AU GANT

Je ne puis.

MARIANNE

Accordez cette grâce à mes pleurs.

En vous la demandant mon ame est déchirée. Vous m'aimez : je prévois avec quelles douleurs Vous supporterez ma retraite.

M. ARGANT

Ne t'imaginer pas non plus que je m'y prête. J'ai de fortes raisons pour ne pas consentir A te laisser aller suivre une folle envie.

MARIANNE

Ah! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir

afio L'ÉCOLE DES MÈRES.

Vienne dans mon désert empoisonner ma vie; Je trouverai de quoi fixer tous mes désirs

Dans sa tranquillité profonde:

C'est lorsqu'on a du moins un peu connu le monde Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaisirs. Que je m'en vais l'aimer ! qu'elle me sera chère! Je n'y sentirai plus le poids de ma misère. Hélas ! je l'ignorois dans mon obscurité : J'y vivois, sans me voir sans cesse humiliée Par le défaut de bien, de rang, de qualité ; Permettez qu'à jamais j'y puisse être oubliée.

M. ARGANT

Non : c'est un dessein pris, où je suis .Vfermi. Je te veux marier; et je t'ai destinée

Au fils de mon plus cher ami.

Nous avons tous les deux conclu cet hyménée.

Si! est à ton gré, comme au mien.

Si Doligni te plait... Tu rougis! Ah ! fort bien. \ I La pudeur fut toujours la première des grâces. J'en tire un bon augure. Il sera ton époux... Quel est cet inconnu qui marche sur nos traces?

ACTE 11, SCENE X

LE MAITRE d'hôtel.

Tout doux.

Ce vieux monsieur-là, saut' son respect et le votre , Eh bien... est-ce monsieur?

Oui.

LE MAÎTRE DHOTEL.

Lui ? j'en suis ravi.

M. A 11 r. A NT.

Quel est cet importun ?

LE MAÎTRE d'iiÔTF.L.

Autant vaut-il qu'un autre.

C'est le maître d'hôtel.

LE MAÎTRE d'hôtel, me»«ii(sa serviette sur l' épaule.

Monsieur, on a servi.

M. ARCA NT

[à Marianne.) Présente-moi... je crains de faire des bêtises.
Que diable! à chaque pas je tombe ici des nues.

ri.»f DU SECOND ACTE.

SCENE I

M. ARGENT, M. DOLIGNY.

M. DOLIGNY.

Vous venez? ^

M. ARGENT

J'ai lu quoi. Depuis trente ans au plus Que. dépourvu de
biens, car jamais je n'en eus,

Je m'en fus à la Martinique,

Où j'épousai madame Arjant, Il faut que mon esprit soit deve-
nu gothique,

Ou Paris bien extravagant.

M. DOLIGNY.

Ami, c'est l'un et l'autre. Après trente ans d'absence , A peine
revenu depuis sis mois en France, Dont vous avez passé le tiers
hors de Paris, Tout vous paroît nouveau. Ne soyez pas surpris,

Si vous ne savez plus les êtres.

Mais rendons-nous justice, et n'avons plus d'humeurs Nous
sommes vieux, les temps amènent d'autres mœur Avions-nous
conservé celles de nos ancêtres? Nos enfants, à leur tour, oc-
cupent le tapis.

L'LCOLE DES MERKS 2C>i

Tout roule et roulera toujours de mal en pis : Par une extrava-
fiance une autre est abolie: f

D'àje en âge on ne fait que changer de folie. — i

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner Je vous f^sse un
aveu naïf et véritable. ICxcepté le rôti, je n'ai pu deviner Le nom
d'aucun des plats qu'on a servis à taWe.

M. OOLIGNI.

Je n'en ai pas non plus reconnu la moitié. Tout change de na-
ture, à force de mélange.

M. ARGANT

Il faut être sorcier pour savoir ce qu'on mange. C'est encore au
dessert où j'ai ri de pitié , De nous voir assommés d'un fatras de
verrâilles, Garni de marmousets et d'arbustes confus Qtii font un
Lois-taillis où l'on ne se voit plus Qu'au travers de mille
broussailles.

Et tout cet attirail , pièce à pièce aiiporté '

Par un maître valet, par d'autres escorté, Est une heure à ranger sui- le lieu de la scène , Et tient, en attendant, tout le monde à la gêne. Quels convives, d'ailleurs! Je veux être pendu , Oui, si j'ai rien compris, si j'ai rien entendu A l'étrange jargon qu'ils parloient tous ensemble Tous les fous de Paris étoient de ce repas.

M. DOLir. NI.

Doucement. Vous u'ypensez pas.

Ce sont de beaux esprits que le marquis rassemble, Et qui dans votre hôtel ont ouvert leur bureau.

sfi4 L'ECOLE DES MERES.

M. ARGAXT.

Miséricorde! Quel fléau!

Quel déluge maudit d'insecles incommodes! liieii n'y manque. J'en dois remercier mon fds. Je ne m'attendois pas à trouver mon logis Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs, et de pagodes. Mais enfin laissons là ces propos superflus; Eevenons au sujet qui me touche le plus. C'est Marianne. Eh bien! m'avez-vous fait la grâce De parler à ma femme?

M. DOLIGNI.

Oui , mais je ne tiens rien :

Elle veut au marquis assurer tout son bien; Et je ne compte pas que ce dessein lui passe, A moins que votre fille...

M. A RGANT.

Il n'est donc plus d'espoil^ J't'spérois que ses soins, sa tendresse, et ses charmes, Sur le cœur de ma femme auroient plus de pouvoir ; Elle n'a recueilli que des sujets de larmes.

M. DOLIGNI.

Mais peut-on s'empêcher de s'en laisser charmer?

M. ARUANT.

Elle auroit dû s'en faire aimer.

Hélas! je rapportois cette douce espérance. Quel retour! je ne puis y penser sans effroi.

Loin de répondre à l'apparence, Le projet et le piège ont tourné contre moi.

M. DOLIGNI.

Votre position est fâcheuse.

ACTE III, SCÈNE I

M. ARGANT

Ah ! sans doute.

M. DOLIGNI.

Votre embarras est des plus (grands; Et, pour vous en tirer, il faut qu'il vous en coûte. Aimez-vous votre femme?

M. A ne A NT.

Autant que mes enfants:

Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle. Eli! depuis notre hymen l'union la plus belle J A resserré des nœuds (que l'amour a formés. ^ D'ailleurs je lui dois tout. Je n'ai rien au monde :

Malgré ma misère profonde.

Et nombre de rivaux plus dignes d'être aimés, Je lui plus. Il fallut vaincre la résistance De parents qui pouvoient s'opposer à son choix. Elle n'avait pas l'âge (jué par les lois: Cependant mon bonheur, ou plutôt sa constance, Après bien des refus, et de mortels ennuis. Me rendit possesseur d'une épouse adorable. Qui jouissoit déjà d'un bien considérable, Que des successions ont augmenté depuis. Je m'en souviens sans cesse avec reconnaissance.

M. DOUGNI.

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous, Renvoyer votre fille au couvent.

Entre nous, Ce sacrifice-là n'est pas en ma puissance. Ma fille... Non. monsieur, je ne puis m'en priver:

Pour la sacrifier, la victime est trop chère.

M. DOLIGNI.

Fh bien 1 quoi qu'il puisse arriver, Votre fille est chez vous, déclarez-vous son père.

Si vous prétendez la garder, Il faut bien tôt ou tard découvrir ce mystère.

Si vous n'osez le hasarder,

Je vous offre mon ministère.

Une femme en courroux m'embarrasse fort peu: Kntre la mienne et moi la paix etoit si rare. Que je ne suis pas neuf en pareille bagarre.

Moi, j'oppose à leur premier feu

Un flegme des plus salutaires.

Il en est, sans comparaison, Tout comme des enfants mutins et volontaires : Quand la force leur manque, ils entendent raison. Au surplus vous touchez au moment de la crise. Songez que votre feannie, au gré de son espoir. Va remplir le projet dont elle est troj) éprise; Que , sans doute ou fera les accords dès ce soir; Qu'il est temps de parler en père de famille. En niaître, s'il le faut , et si vous le pouvez.

M. ARGAN'T

Que j'appréhende...!

M. DOLIGNI.

Quoi? qu'est-ce que vous avez?

M. ARGANT

'Et si ma femme alloit faire enlever sa fille, Et se rendre en secret maîtresse de son sort! Voilà ce que je crains si je romps le silence.

ACTE m, SCENE I

Supposé que l'accès d'un aveugle transport Ne la contraigne point à cette violence, Les persécutions feront le même effet; Et sa mauvaise humeur ne cessera de s'accroître Oblifera ma fille à préférer le cloître.

M. DOLIGNI.

Il faudra tenir bon, peut-être...

M. ARGANT

C'est un fait.

Je voudrais conserver la paix dans ma famille. Il me vient un moyen. S'il est de votre goût.

Il pourroit concilier tout,

Et faire marier ma fille.

Sa légitime peut monter \

A douze mille écus de rente; ^ Eh bien I seriez-vous homme à vous en contenter?

M. DOLIGNI.

Ceci change la thèse; elle est bien différente.

M. ARGANT

Je le sais, je n'osois presque vous en parler.

M. UOLIGNI.

Allons , je le v^ux bien , pour vous tirer de peine.

M. ARGANT

Ah! mon cher...

M. DO Lit, M.

Ce n'est pas l'intérêt qui me mène; Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

M. ARGANT

Mais Marianne vient.

SCÈNE II

MARIANNE, M. ARGANT, M. DOLIGNL

MARIANNE

Madame Argant m'envoie...

M. ARGANT

Tant mieux: , j'en ai bien de la joie.

Ah, mon oncle! le diriez-vous?

Pour la première fois, elle m'a caressée,

M'a donné les noms les plus doux.

M. D on G NI.

Elle est donc bien intéressée Au succès du message.

MARIANNE

Elle en espère tout.

Vous me portez, dit-elle, une amitié si tendre. Qu'il n'est rien, près de vous, dont je ne vienne à bout; tt si je réussis, elle m'a fait entendre

Qu'elle auroit soin de mon destin.

C'est au sujet de mon cousin...

M. ARGANT

Justement...

MARIANNE

Et pour sa fortune.

Que je viens, au hasard de vous être importune.

M. ARGANT

Ah ! si c'est pour Argant, le sort en est jeté. Que veut-elle? quelle est cette grâce si grande?

ACTE HT, SCENE IL iGç

MARIANNE

C'est l'hymen de son fils, tel qu'il est projeté.

M. ARC A NT

Marianne, est-ce à toi d'appuyer sa demande?

A qui donc? Pour tous deux j'implore vos bontés : C'est l'établissement le plus considérable... Vous la désespérez, si vous n'y consentez; C'est faire à votre fils un tort irréparable.

M. ARGANT

Prétendre que son fils soit le seul possesseur Et l'unique héritier de toute sa fortune! Et ma fille?

MARIANNE

Est-il vrai que vous en ayez une?

M. ARGANT

Oui. Si le frère a tout, que deviendra la sœur?

Loin de prendre parti pour elle, Je te vois la première à la persécuter.

MARIANNE

Moi, je ne lui veux point de mal ; et si mon zèle...

M. ARGANT

Mais, tiens, pour me résoudre et pour m'exécuter, Je m'en rapporte à toi. Tu sais ce qu'on propose; Supposé que tu sois cet enfant malheureux A qui sa mère apprête un sort si rigoureux, Prends sa place un moment, fais-en ta propre cause, Et ne consulte ici que ton propre intérêt.

MARIANNE

Je me serois déjà prononcé mon arrêt.

M. ARGANT

Quoi! malgré les soupirs et les larmes d'un père...

MARIANNE

Pourrois-je assurer mieux le repos de ses jours, Qu'en cédant au malheur de déplaire à ma mère? A quoi me serviroit de m'obstiner toujours A braver mon destin? Quelle en seroit l'issue? D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'amour, De déchirer toujours le sein qui m'a conçue. De me faire encor plus haïr de jour en jour. Pourquoi me consulter dans cette conjuncture?

Toute autre, et votre fille aussi, Vous en diroit autant ; et je ne sers ici

Que d'interprète à la nature.

M. ARGANT

(à M. Doligni.) Tu me perces le cœur. Jugez donc si j'ai lieu De déclarer son sort.

M. DOLIGNI.

C'est votre femme. Adieu.

M. ARGANT

Ne vous éloignez pas.

ACTE III, SCÈNE III

M. ARGANT

Ah ! vous pouvez compter sur elle en toute chose. On ne peut mieux plaider une méchante cause.

MTMe ARGANT.

Fh, l'a-t-elle gagnée?... Eh (juoi ! vous vous taisez?

M. ARGANT

Qu'evigez-vous de moi !

Mme ARGANT.

Quel est donc ce langage?

M. ARGANT

Ne vous souvient-il |)lus qu'un fils trop fortuné N'est pas l'unique et le .seul gage

Dont notre heureux hymen ait été couronné? Permettez que je vous rappelle

Qu'il en fut encore un conçu dans votre sein. Voyez quel est votre dessein ,

Si vous en conservez un souvenir fidèle.

Mme ARGAST.

Je pourrois avoir quelque tort :

Mais cette fille enfin dont vous plaiguez le sort. Quand nous l'envoyâmes en France Pour être élevée en couvent, Etoit dans sa plus tendre enfance.

M. ARGANT

Hélas ! je me le suis reproché bien souvent.

Mine ARGANT.

Depuis, je ne l'ai point revue.

Dans mon cœur, il est vrai, l'absence a triomphé. / L'éloignement, l'oubli, le temps, ont étouffé /

La tendresse que j'aurois eue, /

Si vous aviez laissé cet enfant sous mes yeu?c:

Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire;

Eh! je ne demandois pas mieux.

Vous ne voulûtes pas : il a fallu vous plaire;

Et mon fils en a profité.

MARIANNE

Mais ma tante a raison; elle se justifie. C'est votre faute à vous.

M. A R G A N T , « Marianne.

Laisse-moi, je te prie.

Vous verrez que c'est moi qui manque d'équité! Tout peut se réparer. Daignez voir votre fille; Que je vous la présente; accordez-moi ce bien.

Mme ARGANT.

Que faire d'un enfant qui n'est au fait de rien , Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille, Qui, sans doute, en a pris l'air, l'esprit et le goût? Monsieur, il n'est plus temps; et j'ose vous répondre Que, de la tête aux pieds, il faudroit la refondre.

Et qu'on n'en viendrait pas à bout.

Qui vient tard dans le monde y joue un triste rôle.

Pour apprendre à s'y comporter, L'n parloir de province est une triste école.

MARIANNE

Sans doute.

M. ARGAKT.

A Marianne on peut s'en rapporter.

Elle sort du couvent. Voyez un peu ma nièce; Oui , voyez comme elle est : vous connoissez aussi Sou esprit et sa gentillesse ;

ACTE m, SCÈNE III. ayS

Elle a tout-à-fait réussi.

Mme ARGANT.

On ne compare point une personne unique.

M. ABG A NT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

M" »* ARGANT

Il vous plaît au surplus de me faire un procès Uicu gratuit au sujet de cette préférence Que j'accorde à mon fils. *

M. ARGANT

Mais oui , c'est un excès.

Mme ARGANT.

Est-ce une nouveauté? Suis-je la seule en France? Nous avons ileux enfants : maisjjisage m'absout, Si j'en laisse un des deux au fond d'une clôture.

M. ARGANT

L'égalité, madame, est la loi de nature.

Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout.

Mme A R G A .N T.

Pouvons-nous mieux placer mon espoir et le vôtre? Il est bien naturel, quand on a le bonheur D'avoir reçu tlu ciel un fils comme le nôtre, De chercher à s'en faire honneur.

M. ARGANT

La nature sans doute en a fait un prodige!

Mme ARGANT.

Elle a versé sur lui ses plus précieux dons; Il peut aller à tout,
si nous le secondons.

M. ARGANT

Peut-oa donner dans ce prestige?

i-i L'ÉCOLE DKS MÈRES.

M>"e ARGANT.

Il est homme d'esprit.

M. ARGANT

Qui diable ne l'est pas?

Mme ARGANT.

Homme d'espiil?

M. ARGANT

Mais oui ; rien n'est plus ordinaire.

C'est un titre banal. On ne peut faire un pas Qu'on ne voie ac-
corder ce nom imaginaire A fout venant, à gens qui ne sont bien
souvent Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,

Que les plus tats de tous les hommes.

Ce qu'on prend pour esprit, dans le siècle où nous sommes

N'est, ou je me tromperois fort,

Qu'une frivole effervescence, Qu'un accès, une fièvre, un dé-
lire, un transport, Que l'on nomme autrement, faute de connois-

sance. j Proverbes, quolibets, folles allusions, /Pointes, frivolités
plaisamment habillées, Quelijue superficie , et des expressions

Artistement entortillées;

Joignez-y le ton suffisant, Voilà les qualités de l'esprit d'à présent. Pour moi, mon avis est, dût-il paroître étrange. Que ces petits messieurs, qui sont si florissants, Feroient un marché d'or, s'ils donnoient en échange Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, M. AP.GANT , madame AUGANT, MARIANNE.

LE .MARQUIS

Mais, madame, à propos, suivant toute apparence, Mou mariage projeté Pourroit ce soir être arrêté.

Mlle A R G A .N T.

J'en ai du moins quelque espérance.

LE M A r. y u 1 s.

J'en ai reçu vinsjt compliments :

Et nous ne songeons pas aux présents qu'il faut faire. Ne trouveriez-vous pas qu'il seroit nécessaire

D'aller chez l'Empereur choisir des diamants? II convient d'envoyer demain les pierreries : (;est l'ordre; et l'on ne peut,

quand on est régulier,

Manquer à ces galanteries.

Mme A ne A NT.

Il est vrai : j'allois l'oublier.

Vous avez bien raison; c'est penser à merveille.

M. ARC A NT

Il mérite toujours des éloges nouveau.x.

LE MARQUIS

Je viens de commander que l'on mît vos chevaux.

M. ARGANT

Doucement; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille, Ars'ant, vous avez nue soeur.

■î-jG L'ÉCOLE DES MÈRES.

(nu marquis.) Est-ce là sou affaire? Allez, je vais vous suivre.

M. ARGANT

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre; Je comptois y passer des jours pleins de douceur, Et mourir satisfait de son soi t et du vôtre. Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié;

iJe ne sais point aimer l'un aux dépens de l'autre; Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié : L'égalité devrait régner dans tout le reste. Souffnrez-vous qu'elle ait un destin si funeste? Parlez. Mes sentiments vous sont assez connus. Parlez donc;

qu'entre nous votre bouche prononce. Au fond de votre cœur
cherchez votre réponse, Et non pas dans des yeux un peu trop
prévenus.

LE MARQUIS

C'est à vous l'un et l'autre à régler sa fortune. Je ne sais point
blâmer la générosité.

M. ARC A. NT

La générosité! Mais ce n'en est point une : Ce que j'exige ici
n'est que de l'équité.

LE MARQUIS

De ces distinctions je vous laisse le maître.

Quant à moi, j'ai, monsieur, un trop profond respect

Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

M. ARGAXT.

Tant de ménagement vous rend un peu suspect.

LE MARQUIS

Ce n'est pas qu'une sœur, que je n'ai jamais vue.

ACTE III SCÈNE IV

Ne m'intéresse aussi ; vous n'avez pas besoin De me piquer
d'honneur; le sang parle Je loin : Mais...

Eh bien ! quelle est donc cette crainte imprévue? Daigneriez-vous m'en éclaircir?

LE MARQUIS

Quand vous me demandez à moi mou entremise... Et... si j'ai le malheur de ne pas réussir.

D'échouer dans cette entreprise,

Eh bien ! vous m'en accuserez.

Qu'en arrivera-t-il? (|ue vous me haïrez.

Cette affaire est trop délicate.

Et madame, d'ailleurs, paroît tacitement

IM'ordonner assez nettement De ne m'en pas mêler.

M. ARGAXT.

Votre prudence éclate !

■ LE MARQUIS

Mon silence pourtant n'empêche pas mes vœux. .)Je serai de la-vis que vous prendrez tous deux,

**M. ARG.\NT, MADAME ARG.\NT,
MARIANNE**

M«ne ARGA.NT.

Ainsi vous n'avez point de reproche à lui faire.

M. ARGAXT, àpnrt.

U faut d'un autre sens retourner cette affaire.

(haut.) Nous avons ou plutôt vous avez en bon hieii

Cirquante mille écus de rente Francs et quittes de tout; du moins je ne dois rien , Je crois que, pour Argant , la chose est différente. K'importe. Ue sa sœur diminuez la part; Faites à votre fils le jtius gros avantage : Je me restr;?ins pour elle au tiers , et même au quart. Avec sa légitime on voudra bien la prendre; Et même l'on aura des grâces à vous rendre.

Mme A KG A. NT.

Que me dites- vous là?

M. arg/nt.

N'en doutez nullement.

MMS A R G A X T.

Qui \oudroit s'en charger?

M. ARGANT

Acceptez seulement-.

M"ie ARGANT, à part.

C'est encore un préte.vte, une ruse nouvelle, Pour m engager toujours, sur ce trompeur espoir, A retirer ma fille.

M. ARGANT

Eh bien?

Mme ARGANT.

Il faudra voir.

Auriez-vous par hasard quelque parti pour elle?

SCÈNE VI

M. ARGANT, madame ARGANT.

Mme A R G A . \ T.

Mais est-ce un sujet qui convienne?

M. ARGANT

\ merveille.

»nic ARGAST, à j)art.

Tant pis.

M. ARGAN'T

Je suis sa caution.

M°»E ARGANT, rt part.

Ah! je crains bien de m'ètre un peu trop avancée.

M. A R G A N T, « part.

Il faut frapper le coup.

Mme ARGANT, à part.

Quelle est donc sa pensée?

M. ARGANT

Cette fille, en un mot, que la prévention

La plus injuste et la plus dure A peinte à votre idée avec tous
les défauts rtu'on peut puiser au fond d'une triste clôture...

M"ie A R G A N T.

F.h bien? ..

280 L'ÉCOLE DES MÈRES.

SCÈNE VII

M. DOLIGNI, MARIVNXXE, M. ARGANT, MADAME ARGANT.

M. ARGANT. '

Quels qu'ils soient, vrais ou faux, Telle qu'elle est enfin , on
offre de la prendre ; Et le fils de monsieur, si vous le permettez...

MARIANNE, à part.

Ah ciel!

M. AEGANT.

Avec plaisir deviendra votre gendre.

Mme ARGANT.

(bas, à M. Argaut.) Quoi! le fils de monsieur?... Vous me compromettez.

M. ARGANT

Oui, lui-même , à ce prix.

MARIANNE, à part.

, Dieu! que viens-je d'entendre

Ali ! quelle trahison !

Mine ARGANT.

Monsieur nous fait honneur. \

M. DOLIGNI.

Ce sera pour mon fils le comble du bonheur. MTMe ARGANT, à part.

(haut.) Je sais qu'il aime ailleurs, feignons. Il faut se rendre,

M. DOLIGM.

Mon fils ne peut jamais être mieux assorti.

ACTE m, SCENE VII

Mm>^ A R GANT.

(à Marianne.) Qu'on le fasse venir.

MARIANNE

Madame il est sorti.

MTMe A R GANT.

Trout-à-riieure il étoit là-dedans; qu'on y voie.

MARIANNE

Il doit avoir pris son parti.

Mme A R GANT.

Allez, vous dis-je, allez; faites qu'on me l'envoie.

MARIANNE, à part.

Bon, le voici qui vient.

M. ARGANT, bos ^ à M. Doligni.

Il n'est pas averti.

SCÈNE VIII

DOLIGNI FILS, M. ARGANT, madame ARGANT, iVI. DOLIGM,
MARIANNE.

M^{TM*} ARGANT

Messieurs , il vous plaira de garder le silence :

Faites-vous cette violence.

Qu'ici l'autorité je taise absolument :

Qu'il soit libre. Je veux qu'il parle en assurance; Autrement ,
marché nul : je vous le dis d'avance. Je reprends ma parole et
mon consentement.

DOLIGNI FILS.

Le marquis vous attend avec impatience.

M'»e ARGANT.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement. On daigne re-
chercher pour vous notre alliance.

DOLIGXI FILS.

Vous voyez mon saisissement.

Mme ARGANT.

La desireriez-vous?

DOLIGNI FILS.

Ah! si je la désire!

Si je soupire après ce précieux instant! C'est avec plus d'ardeur
que je ne puis le dire.

MARIANNE, à part.

Qui n'eût cru qu'il m'aimoit!

Eh bien ! soyez content :

L'amitié qui nous lie avec votre lamille

M'engage à remplir votre espoir.

MARIANNE, à pn)-t.

Hélas ! c'en est donc fait.

Mme ARGANT.

Il m'est bien doux de voir Qu'à tout autre parti vous préféreriez
ma fdle.

DOLIGNI FILS.

Votre fille?

Mm= ARGANT.

Eh qui donc?

DOilGNI FILS.

La foudre m'a frappé.

Ah ciel! quelle erreur m'a trompé!

ACTE HT, SCENE VIII

Mme ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je?

DOLir.XI FII-S.

Il est inexprimable.

On ne peut être plus confus.

Vous m'accordez sans doute un bien inestimable. Mon père, épargnez-vous ces signes superflus : Je ne puis, mon désordre a trop su me confondre.

(à iM. DoUijni.) (à Doliqni fils.)

De grâce, laissez donc... Ne pourrai-je savoir...?

DOUr.NI FILS.

L'excès de vos bontés ne pouvoit se prévoir : Je suis désespéré de n'y pouvoir répondre.

M. DOLiGNi, bas , à son fils.

Tu ne sais pas le bien que tu vas refuser.

DOLIGNI FILS.

(à son père.) (à madame Argani.)

Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur trop sensible A mis à votre choix un obstacle invincible. Ce n'est qu'en me perdant que je puis m'excuser. J'ai cru qu'il s'agissoit de l'objet que j'adore. Ah! je fais à ses yeux un éclat indiscret : Mais la nécessité m'arrache mon secret.

Mme ARGANT.

En est-ce un pour l'objet de vos feux?

DOLIGXI FILS.

Il l'ignore.

Mme ARGAiNT.

Eh , monsieur î quel est-il ?

s84 L'ÉCOLE DES M^RES.

DOLiGNI FILS, montrant Marianne.

Il est devant vos yeux.

MARIANNE

Ah, monsieur! vous devez préférer ma cousine. M^{TM*} A R GANT, à messieurs Armant et Doligni pcre.

Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.

M. ARGANT

La méprise n'est pas telle qu'on l'imagine. Sachez, à votre tour...

MTMe ARGANT, en s'en allant.

Ah! ne m'arrêtez plus.

Allez, vous auriez dû m'épargnerce refus.

SCÈNE IX

M. ARGANT, M. DOLIGNI, DOLIGNI fils, MARIANNE.

DOLIGNI FILS, à M. Argant.

Ah, monsieur! pardonnez...

M. ARGANT

Il faut que je l'embrasse.

DOLIGNI FILS.

Comment donc!

M. ARGANT

Ses refus ont montré son amour.

Il vient d'en donner sans détour La preuve la plus sûre et la plus efficace : » S'il avoit accepté , j'en serois moins coïtent.

LE MARQUIS, LAFLEUR

LE MARQUIS

Il s'en mêle encore à son âge!

Eh! que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens, Si la vieillesse n'est pas sage ?

LAFLEUR

.lugeons un peu moins vite, ou soyons indulgents. Supposé que l'amour ait part à ce mystère, Il me semble qu'un fds devrait, avec raison, Ignorer ou cacher les foiblesses d'un père,

LE MARQUIS

Est-ce ma faute à moi si toute la maison En parle? Mais cela ne m'embarrasse guère. !N'est-il senu personne appoiter un billet? Il doit en venir un ; j'en suis fort inquiet.

LAFLEDR.

Je n'ai rien vu.

LE MARQUIS

Tant pis.

Mais à propos, j'espère...

L'ÉCOLK DES MÈRES. 287

LE MARQUIS

Eh bien! voyons, qu'espères-tu?

LAFLEOR.

Ouenfiu nous allons prendre un autre train de vie.

LE MAIIQUIS.

Et par quelle raison?

l A F L E I J R .

Parcequ'on vous marie.

LE MARQUIS

Qu'y lait le mariage?

Il a cette vertu D'amender les gens de votre âge.

La raison les attend au fond de leur ménage; L'hymen est ordinairement Le tombeau du libertinage,

A moins qu'on n'ait le diable au corps.

LE MARQUIS

.\ssuréinent.

Oui, l'exemple nie rendra sage.

Vous vivrez comme auparavant?

LE MARQUIS

Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant, Renoncer au plaisir qui convient à mon âge, Consacrer à l'ennni le cours de mes beaux ans , Commencer mon hiver au fort de mon printemps, M'enfoncer, m'abymer au fond de mon ménage, Pour y végéter comme un sot.

LAFLEUR

Ah ! pauvre malheureuse !

LE MARQUIS

Hem?

LAFLEUR

Moi, je ne dis mot.

(On entend quelque bruit.)

LE M A R Q U 1 s.

[seul.) Va donc voir ce qu'on veut. L'attente est un supphce.
Ah ! si ce pouvoit être un hillet d'Arthénice!

L AFLECh.

Tenez, c'est un billet joHment tortillé. LE MARQUIS, lisant à part.

>■ Mes résolutions sont prises.

" Venez où vous savez à huit heures précises.

LAFLEUR, à part.

Comme il a l'air émoustillé!

LE MAR(i DIS., continuant.

n Malgré tous mes parents... la maudite cohorte ! " Pour vous suivre ce soir je les tromperai tous. » Je sens (jue mon devoir en murmure... Qu'importe? n ilais on n'est plus à soi lorsque l'on est à vous. •■ Ah ! pour moi quel bonheur, ou plutôt quelle fffloire! Ne perdons point de temps.

(// tire un écrin de sa poche.)

LAFLEUR

Quelle est donc cette histoiï

LE ?tI A R O u l S.

Avec ces diamants va faire de l'argent}

E MARQUIS

J'ai craint Pour quelques diamants, qui du moins à ma vue Pa-
roissent en danger. Pour ne rien hasarder, J'envoie en Faire la
revue.

I 11 s'en perd bien souvent, faute d'y regarder.

I Mme ARGANT.

; C'est bien fait. Ce présent n'est-rl pas fort honnête?

LE MARQUIS

Honnête! ah! pour le moins; et j'en suis très content.

M^ne ARGANT.

Je brille de le voir orner votre conquête. Votre père obstiné m'embarrasse pourtant : Il paioît opposer la même résistance.

En vain j'ai de s'a nièce employé l'assistance.

,90 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Ce refus me paroît d'autant plus surprenant Qu'elle a sur mon époux un empire étonnant, Et que pour ainsi dire elle en est adorée. Vous souriez?

LE MARQUIS

Qui? moi?

Mme ARGAXT.

Peut-on savoir pourquoi?

LE MARQUIS

Ce n'est rien.

M">e ARGANT.

Tlne mère aussi tendre que moi De votre confiance a droit
d'être honorée. De grâce, dites-moi...

LE MARQUtS.

Daignez me dispenser...

Mme ARGANT.

Non; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous taire,

Plus vous me donnez à penser; Je veux absolument entrer
dans ce mystère.

LE MARQUIS

Il ne falloit pas moins que cet ordre absolu

Pour VOUS sai:rifier toute ma répugnance.

Si je me détermine à rompre le silence,

Daignez vous souvenir que vous l'avez voulu.

Mais cependant, madame, il faudroit me promettre.

Mme ARGANT.

Hé quoi ?

LE MARQUIS

De ne me point commettre.

ACTE IV, SCENE II

Mme ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS

J'ose VOUS en prier.

D'ailleurs, quoi qu'il en soit de cette confidence, Croyez que je n'en tire aucune cois  juence. Le tait en question est assez singulier. Marianne , entre nous , vous est-elle connue? Oui, lorsque avec mon père elle est ici venue, Saviez-vous, comme un fait bien sûr et bien constant,

Qu'il existoit encore en France

Une autre demoiselle Argant?

M"ie ARGANT.

Sans doute.

LE MARQPIS.

En aviez-vous une entière assurance?

Mme ARGANT.

Mon mari le disoit.

LE MARQUIS

J'entends.

Mme ARGANT.

Oui, je crois dans mon jeune temps Avoir ouï parler du père et de L.1 tille : D'ailleui-s , nous habitions des lieux trop différents Pour être bien au fait du sort de vos parents. Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS

Il y paroît.

Mme ARGANT.

En Cjuoi?

LE MARQUIS

Sur-tout point de courroux?

Mme ARGAXT.

Je n'entends rien à ce mystère.

LE MARQUIS

Ni moi non plus. Mais, entre nous, Marianne n'est point la nièce de mon père.

Mme ARGANT.

Elle ne seroit point sa nièce?

LE MARQUIS

Eh ! vraiment non :

Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.

Mme ARGAXT.

Ah ! quelle découverte !

LE MARQUIS, à pâli.

Il l'entend à merveille!

Mme ARGANT.

Mais avant que d'aller plus loin.

Qui peut vous avoir fait une histoire pareille? D'où la sait-on?
Comment? Quel en est le témoin?

LE MARQUIS

Un ancien valet de feu votre beau-frère, En buvant chez le
suisse, a fort iniiocemment Révélé tout ce beau mystère.

Il convient qu'effectivement Son maître eut une fille unique.

Qu'on nommoit Marianne.

Mme ARGANT.

Après?

ACTE IV, SCENE II

LE MARQUIS

Mais il prétend V Qu'elle est morte avant lui, que rien n'est
plus constant : Que c'est une histoire publique, Et qu'enfin cette
nièce auroit plus de vingt ans.

Mme ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS

Tous deux sont morts depuis long-temps.

Il est sûr de son fait. Ce ne peut pas être elle. Mais je vous jure encor que je pense trop bien Pour oser en conclure rien.

Mme ARGANT, à part.

Quoi!chezmoi!sousmesyeux! Feignons de n'en rien croire; Et ne dégradons point le père aux yeux du fils. (haut.) Non; plus je pense à cette histoire, Plus je vois que ce sont autant de faux avis. Je connois mon mari. Vingt ans d'expérience Doivent sur cet article assurer mon repos. Pouvez-vous honorer de la moindre croyance Des rapports de valets, toujours ivres ou sots? Qu'ils n'ailieiii pas plus loin. Imposez-leur silence; Et du premier d'entre eux qui ne se taira pas, En le chassant d'ici , punissez l'insolence.

LE MARQUIS

Madame...

Mme ARGANT.

N'ayons point là-dessus de débats :

11 le faut; je le veux; la cliose est expliquée.

LE MARQUIS

Vous serez obéie.

Mme A R G A \ T , rt part.

Ah! que je suis piquée!

{haut.) Mon mari comblera mes vœux.

L'honneur de s'allier à des gens d'importance,

Quand il se verra devant eu.\ , Indubitablement vaincra sa résistance.

[à pari.) {haut.)

Je saurai l'y forcer. Je viens de recevoir Un billet d'assez bon augure.

Chez le comte d'Ausbourg on nous attend ce soir;

Il est oncle de la future :

C'est chez lui qu'on s'assemble; et l'on y soupera.

LE MARQUIS

Fort bien.

Mme ARGANT.

Vous savez sa demeure?

LE MARQUIS

Mes gens la chercheront.

Mine ARGANT.

Arrivez de bonne heure.

Mais... au sortir de l'opéra.

MTMe ARGANT.

Si vous veniez plus tôt!

LE MARQUIS

Ah! ce n'est pas l'usage;

LAFLEUR, LE MARQUIS

LE MARQUIS

OÙ sont mes deux mille louis?

LAFLEUR

Dans votre cabinet.

LE MARQUIS

Bon; je m'en réjouis.

Allons, preste, à cheval.

LAFLEUR

Quelle affaire nous presse?

LE MARQUIS

Va-t'en faire arranger la petite maison; Commande un souper propre et suivant la saison; Fais-y porter d'ici du vin de chaque espèce : Que tout soit à la glace , et qu'on fasse grand feu; Qu'on éclaire par-tout.

LAFLEUR

La fête sera belle !

Et la future y sera-t-elle?

LE MARQUIS

Point de sottise demande.

LAFLEUR

Allons.

Attends un peu.

Que voulois-je dire?... Ah!

LAFLEUR

Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS

Que ma chaise de poste y soit, et des relais. Fais-y porter aussi...

LAFLEUR

Voilà bieu des apprêts !

LE MARQUIS

Combien? deux habits d'homme, et du linge de même.

LAFLEUR

Des habits et du linge?

ACTE IV, SCKNE IV

LE -MARQUIS

Oui. Fais ce qu'on te dit.

Est-ce que vous voulez y faire une retraite?

LE MARQUIS

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiète. La curiosité te travaille l'esprit?

Mais, monsieur, tout ceci... franchienir-nt , à vrai ilire, Un jour comme aujourd'hui , me donne du tinloin.

C'est bien à toi d'en prendre! ah! parbleu, je t'admire! Fait-il tout-à-fait nuit?

L AFLEUR.

Bon ! le jour est bien loin.

LE MARQUIS

Qu'on mette les chevaux à la voiture grise. Eh bien! va donc.

LAFLEDR.

{à part.) Allons. Il a de l'argent frais, Je ne serai jamais paye que par surprise.

LE MARQUIS

Tu ne pars pas?

LAFLEDR.

Je m'en y vais, (à part.) Oui , risquons le paquet.

LE MARQUIS

Qui diable te retarde?

2f)8 L'ÉCOLE DES MÈRES.

I. AFLEUn

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS

Tu peux le mériter.

c'est qu'avec votre argent...

LE MARQUIS

Quoi?

LAFLEUR

Je viens d'acquitter Pour vous, en votre nom, une dette
criarde.

LE MARQUIS

Et qui t'en a prié?

LAFLEUR

La pitié, le besoin.

LE MARQUIS

Je te trouve plaisant de prendre tant de soin!

LAFLEUR

Vous avez de l'argent?

LE MARQUIS

Qu'importe?

Emprunter pour payer, parbleu, rien n'est plus fou.

LAFLEUR

C'étoit un pauvre hère; il n'avoit pas le sou: Et puis si.K cents écus, la somme n'est pas forte. Me le pardonnez-vous?

LE .MARQUIS

Il faut bien.

Mais d'honneur?

MARIANNE, LE MARQUIS

MARIANNE, « part.

D'où viennent tout-à-coup de si cruels dédains? D'abord, en me voyant, comme elle s'est ai{;rie! Il faut absolument quitter cette maison.

Vous rêvez?

MARIANNE

Il est vrai.

LE MARQUIS

Ce n'est pas sans raison .

Mais il faut vous laisser dans votre rêverie.

300 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Vous avez besoin d'y penser.

MARIANNE

Pourriez-vous m'éclaircir...?

LE MARQUIS

Daignez m'en dispenser.

Ma chère petite cousine.

Tout ne réussit pas toujours selon nos vœux ; Il arrive parfois des contre-temps fâcheux. Pour y remédier, il faut être Lien fine : Mais comme vous avez un esprit infini , Vous vous en tirerez. C'est ce que je désire.

ACTE IV, SCF.XE VII. 301

Que zèle, que respect, que tendresse pour elle.

ROSETTE

.1 Ignore à quel sujet cet accès de riueur La prend d'une Fa-
çon si brusque et si cruelle ; • •'autant plus qu'une fois, d'abon-
dance de cœur, iJle disoit, j'oublie en quelle conjoncture:

«. Il faudra s'en laisser charmer;

« Cette petite créature

« Finira par se faii-e aimer. »

Il faut bien que le diable ait ici fait îles siennes : Je ne connois
que lui pour jouer de ces tours.

Mais vos recherches et les miennes Ne nous avancent pas; il
faut d'autres secours. Vous ne savez pas tout. Je me suis évadée
Pour vous dire à quel point madame est en counoux ;

En un mot, elle est dans l'idée De vous faire enlever, de s'assu-
rer de vous.

MARIANNE

Qu'on me rem'ène où l'on m'a prise.

ROSE rTE.

Monsieur adresse ici ses pas; Vovez si vous pourrez parer cette
entreprise, Et sur-tout ne me nommez pas.

302 L'ÉCOLE DES MÈRES>

SCÈNE VIII

M. ARGANT, Marianne.

M. ARGANT

Marianne, eh pourquoi te irouv  -je éplorée?

MARIANNE

Hélas! mon oncle, au nom de la tendre amitié Dont par vous seul ici je me vois hono.'à. De grâce, dites-moi, par bonté, par pitié, Qu'est-ce donc qui se passe à mon désavantage? Il doit m'  tie, en ce jour, arrivé des malheurs : Tout inconnus qu'ils sont, i!^ m'arraient des pleurs. Ne me les lai.--5ez pas ignorer davantage ; Innocente ou coupable, instruisez-moi de tout.

M. AKGANT.

De quoi ?

MARIANNE

Cette infortune est réelle et publique.

c'est une énigme obscure, ou plutôt chimérique,

Dont je ne puis ve.iir à bout.

Je ne te connois point de nouvelle infortune.

MARI AN N E

.\h ! vous dissimulez.

M. ARGANT

Non , je n'en sache aucune.

Pourquoi donc, à présent, attiré-je les yeux: De tout ce qui nous environne?

ACTE IV, SCKNE VIII. 30

D'où viennent ces regards furtifs et curieux Qu'où attache en secret sur toute ma personne?

M. ARGANT

Eh mais ! tout cela vient du plaisir de te voir : C'est qu'ici tout le monde t'aime.

MARIANNE

Quoi donc! ai-je changé^ ne suis-je plus la même?

Ils ont d'autres mots que je ne puis savoir.

Et par quelle aventure, à nulle autre pareille ,

K'est-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainsi;

Et qu'en me regardant tout le monde d'ici

Sourit avec malice, et se parle à l'oreille? it

Et ma tante elle-même, avec la dureté

La plus grande et la plus cruelle.

Vient de me chasser de chez elle :

Elle a poussé la cruauté

Jusques à me défendre à jamais sa présence.

M. ARGANT

D'où pourroit lui venir un courroux si soudain?

Et moi tout éperdue, examinant en vain Ma triste et timide innocence, Je suis venue ici ; j'ai trouvé votre tils. Qui m'a dit quelques mots où je n'ai rien compris. A peine il m'a laissée incertaine et flottante. Au milieu de mon trouble et du plus grand effroi, Qu'alors on est venu m'avertir que ma tante. Toujours de plus en plus en courroux contre moi, Veut se (iebarrasser de ma vue importune, Et me faire enlever.

304 L'ÉCOLE DES MÈRES.

M. ARGANT. '

Ah! tout est découvert; Un indiscret ami nous perd :

Elle sait tout.

MARIANNE

Quoi donc ?

M. ARGANT

Grand Dieul quelle infortune Mon secret est trahi.

MA RI ANNE

Quel est donc ce rej^ret?

M. ARGANT

Je vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE

Daignez m'en éclaircir... Vous parlez de secret!

M. ARGANT

Il faut que je le cherche... Ah! le voici lui-même.

DOI, IGNI

Quoi?

M. ARGANT.

Nous perd l'un et Fautre.

Vous aviez mon secret.

M. DOUGNI.

Il est encore entier.

M. ARGANT

Ma femme est furieuse.

M. DOUGNI.

Elle fait son métier.

M. ARGANT

Que la plaisanterie est ici mal placée! Je vous dis que ma femme est si fort courroucée Contre elle et contre moi, qu'elle est dans le dessein, Comme je l'ai prévu, d'user de violence, De me l'arracher de mon sein , De la mettre en lieu siir.

M. DOUGNI.

Ah! quelle turbulence !

Parbleu , c'est qu'elle sait, à n'en pouvoir douter, Que ce n'est point là votre nièce :

Votre femme croit vous ôter Une jeune et tendre maîtresse.

306 L'ÉCOLE DES MÈRES.

MAF.IANXE.

{à M. Doligni.) Qu entends-je? Que m'apprenez-vous?

(à M. jirgaiit.)

Ce u'est pas sur la foi du lien le plus doux Que je suis chez vous et chez elle?

Eh! pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir?...

Ciel! je frémis de tout ce que je me rappelle. Ah ! cessez de me retenir.

De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.

Ah, Dieu! peut-on former un si cruel projet?

T)u plus affreux roman je me vois le sujet.

M. DOLIGNI.

Elle ne sait donc pa.^ sa véritable histoire?

M. AH GANT

Eh non! Vous me jetez dans un autre embarras.

MARIANNE

Je veux savoir de qui j'ai reçu la naissance.

Remettez-moi sous leur puissance ; Quels que soient mes parents...

M. ARG A\T

Dans peu tu le sauras.

MARIA N N E

Parlez, je ne veux plus languir dans cette attente. Je vais m'aller jeter aux genoux de ma tante... Quel nom m'échappe encore!

Elle vient de partir,

M. ARG A NT

Attends.

ACTE IV, SCENE IX. 30-j

MARIANNE

De cette horreur faites-moi donc sortir; La fin n'en peut être trop prompte.

M. ARGANT

Crains d'apprendre ton sort.

MARIANNE

Je ne crains que la honte De nourrir plus long-temps l'op-
probre où je me vois.

M. ARGANT

Modère donc un peu les accents de ta vois.

MARIANNE

Non : c'est au désespoir à rétablir ma gloire; Je ne puis faire
trop d'éclat.

M. ARGANT

Je suis moins criminel que tu n'oses le croire.

Sois instruite de ton état :

Cette vive amitié qui t'outrage et te blesse Trouvera dans ton
ame un letour éternel ;

Apprends que toute ma tendresse

N'est que de l'amour paternel.

Ah!... ma fille!...

MARIANNE

Qui? vous... mon père?

Eh pourquoi si long-temps me cacher mon bonheur?

l'eut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARIANNE

J'entrevois à présent le fond de ce mystère. Puisque j'ai le bonheur de vous appar Le sort peut à sou gré régler mou a\

mystère. , y parlenir, /r jvenir: '

308 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Il m'a fait plus de bien qu'il n'en sauroit détruire.

M. ARGANT

Non; j'ai pris mon parti, puisqu'on me pousse à bout Mais pour toi , laisse-moi le soin de te conduire.

Argant n'envahira point tout :

Je m'en vais déclarer qu'il n'est point fils unique; Que nous avons encore une fiUe à pourvoir. Je ne souffrirai point qu'un abus tyrannique, Qu'un usage cruel, au gré de son pouvoir, Me réduise à pleurer ma fille infortunée : J'empêcherai plutôt cet injuste hyménée.

Je comptois obtenir ce qu'il faut arracher : Poui' la première fois je vais parler en maître.

Quel malheur est le mien !

M. ARGANT

On te viendra chercher Quand il en sera temps, je te ferai paroître.

Eh! pourquoi voulez- vous que je sois à jamais

Le fléau de ceux que j'adore?

Joignez à vos bontés la grâce que j'implore; Et souffrez qu'en partant je vous rende la paix.

M. ALI GAÛT.

Ou m'attend ; obéis. Et vous, ami fidèle,

Ne m'abandonnez pas; daignez prendre soin d'elle.

Restez; je vous remets en main Ce que j'ai de plus cher.

M, DOLIGXI.

Partez : mais en chemin

SCÈNE I

LAFLEUR

La bonne femme est folle , ou le diable s'en mêle 1 Comment donc! eh, pour qui madame me prend-elle?

Pour un benêt de précepteur?

J'eusse été bien venu, quand j'en serois capable. Mais a-t-on jamais fait payer au serviteur Les sottises du maître? Il est assez probable Que je ne perdois pas dessus, grâce à mes soins; Et j'allois m'arranger pour y perdre encor moins: Serviteur, on me chasse; où diantre faire voile?

ROSETTE, LAFLEUR

ROSETTE

Lafleur, que fais-tu là?

LAFLEUR

Je maudis mon étoile.

ROSETTE

Ton étoile! comment! est-ce qu'en bonne foi

L'ÉCOLE DES MÈRES. 3n

Tu crois en avoir une à toi?

Qu'as-tu? Qu'arrive-t-il dans tes affaires?

LAFLEUR

J'ai Que madame m'a fait agréer mon congé.

Ton congé, mon enfant?

LAFLEUR

Oui , pour présent de noce.

ROSETTE

Qu'as-tu fait?

Moi :

LAFLEUR

ROSETTE

Tu mens.

LAFLEUR

Mon crime est d'être un sot.

ROSETTE

Eh bien ! tu mens encore.

LAFLEUR

On m'impute un négoce Que mon maître a bâclé sans m'en dire un seul mot; Et, la prévention demeurant la plus forte.

L'innocence est mise à la porte :

On m'oblige avec elle à prendre mon parti;

Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE

Regrette moins ton maître; il t'auroit perverti. D'ailleurs, peut-on savoir d'où vient tout ce ^^rabuge'

312 L'ÉCOLE DES MÈRES.

SCÈNE IV

MApAME ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE

M'est-il permis d'entrer dans vos douleurs secrètes? D'où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré vous Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

Mme ARGAN. \T.

On ne reçut jamais du plus sensibles coups.

On vient d'empoisonner le bonheur de ma vie...

Mon cneur est suffoqué... je ne puis respirer.

(Rosette lui donne iinfatitenil.) Avec indignité ma tendresse est trahie : Ai-je assez de sujets de me désespérer? L'objet dont je n'étois que trop préoccupée , Que j'aimois du plus tendre ou du plus fol amour;

ACTE V, SCENE IV. 3i

Mon fils .. ce n'est qu'un fourbe, il m'a toujours trompée. Sa perfidie eufin éclate au plus grand jour : Ce qui vient d'arriver ne m'en laisse aucun doute. Je faisais tout pour lui, Rosette, tu le sais; /

Et je craignois toujours de n'en pas faire assez. "

J'aurois donné mon sang jusqu'à la moindre goutte -^ Pour assurer le sort, la fortune et l'état Du cruel qui m'a fait l'offense la plus noire. Une famille illustre ouvroit à cet ingrat Le chemin le plus sûr qui conduit à la gloire; Dans leur sein, dans leurs Li-as il alloit être admis; Il alloit devenir leur plus chère espérance. L'ob-

jet de tous leurs soins. Ah , quelle différence! Ils vont être à jamais ses plus grands ennemis.

ROSETTE

Auroit-il refusé cette giande alliance?

M«ne AnGA>T.

Apprends comment il s'est perdu.

Nous étions assemblés; il étoit attendu: Moi-même j'aspirois, avec impatience, Au plaisir de le voir, de jouir des effets ' Que devoit produire sa vue;

Je comptois les moments... Attente superflue! Au mépris des serments que le traître m'a faits D'étouffer un amour qu'il coudamuoit lui-même. De l'erreur de ses sens loin d'être détrompé, Il y sacrifioit, et n'étoit occupé .^

Que (lu soin d'enlever cette fille qu'il aime. Ne sachant que penser d'un retard indiscret. Pour l'e.vcuser encor je faisois mon possible;

3i4 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Enfin, l'on est venu m'en instruire en secret. Kon, un coup de poignard m'eût été moins sensible. Alors, pleurant de rage, il a fallu sortir. Juge de mon état, de Ja douleur amère, De la confusion que j'ai dû ressentir.

Je suis désespérée... O déplorable mère! C'en est fait, je n'ai plus de fils.

ROSETTE

On pourra le sauver.

Mme ARGANT.

Ahl la raison m'éclaire; Je pénètre plus loin que jamais je ne fis : Supposé que l'on puisse apaiser cette affaire, Et dérober sa tête aux rigueurs de la loi ,

En est-il moins perdu pour moi - Sitôt qu'il ne peut plus mériter ma tendresse? Sous les dehors trompeurs d'un caractère heureux Je vois qu'il a toujours abusé ma foiblesse.

Ce trait de lumière est affreux.

Ah , grand Dieu 1 que j'étois cruellement séduite ! J'en mourrai de douleur.

ROSETTE

Mais il pourroit un jour...

Mme ARGANT.

Non : quand la confiance est une fois détruite, C'en est fait pour jamais, il n'est plus de retour. Rosette, laisse-nous.

M. ARGANT, MADAME ARGANT

Mme ARGANT^ Sf levant.

Eh bien ! quelle nouvelle?

En a-t-on? L'aventure est-elle aussi cruelle Qu'on le dit?

M. ARGAXT.

Je vous en réponds.

Avec son bel esprit qui vous avoit séduite, Votre fils, comme un sot , a donné tout de suite Dans un piège grossier tendu par des fripons; Et le premier exploit de ses premières armes Est un enlèvement bien conditionné.

Dans un asile détourné Il croyoit emmener sans trouble et sans alarmes Son illustre conquête; il n'avoit rien prévu, Lorsque, trahi par elle, et pris au dépourvu.

On est venu troubler sa joie.

L'indiscret, qui pouvoit échapper sans éclat,

Au lieu d'abandonner sa proie, A tous ses assaillants a livré le combat; Mais, étant le plus foible, il a fallu se rendre: Il est entre leurs mains, pris, et même lâché--^^"

Mme ARGANT.

Blessé? le malheureux!... Quel parti faut-il prendre?

M. AUGA\T.

Mais Doligni, que j'ai laissé,

3ifi L'ÉCOLE DES MÈRES.

Croit avoir quelque espoir d'empêcher les poursuites; Et, comme il est intelligent, Peut-être avec beaucoup d'argent

Cette aventure-là n'aura pas d'autres suites.

Les suites n'en seront funestes que pour moi. Idole de mon cœur! malheureuse chimère!

Fils indigne! Ah! le ciel te devoit une mère Incapable d'avoir le moindre amour pour toi. Est-ce au fond de mon sein qu'il a puisé ces vices? "~~~Pour lui seul j'ai laissé ma fille dans l'oulu^i : La moitié de mon sang y reste enseveli; Je faisais à l'ingrat les plus grands sacrifices; Et voilà tout le fruit que j'en vais retirer! Ma honte est mon salaire! Hélas! qui l'eût pu croire? Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer: Mais je remporterai cette affreuse victoire. Va, ma haine commence où mon erreur finit. {à M. Argant.) Triomphe/.... le ciel me punit.

M. ARGANT

Eh ! ne séparez point mon intérêt du vôtre. Sans nous rien reprocher, gémissons l'un et l'autre Sur les égarements de ce fils trop ingrat. Si je l'ai toujours vu d'un œil un peu sévère, Je n'en avois pas moins des entrailles de père; Je l'aimois comme vous, mais avec moins d'éclat; Je tenois ma tendresse un peu plus renfermée; Et je ne demandois à votre ame charmée Que de cacher l'excès de son enchantement.

ACTE V, SCÈNE V

llélas! si quelquefois je vous en ai blâmée, Excusez le motif: trop sûre d'être aimée, La jeunesse abuse aisément Du foible qu'on a pour ses charmes.

Plus les enfants sont chers, plus il est dangereux De leur trop laisser voir tout ce qu'on sent pour eus. Je gémis du sujet qui fait

couler vos larmes : Votre courroux est juste; Argant l'a mérité. Mais si vous le voyez, comme je l'etivisage. Au milieu des transports et des fougues d'un âge Où la raison n'est pas à sa maturité.

Vous devez conserver un rayon d'espérance. Je l'ai laissé confus, honteux, mortifié... Je crois que son état est digne de pitié. Un malheur instruit mieux qu'aucune remontrance. 11 peut se corriger. Il est encore à temps. Ce qu'il vient d'essayer finira son ivresse; Eh ! croyez qu'il n'est point de plus sûre sagesse Que celle qu'on acquiert à ses propres dépens.

.Mme A RCA NT.

Discourez un peu moins, et montrez-vous plus sage.

M. ARC A NT

Moi?

Mme ARGANT.

Sans doute.

M. ARGANT

Eh mais ! s'il vous plaît.

Qui peut me procurer cet avis à mon âge?

Mme ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

318 L'ÉCOLE DES MÈRES.

M. ARGANT

Je ne sais ce que c'est:

Je n'en ai, je vous jure, aucune connoissance.

M«>e A KG A. NT.

A quoi sert d'affecter cette fausse innocence? Eh! comment voulez-vous que je ne sache pas Ce qu'ici personne n'ignore?

M. ARGANT

Voyous, que savez- vous, encore?

Que votre fils n'a fait que marcher sur vos pas, Monsieur : vous lui traciez une route assez belle ! Sans illoite il vous sied bien de prendre son parti , Puisqu'en effet c'est vous qui l'avez perverti.

M. ARGANT

J'entends : voilà l'effet d'un rapport infidèle.

Mine ARGANT.

Et quel moyen, hélas ! de uêtre point séduit Par l'exemple effréné des foiblesses d'un père? Quel caractère heureux n'en seroit pas détruit? Ah ! c'est de plus en plus ce qui me désespère : Qui recevra mes pleurs? qui fermera mes yeux?

M. ARGAXT.

A'ous vous abandonnez à de fausses alarmes. Calmez-vous sur mon compte, et jugez un peu mieux. Mais on vient; suspendez vos larmes.

SCÈNE VI

M. DOLIGXI, M. AKGANT, madame AUGANT.

M. ARGANT

Quoil déjà de retour?

M. DOUGNI.

Oui, vraiment, me voilà.

M. ARC AN T

Vous n'aurez pu conclure avec ces coquins-là; Leurs propositions sans doute vous effraient?

M. DOUGM.

J'ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui se paient

De raisons et d'argent comptant:

A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant. J'ai réjilé, moyennant une somme assez forte Dont ces honnêtes gens sont contents.

M. argant.

Eh ! qu'importe?

M. DOLIGNI.

Si vous le trouvez bon , sans perdre un seul moment, Il faut aller signer, et consommer l'affaire. Ce n'est pas loin d'ici; c'est chez votre notaire, Où l'acte est tout dressé.

M. ARGANT

Courons-v promptement; (à madame Arqnnnt.) Supposé, cependant, que cela vous convienne.

Mme ARGANT.

Allez, messieurs.

M. ARGANT

Partons.

SCÈNE VU

Et nous, réglons aussi L'affaire qui me reste à terminer ici.

Rosette? Holà, quelqu'un! Que Marianne vienne. Voyons Jonc ce que c'est; perçons l'obscurité Dont le mystèie ici couvre la vérité.

Quoi! tout ce qui m'est cher s'unit et se rassemble Pour me faire essuyer tous les malheurs ensemble! , Mon éjjoux et mon fils... J'adorois deux ingrats!... Ma rivale paroît... ne la ména-geons pas. Je te rendrai du moins outrage pour outrage. Sachons qui de nous deux doit imposer la loi.

ACTE V, SCENE VIII

N'en pouvez-vous jouir, si ce n'est sous mes yeu\? Voulez-vous me réduire à vous demander grâce 'i' Ou faut-il vous céder? prononcez entre nous. MARIANNE, à part.

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage?

Ml»" ARG ANT.

Répondez donc.

MARIANNE

Hélas! je tombe à vos genoux.

MJue A R G A N T.

Portez ailleurs ce faux hommage.

Levez-vous. Les soupirs, les pleurs, sont superflus: Ce ne sont pas toujours des preuves d'innocence.

Disposez de mon sort. Que voulez-vous de plus?

N'est-il pas en votre puissance?

Ordonnez, et comptez sur une obéissance Qui servira du moins à me justifier.

Délivrez-vous de ma présence:

Je ne demande, hélas! qu'à me sacrifier.

Mme A R G A N T.

Qu'à vous sacrifier? Est-ce ici votre place ?

Je n'ai que du malheur; vous pouvez m'en punir.

Mme ARGANT.

Mais le malheur ici vous a-t-il fait venir?

MARIANNE

Accusez mon erreur et non pas mon audace : Madame, on m'a trompée en m'amenant ici ; C'est une vérité qui peut être attestée.

Si j'avois été libre, vous serois-je restée? D'aujourd'hui seulement mon sort est éclairci; Et dès que je l'ai su, j'ai tout mis en usage Pour qu'on me laissât fuir ; je n'ai pu l'obtenir. Ai-je rien de plus cher que de vous réunir?

Mme ARGANT, à part.

O ciel ! d'une rivale est-ce là le langage? J'ai peine à résister à son air ingénu.

(à Marianne.) Cette énigme est assez difficile à comprendre. Votre sort, dites-vous, vous étoit inconnu? Quel est donc ce roman?

MARIANNE

On a dû vous l'apprendre.

Vous savez (qui je suis?

Mme ARGANT, A PART.

C'est un secret pour moi.

MARIANNE

On ne vous a point dit qui j'étais?

Mme A R G A N T.

Je l'ignore.

D'où vous vient ce nouvel effroi?

MARIANNE

Je frémis d'une erreur où je vou[^] vois encore.

mme ARGANT.

Cherchez donc à la dissiper.

MARIANNE, à fcirt., en regardant par-tout. Hélas ! je ne vois point mon père.

M«ne ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

ACTE V, SCÈNE VIII

MARIANNE, « part.

Cet abandon uie désespère.

Mme A r. G A N T.

Que cherchent vos renjards? Éparjjnez-vous ces soins, l'ailez en liberté, nous sommes sans témoins.

Quand vous me connoitiez...

Mine ART. A NT.

Quelle est votre fortune?

MAniÀNNK.

Qui'.' moi? je n'en possède et n'en prétends aucune.

Mme ARGANT.

Que faisiez-vous auparavant?

MARIANNE

Je menois hors du monde une vie inconnue.

yiae a R G A A T.

Continuez.

Dans lin couvent, Depuis que je suis née, on m'a toujours tenue, l-i.vez-y mon destin. Je suis prête à partir. J'offre d'y retourner, pour n'en jamais sortir.

Mme ARGANT, à part.

Je n'en avois jamais été si bien frappée. (Ittiul.) (à part.)

I Comptez sur mes secours... On peut l'avoir trompée. (Imiit.)
Je vous les offre volontiers.

Quel fut votre couvent? Parlez avec franchise.

Vous pouvez le connoître.

M^o ARGANT.

OÙ vous avoit-on mise?

MARIANNE

Mais c'étoit auprès de Poitiers.

Mme ARGANT.

(à part.) De Poitiers, Jites-vous? Useroient-ils d'adresse?

{haut.) C'est un fait qui peut être aisément éclairci.

MARIANNE

Je le sais.

MTM^ ARGANT, Û part.

En effet seroit-elle ma nièce?

(haut.) C'est le même couvent où ma tille est aussi. (à part.)
Que je suis coupable envers elle !

(haut.) Vous l'avez Jonc vue?

MARIANNE

Oui.

Mme ARGANT.

Si vous la connoissez, .le suis mère, excusez des désirs empressés, Vous pouvez m'en tracer une image fidèle. Faites-moi son portrait... Quoi! vous ne l'osez pa.s? .)Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas Que vous eu avez en partage.

MARIANA K

Connoissez-la par d'autres traits.

Plus précieux , plus cliers et pour vous et pour elle ; C'est sa soumission et son profond respect.

Cet éloge n'est point suspect.

Quels que soient vos desseins, elle y sera fidèle : Votroifilie , à jamais, saura s'y conformer ; Vos projets lui sont tous aussi chers qu'à vous-même.

Il me reste à vous informer...

M«ne ARGAST.

De quoi donc? Achevez.

MARIANNE

De sa tendresse extrême.

SCÈNE IX

M. ARGANT, M. DOLTGNi, au fond du théâtre; MADAME ARGANT, .MARIANNE.

Mme ARC A. NT.

Eh! pour qui?

Le demandez-vous?

Pour une mère qu'elle adore.

Mme ARGANT.

Moi? puis-je mériter des sentiments si do«\:' Elle ne m'a point vue encore.

MARIANNE

Hélas ! parJonnez-moi.

M" »e ARGA>"T.

Que dites-vous? Comment?

Eclaircisseven ce moment Le mystère que vous me faites...

Seriez-voHS...? Plût au ciel!... Dites-moi qui vous êtes. Ma nièce?... Si j'en crois des transports pleins d'appas. Vous devez m'être bien plus chëie.

M. ARGANT, s'npplodiant.

Votre coeur ne vous trompe pas.

Embrassez votre fille.

MTM« ARGANT, embrassant sa fille , qui se jette à ses genoux.

O trop heureuse mère !

;\1AR J AXNF.

Qu'il m'est doux de me voir entre des bras si chers'.

M«ne ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, et partagez ma joie.

Dans la félicité que le ciel me renvoie,
Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.
Vous me pardonnez donc cette ruse innocente?
Mme ARGANT.
Si je vous la pardonne! elle fait mon bonheur.
M. DOLIGNI.
Nous en voilà pourtant venu? à notre honneur:

ACTE V, SCÈNE IX. Scîy

M. ARG A.N'T

Ma femme, il faut aussi que mon fils s'en ressente :
Sous le poids de sa faute il paroît abattu;
Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.
H n'oseroit paroître. Ah! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre sa vertu. ■^
jime A RCA NT.
Je ne puis.

MARIANNE

Oserois-je, en faveur de mon frère, Unir ma foible voix à celle
de mou père? Pour qui rëservez-vous un généreux pardon? Me

refuserez-vous une première grâce?

Mme ARGANT.

L'ingratitude la plus basse Mérite un entier abandon.

(à M. Doligni.) .appelez votre fils; (ju'il vienne en diligence.

(il/. Doliyni va pour faire avancer son fils.)

M. ARGANT

Je croirois que c'est trop écouter la vengeance, Et que le châti-
ment d'un si cher criminel Doit être passager et non pas éternel.

SCÈNE X

M. DOLIGM, DOLIGXI fils, M. ARGAST, MADAME ARGANT,
MARIANNE.

Muie ARC. A NT, à M. Doliqtli.

Monsieur, voici ma fille et ma seule héritière. ^^ Je déshérite
Argaut, j'eu pi-ouoïce l'arrêt; Ma fille occupéia sa place tout en-
liùre. Je sais que votre fils l'adore, et qu'il lui plaît. Ne vous en ca-
chez point. Leur amour m'intéresse. Qu'ils recueillent tous deux
le fi'uit de leur tendresse.

MARIANNE

Eh , madame ! croyez le serment que j'en fais, S'il en coûte si
cher à mon malheureux frère, J'aime mieux, avec lui, pleurer
votre colère, Que d'en accepter les hieiifaits.

MUie ARGANT.

Eh! que veux-tu?

MARIANNE

Sa grâce. Elle sera la mienne.

^*VSi vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne?

Mme ARGA.VT.

Il n'auroit pas pailé de même en ta faveur.

Il m'aimera. Craignez l'effet de sa douleur. Et de son désespoir extrême.

Mme ARGA.NT.

Qui me garantira ce retour sur lui-même?

ACTE V, SCENE X

MARIANNE

Sa faute et ses remords. ' "" ""

Mme ABGANT.

Tu m'imposes la loi.

Puisse ce malheureux te prendre pour exemple!

Mais avant qu'un pardon plus ample Lui fasse partager ma tendresse avec toi, Je veu,x d'un œil sévère observer sa conduite.

•-'' L'ingrat, jusqu'à ce jour, ne m'a que trop séduite.

(à Doliffni Jils.) Vous, recevez ma fille et vivez avec nous : Je ne puis me résoudre à me séparer d'elle; C'est la condition que j'exige de vous.

DOLIGNI FILS.

c'est rendre encor plus chère une union si belle.

M. ARGANT

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux. En aimant ses enfants, c'est soi-même qu'on aime; Mais, pour jouir d'un sort parfaitement heureux,

Il faut s'en faire aimer de même :

Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême Qu'en partageant son ame également entre eux.

GOUVERNANTE

COMÉDIE EX CINQ ACTES

Représentée pour la première fois le 18 février

PERSONNAGES

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, JULIETTE

JULIETTE suit Angélique, qui rêve.

Angélique, est-ce tout? Faites-vous violence. Je voudrais bien savoir à quoi .sert le silence : Il ne {«uérit de rien ; au contraire, il aigrit Les maux et les tourments du cœur et de l'esprit. Se taire est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie; Le babil est le charme et l'ame de la \ ie... Vous ne répondez rien? Quel est donc votre but, Et votre idée?

ANGÉLIQUE

Hélas!

JULIETTE

Un soupir? Beau début!

Après? Continuez.

LA GOUVERNANTE

ANGELIQUE

Je n'ai plus rie» à dire.

JULIETTE

On n'a que trop de quoi parler quand on soupire. Où sont donc ces transports, cette vivacité? Nos entretiens faisoient votre félicité; Vous ue pouviez finir : lorsque je me rappelle...

Je ne te parlois pas alors d'un infidèle.

1 U LI ETTE

Doit-on, lorsque l'on perd le cœur d'un inconstant, Perdre aussi la parole? Allons, il faut d'autant Soulager son dépit; rien n'est plus salulaire.

ANGÉLIQUE

où parle la raison, le dépit doit se taire.

J ULIETTE.

Et la raison vous parle, à vous, Angélique?

ANGÉLIQUE

Oui.

JULIETTE

Ah ! le bel entretien ! Ma foi ! gare l'ennui. Mais il est tout venu.

ANGÉLIQUE

Non, ce guide propice A porté la lumière au fond du précipice
Où j'aurois essuyé le plus grand des malheurs.

J ULIETTE.

Bon ! bon ! l'amour bientôt le comblera de fleurs.

ANGÉLIQUE

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.

ACTE I, SCÈNE I. 333

Où ni'alloil entraîner mon peu d'expérience !

Kh! comment pouvons-nous ne nous pas égarer?

Comment fuir les dangers qu'on nous laisse ignorer?

A qui notre jeunesse est-elle confiée?

Hélas 1 pour l'ordinaire elle est sacrifiée.

Quel est le sort du sexe! Ah, Juliette! il s'ensuit

Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être instruit.

J U LI ETTE

Ah! diantre, vous voilà tout-à-fait surprenante. Ce beau chef-d'œuvre vient de notre gouvernante : ' Depuis six ou sept mois qu'elle a trouvé moyen |

De s'impatroniser, je n'y commis plus rien. La baronne elle-même en a Fait son amie, Et ne fait que vanter sa rare prud'homniie. Nous étions vous et moi bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE

Je voudrais l'avoir eue en sortant du couvent : Oui, Juliette, ce sont quatre ans (pie je regrette.

J U LI ETTE

Oui, votre tante a fait une fort belle emplette!... Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs. Mais parlons de Sainville : espérez que vos cœurs^ Seront bienlôt remis en bonne intelligence. Je sais que de sa part un peu de négligence...

ANGÉLIQUE

Tu nommes négligence un total abandon?

L'excuse n'a plus lieu, non plus que le pardon.

Si Sainville a quitté sa retraite profonde

Pour aller se fourrer dans le tracas du inonde.

336 LA GOUVERNANTE

C'est malgré lui. Pour moi, j'ai tout lieu de douter

Qu'il puisse eucor lonj-temps s'y plaire et le goûter.

Il n'a tait q[^]i'obéir, et par force, à son père;

Son esprit, son humeur, son goût, son caractère.

Feront qu'il y sera tout-à-fait étranger :

H est trop philosophe.

ANGÉLIQUE

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE

Non, il est trop bien né; c'est sur quoi je me fond?. Quel triomphe pour vous, quand dégoûté du monde.

ANGÉLIQUE

Qu'il y reste et s'y fasse un destin éclatant : Quant à moi, je médite un projet important.

JULIETTE

Vous vouldz tout-à-fait renoncer à Sainville?

ANGÉLIQUE

Je voudrais être encore à mon premier asile.

Eh! pourquoi faire? .\u lieu de bénir chaque jour La main qui vous a fait sorîir de ce séjour, Oû les infortunés de qui vous êtes née. Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée, Vous songez à rentrer dans le sein de l'ennui?

ANGÉLIQUE

Le monde n'a plus rien qui me plaise

J ULI ETTE.

Aujourd'hui; Mais den)ain il pourra vous plaire davantage. Le dépit prend toujours le parti le moins sage :

ACTE I, SCÈNE I

Demeurez, les absents sont bientôt oubliés. La baronne vous fait mille et mille amitiés, Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mère ; C'est une tante enfin comme il ne s'en voit guère : Mais si vous ne restez sous ses yeux, j'ai bien peur Qu'un autre ne parvienne à vous ôter son cœur, Ft qu'a\ec un époux elle ne s'en console. L.i veuve la plus satje est toujours assez folle Pour se remarier; cela se voit souvent. Il ne sera plus temps de sortir du couvent; Il y faudra gémir, enrager comme une autre, Et pleurer à-la-fois sa folie et la \ôtre. Je vous en avertis, craignez cet incident. Mais la voici qui vient avec le président. Sortons.

[Elle entraîne ^ngcUtjne.)

LE PRÉ.SIDENT, LA BARONNE

Vous n'avez fait aucune découverte? Ah ciel! n'aurois-je plu[^] qu'à gémir de leur perte? Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur De n'avoir jamais pu réparer un malheur Dont en quelque façon je suis presque coupable?

LA BARONNE.

Mais VOUS ne l'êtes point. Est-ce qu'on est comptable Des jugements qu'on croit rendre avec équité? Quoi ! ne peut-on jamais cacher la vérité?

338 LA GOUVERNANTE

Tant de gens sont payés pour conspirer contre elle. Pour lui tendre toujours une embûche cruelle! Quel juge est à l'abri d'un semblable malheur?

LE PRÉSIDENT

Voilà justement ce qui fit mon erreur,

Et l'arrêt dont je fus l'organe trop funeste.

Mais se peut-il qu'enfin nul espoir ne vous reste ,

Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,

Des gens d'un si grand nom ne se retrouvent plus?

LA BARONNE

Eh ! croyez-moi , monsieur, quand on est misérable , C'est un fardeau de plus qu'un nom considérable : Ils en ont pu changer.

Peut-être que la mort Au sein de l'indigence aura fini leur sort.

LE PRÉSIDENT

Mais le défunt avoit une femme, une fille : Il doit être reste quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE

J'ai bien quelques soupçons; mais ils sont si légers. Ils sont si dépourvus...

LE PRÉS[^]KNT.

Qu'i[^]Birte? ils me sont chers; Ne les négligez pas, redoubla-votre zèle; Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle D'obliger un parent que vous-même avez mis Depuis long-temps au rang de vos plus vrais ami?,

LA Baronne.

Crovez que c'est à quoi mon zèle s'intéresse.

LE président.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieillesse;

ACTE I, SCÈNE

J'aurai bientôt fini le cours qui m'est prescrit. Que je serois coûtent et de cœur et d'esprit, Si je pouvois, avant le terme qui s'approche, N'être plus accablé d'un si cruel reproche! Ce seroit mon plus cher et mon plus {grand bonheur. Eu tout cas, j'ai mon

fil; il est homme d'honneur» Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire, De faire une action qui, le couvrant de gloire, Éternise après moi le sang dont il est né. Et me donne eu mourant un repos fortuné : Oui, j'en jouis d'avance, et mon ame est tranquille. Il pourroit cependant arriver que Sainville, Ee|)andu, dissipé, comme il l'est à présent, Eût altéré ses mœurs.

LA BARONNE

L'exemple est séduisaot; Mais...

LE PB ÉSI DENT

D'un autre côté , c'est sur quoi je me fonde. Sainville a grand besoin de l'école du monde : Philosophe un peu jgAe, et même trop ardent , \ Il s'abandonne trop^H>n zèle imprudent ; Ami de la franchise JH croit que la souplesse Est indigne d'un honlme, et taxe de bassesse Ces égards mutuels dont la nécessité A forgé les liens de la société.

Que sert une sagesse âpre et contrariante? Heureuse la vertu douce , aimable , et liante. Dont les ris et les jeux accompagnent les pas! La raison même a tort quand elle ne plaît pas.

34'o LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE

La sienne se ressent des défauts de son âge; Le temps adoucira ce qu'elle a de sauvage. Espérez.

LE PRÉSIDENT

Que je crains qu'il n'ait été trop loin! Tel est des jeunes gens le malheureux besoin , Qu'il faut pour les polir risquer de les corrompre. Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre, D'aller, de se répandre, et de se faire voir : Mais son obéissance a passé mon espoir; Vous ne le voyez plus; moi-même il me néglige.

LA EAROSNE.

Croyez que l'amour seul aura fait ce prodige.

LE PRÉSIDENT

Ah ! pourvu qu'il ne .soit devenu qu'amoureux, L'amour ne gâte point un caractère heureux. Je lui laisse le choix entre d'aimables filles Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles Où je l'ai présenté : mais je l'attends ici, V.t par lui-même enfin je vais être éclairci. Vous, madame, de grâce, éft^vez votre ouvrage. Et sur-tout point d'éciait; le Moindre est un outrage : Vous avez des soupçons, ne les méprisez pas.

LA BARONNE

J'approfondirai tout, et j'y vais de ce pas.

LE PRÉSIDENT, S AIN VILLE

LE PRÉSIDENT, en voyant arriver son Jils, à pari. Il me semble qu'il a plus de grâce et d'aisance.

(haut.) Je n'abuserai pas de votre complaisance : Le temps vous est trop cber pour eu perdre avec moi.

Puis-je en faire un plus doux et plus heureux emploi?

LE PRÉSIDENT.

Vous devenez flatteur.

Je dis ce que je pense.

LE PRÉSIDENT

Ce sont des compliments, et je vous en dispense.

Eh bien ! vous voilà donc au milieu du torrent !

Votre genre de vie est un peu différent :

Que dites-vous du monde? Allons, daignez m'instruire.

s AIN VILLE.

iSiais, mon père, j'en dis tout ce qu'on peut en dire. Il n'est qu'une façon de le bien définir.

LE PRÉSIDENT

.le ne crois pas qu'il soit aisé d'en convenir.

SAIN VILLE

Avec sincérité s'il faut que je réponde,

.l'ai \u que l'impudence est la reine du monde,

Et qu'il faut, quaud on veut y faire son chemin,

34î LA GOUVERNANTE.

Aller à la fortune avec un front d'airain;

Que l'art d'eu imposer est le seul art utile;
Qu'une louange aride, une estime stérile,
Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRÉSIDENT

En exagérant tout, on ne définit rien.
Brisons là. Mais d'ailleurs, dites-moi , je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAI.X VILLE

La bonne compagnie! Eh ! croyez-vous aussi
A cette lareté que l'on appelle ainsi?
J'ai tout vu, j'ai par-tout cherché cette merveille,
Dont le nom lesounoit sans cesse à mon oreille;
Mais ce n'est qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel , que l'usage a transmis
Par Toigane des sots da^is la langue ordinaire.
Qui sert à désigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil et de la vanité :
Tout cercle, quel qu'il soit, toute société
Croit en être, de droit, la véritable sphère.
Du bien, de la naissance, et telle autre chimère,

De la fatuité, des airs, et du jargon ;

Voilà tout ce qu'il faut pour usurper ce nom.

Quant à moi , j'en appelle ; elle est mal définie :

Ce sont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRÉSIDENT

Il en est cependant à qui ce titre est dû. Mais avec ses défauts le monde vous a plu. Et j'en vois la raison : parlons avec franchise , L'amour... Eh! comment donc, ce mot vous scandalise?

ACTE I, SCÈNE III

A votre â&e? Parbleu, c'est une nouveauté.

Qui m'en auroit donne?

L'esprit ou la beaulc.

s AIN VI L LE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle est réelle, Inspirer un amour aussi passajier qu'elle. Quant à l'esprit du sc.ve...

LE PRÉSIDENT

Il est sans contredit Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'esprit.

SAIN VILLE

Qu'une femme aisément passe pour un prodige! Mais c'est nous qui faisons nous-mêmes le prestige.

LE PRÉSIDENT

Comment?

s AIN VILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeunesse et d'appas, L'amour et les désirs attirent sur ses pas Une foule empressée à porter jusqu'aux nues Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues. Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur: Elle peut tout risquer; plus d'un adulateur Lui prête avidement et le cœur et l'oreille, Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille. Aux dépens du bon sens, anime ses propos , Et sur-tout avec art distribue à propos Une œillade traîtresse, un souris infidèle, Et voilà tous nos sots enchantés autour d'elle.

344 LA GOUVERNANTE

LE PRÉSIDENT

Vous n'avez pas éélé du nombre?

s AIN VI LLE.

Vraiment non,

LE PRÉSIDENT

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison. Pourquoi se distinguer?

Je n'en suis pas le maître.

LE PRÉSIDENT

Lorsqu'on est comme un autre, on est comme on doit être. Qui donne de Tencens ne donne rien du sien.

Eh mais! pardonnez-moi; mon estime est mon bien.

LE PRÉSIDENT

(à part.) {haut.}

Le bel amendement! Souffrez que je réponde.

A des faits?

Permettez : quand j'entrai dans le monde, Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous; Chacun m'y déplaisoit, et je déplus à tous; Ne faisant point de grâce, on ne m'en fit aucune.

s AIN VILLE.

On s'en passe.

L'on prit ma franchise importune Pour un fiel répandu par la malignité ; D'autres ne la taxoient que de rusticité ,

ACTE 1, SCKNE TH

Et chacun s'élevoit sur mes propres ruines : Où l'on cueillait des fleurs, je cueillois «les épines; Ainsi par un scrupule un peu trop rigoureux, J'ùlois à la vertu le droit de rendre heureux. Alors, par une erreur qui n'est que trop commune, J'imputois mes mal-

heurs à l'aveu jlle fortune; J'en faisais son forfait, loin de m'en accuser. L'expérience enfin sut me désabuser :

Je rompis mon humeur, rompez aussi la vôtre. i\"(is besoins nous ont faits esclaves l'un de l'autre :]1 faut porter ce joug; (|ui se révolte a tort. Et devient l'artisan de son malheureux sort. Sachez donc vous soumettre à cette déjendance : L'usage des vertus a besoin de prudence; Dans un juste milieu la raison l'a borné : D'ailleurs il faut toujours que leur front soit orné Des grâces et des fleurs qui sont à leur usage. Quand la vertu déplaît, c'est la fiute du sage: Sachez la faire aimer , vous serez adoré.

Son éclat naturel doit être décoré!

Quoi! d'un fard étranger, secours de l'imposture. L'art oseroit souiller la beauté la plus pure! Mon père, crovez-moi , son attrait lui suffit.

LE PRÉSIDENT

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit. Ma fortune, mon fils, est moins considérable Qu'on ne le croit; je suis dans un poste honorable. Où l'on n'amasse point; ainsi je vous préviens Que, bitn loin de trouver après moi de grands biens,

Vous serez étonué d'un si t'oible partaître.

11 faut vous faite ailleurs uu plus gïaud héritage;

Et vous ne le pourrez qu'eu cherchant uu parti

Qui soit digne, en un mot, de vous être assorti

Par son uom , par son rang et par son opulence :

Mais, pour le mériter, faites-vous violence;
Allez, voyez le monde, et mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte et vous prescrit.

SCÈNE IV

SAINVILLE

Qui? moi I pour mendier les biens les plus frivoles, J irois de porte en porte encenser des idoles, Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris! La plus haute fortune est trop chère à ce prix. Ah, mon père! en effet, quelle erreur est la vôtre! Mon Louheur depend-il d'être au-dessus d'un autre. De briller dans le monde «n peu plus, un peu moins î* Eh bien! mon existence aura moins de témoins. Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne,

De n'avoir que l'éclat que la probité donne?

Quoi qu'il en soit enfin , je serai dans ce cas ;

Et c'est un être heureux qu'on ne connoitra pas :

Oui, cet objet charmant aura la préférence.

Adorable Angélique! ah! quelle différence!

Le ciel a pris plaisir à la former pour moi.

C'en est fait, pour jamais je rentre sous sa loi...

Depuis que j'ai cesse de cultiver sa flamme,

SAIN VILLE, JULIETTE

JULIETTE

Monsieur, un mot, de grâce : Angélique m'envoie.

SAIK VI LLE.

Angélique ?

JULIETTE

Elle-même.

s A INVILLE.

Ah ciel! quelle est ma joie' y

Dieux ! elle me prévient. /

JU LI ETTE

Sans vous le reprocher, c'est la dixième t'ois que je viens vous chercher.

SA! N VILLE

Ah ! je suis trop heureux.

JULIETTE

Apprenez à quels titres.

Et prenez ce paquet, c'est un recueil d'épîtres.

s AIN VI L LE.

O gages fortunés du plus fidèle amour!

O bonheur qui m'assure un éternel retour J Quand je semblois
avoir abjuré son empire , Elle peusoit à moi, s'occupoit à
m'écrire;

348 LA GOUVERNANTE

Ce sont tous ses billets.

JULIETTE, voulant sortir.

Vous verrez à loisir.

SAIN VILLE, en l'arrêtant.

Je ne me souviens pas de l'avoir fait plaisir.

JULIETTE, à part.

Ki moi non plus.

s ,v I .\" V I L L E , en tirant sa bourse.

Tu m'as trop bien servi près d'elle Pour ne pas aujourd'hui ré-
compenser ton zèle. (Il lui donne de l'argent.) {Il lui donne sa
bourse.) Tiens, Juliette... Ah ! prends tout.

JULIETTE

Que de biens à-Ia-fois !

Eh! puis-je trop payer tous ceux que je reçois?

JULIETTE

(Elle veut sortir.) Je suis votre servante.

SAI.WILLE

Attends.

JULIETTE.

Monsieur, je n'ose.

Sois témoin des transports que mon bonheur me cause. Tu lui diras... Grands dieux! quel retour inhumain ! Je vois, je lis ma perte écrite de ma main. Mes lettres , mon portrait : il faudra que j'en meure !

JULIETTE, à part.

Je ne crois pas qu'il soit besoin que je demeure.

ACT I, SCÈNE V. Sg

SAINT-VILLE.

L'espoir n'a donc servi qu'à mieux m'assassiner!

(à Juliette.) Eh quoi! tu fuis?

JULIETTE

Je crains de vous importuner.

Parle donc ; ton silence augmente mon supplice: Tu ne te tais pas, si tu n'étois complice.

JULIETTE

Mais en serez-vous mieux, quand je vous aurai dit Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit. Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre, Kt (|u'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre?

SAIN VILLE

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal! Il n'est donc que trop vrai que tout choix est égal ! A tout âge, en tout lieu, l'amour n'est qu'en idée. Enfin c'en est donc fait, ma perte est décidée ; Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé.

JDLI ETTE.

Jugez-vous : quand on a le bonheur d'être aimé , H faudroit résider auprès d'une maîtresse, Cultiver par soi-même et nourrir sa tendresse. L'amour qu'on nous inspire exige bien du soin; Des yeux qui l'ont Fait naître il a toujours besoin; La moindre négligence y porte un coup funeste, tst-ce que notre cœur a des forces de reste?

SAI N VILLE

F.t pari'f'que j'ai tort, m'abandoniieras-tu?

350 LA GOUVERNANTE.

iV HETTE.

La bonne volonté fait toute rua vertu:

Mais je suis sans crédit, je roujjs de le dire. Certaine gouvernante a sur elle un empire Que, pendant votre absence, elle a jusqu'à ce jour Acquis malgré moi-même aux dépens de l'amour.

SAIiWILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire?

JULIETTE

Et l'on refusera constamment de vous lire; Car ce maudit argus pense à tout, n'omet rien : Écrivez cependant.

s AINVI LLE.

Je m'en garderai bien.

Ali! c'en est trop enfin... Je ne veux rien entendre; Puisqu'on me rend mon cceiir, il faut bien le reprendre; Puisqu'on brise ma chaîne, il faut bien en sortir. Non, je ne prétends pas |)er-dre mon repentir; Laisse-moi, c'est en vain que la perfide y compte: J'aime encor mieux mourir de rage que de honte; J'aurois vécu pour elle, et je vi\rai pour moi. Que je suis soulagé d'avoir repris ma foi ! Que je vais désormais vivre heureux et tranquille! Tu le veux, j'écirai, mais ce sera d'un style... Elle apprendra qu'on peut cesser de l'adwer.

JULIETTE

Perdez- vous la raison? Au lieu de réparer...

SAIN VILLE

Un seul regret me tue, il faut que j'en convienne, C'est que son inconstance ait prévenu la mienne;

SCENE I

O tendresse du sang ! Doux charme d'une vie

Qui devrait dès long-temps m'avoir été ravie!

Quel état m'as-tu fait préférer à la mort?

Grand Dieu! lorsque j'y pense, étoit-ce là mon sort?
Mais je n'en rougis point, la cause en est trop chère:
Continuons les soins de la plus tendre mère;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté
Où la main d'un parent a daigné par bouté
Assurer mon destin, consommons mon ouvrage.
Ah, ciel! permets enfin qu'à travers un nuage,
J'achève de verser sur l'objet de mes pleurs
Les seuls biens qui me soient restés de mes malheurs;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre avantage,
L'usage des vertus lui serve d'héritage.
Voyons ce que sur elle ont produit mes avis,
Et si , pour son bonheur, elle les a suivis.

LA GOUVERNANTE. 353

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE

ANGÉLIQUE

Ma bonne, embrassez-moi. Que je suis satisfaite!

Quoi donc, ma chère enfant?

A.N'GÉLIQUE.

Ma victoire est complète.

LA GOUVERNANTE

(àpa/'t.) {haut.}

Que je crains ces transports! Qu'est-il donc arrivé?

ANGÉLIQUE

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien sauvé. J'ignorois qu'on aimât si fort ces bajatelles. Je n'ai pu m'en priver sans des peines mortelles; Je les regrette encor, mais j'ai fait mon devoir. Ah ! je suis bien vengée , il est au désespoir.

LA GOUVERNANTE

Il en fait semblant.

ANGÉLIQUE

Non , il n'est pas homme à feindre, Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE

Elle a pensé vous perdre, et sa fausse amitié Voudroit contre vous-même armer votre pitié. De ces personnes-là craignez le caractère ; Ou ne se perd jamais que par leur ministère ;

354 LA GOUVERNANTE

Et si vous m'en croyez , détachez-la de vous;

En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGÉLIQUE

Mais, entre nous.

Me voilà donc réduite à ne voir plus personne? Car vous m'ordonnerez, du moins je le soupçonne, De ne plus \oir Sainville?

JLA GOUVERNANTE.

Oui , ne balancez pas.

ANGÉLIQUE

Mais s'il m'écrit?

LA GOUVERNANTE

Peut-être.

ANGÉLIQUE

Ah ! sans doute.

LA GOUVERNANTE

En ce cas, Sans la décacheter, renvoyez-lui sa lettre... Voilà précisément ce qu'il faut me promettre. Eh quoi! vous hésitez? Vous vous taisez? Parlez.

ANGÉLIQUE

Ah ! vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE

Mais c'est pour votre bien.

ANGÉLIQUE

Hélas !

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire, C'est pour vous coaserver votre honneur, votre gloire.

ACTE II, SCÈNE II

ANGÉLIQUE

L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour?

i. \ GOUVERNANTE.

Non vraiment; au contraire, il l'approuve à son tour.

ANGÉLIQUE

Et pourquoi donc le mien lui scmble-t-il un crime?

LA GOUVERNANTE

C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime, Puisque vous m'y forcez : eh ! peut-on ignorer Que, pour pouvoir aimer sans se déshonorer, Il faut qu'un doux espoir, mieux fondé que le vôtre, Assortisse deux cœurs qui soient faits l'un pour l'autre?

ANGÉLIQUE

Eh! pour qui donc Sainville et moi sommes-nous faits?

LA GOUVERNANTE

Que de foiblesse encor! que j'en crains les effets!

(à part.) Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'espérance Qu'elle ose concevoir contre toute apparence.

(haut.) Ma fille (vous m'avez permis un si doux nom), Il faut, à vous guérir, forcer votre raison. Non, ce n'est point à vous que le ciel le destine; Peut-il s'associer avec une orpheline Inconnue, et d'ailleurs réduite à ses attraits, Oui n'a ni bien ni rang, qui n'en aura jamais? Sur la baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGÉLIQUE

Et par quelle raison? N'est-elle pas ma tante?

356 LA GOUVERNANTE

LA GODVERNA!NTE.

Hélas !

ANGÉLIQUE

Que dites-vous?

LA GOUVERNANTE

Otez-vous cet espoir.

ANGÉLIQUE

Mais, encor, pourquoi donc?

LA GOUVERNANTE

Voulez- VOUS le savoir' Elle ne vous est rien , le rapport est fidèle.

ANGÉLIQUE

Depuis plus de quatre ans que je suis avec elle, Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE

Vous l'avez mérité, Mais ce n'en est pas moins l'effet de sa bonté : Vous étiez dans un cloître une charge importune, Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total?

LA GOUVERNANTE

Vos parents , ruinés par un procès fatal, Furent forcés de faire un si jrrand sacrifice ; Daiguez-les, ce fut là leur plus cruel supplice.

ANGÉLIQUE

Vous vous attendrissez! Vous les avez connus? S'il est vrai , dites-moi ce qu'ils sont devenus ; Ne me cachez plus rien.

I. A GOUVERNANTE

Votre malheureux père Saisit l'occasion d'une guerre étrangère: Son courage lui fit espérer tout du sort; Mais il s'exposa trop, il y

trouva la mort.

ANGÉLIQUE

Ah, grands dieux! Et ma mère, alors, que devint-elle?

LA GOUVERNANTE.-

Votre mère? jugez de sa douleur mortelle; Peignez-vous son état et son adversité.

Enfin , après avoir long-temps sollicité, D'une pension t'oible, à peine suffisante Pour soutenir sa vie infirme et languissante, On crut payer assez les jours de son époux. Elle comptoit alors se réunir à vous.

Et vous faire venir pour essuyer ses larmes; Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes, Sa santé succomba sous des maux si constants; Dans les bras de la mort elle resta long-temps: A peine elle en sortoit, que ce bienfait modijue. Qui faisoit sa fortune et sa ressource unique. Fut discontinué sans espoir de retour.

Sans doute que depuis un si malheureux jour

Elle n'a pu survivre à ce coup si funeste?

Vos larmes, vos soupirs, m'apprennent tout le reste.

LA GOUVERNANTE

Ne comptez plus sur elle, et revenons à vous. Vous étiez au couvent, où je sens, entre nous. Jusqu'où pouvoit aller votre disgrâce affreuse,

LA GOUVERNANTE

Quanti le ciel, qui vouloit que vous fussiez heureuse,
De la Ijaroine un jour y conduisit les pas.
Ou lui pai'la de vous: votre âge, vos ajipas,
Des larmes qui pour lors vous prêtèrent leurs charmes,
Tout força la baronne à vous rendre les armes;
l'Ile vous prodigua ses généreux secours.
Enfin , son amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, et sa \ive tendresse
Daigna vous honorer du litre de sa nièce.

ANGÉLIQUE

Ah 1 quelle différence!

LA GOUVERNANTE

Ainsi ne Tétant pas,
Voyez quel précipice est ouvert sous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'espoir inutile
De devenir un jour l'épouse de Sainville?
Non; cessez de compter sur cet heureux lien.
La baronne pourra vous faire quelque bien ;

Mais ce n'est pas assez pour que l'on vous pi'éfère . Au plus riche parti que lui cherche son père: j Sainville en a besoin pour vivre avec l'éclat s Qu'exigeront bientôt son rang et son état.

ANGÉLIQUE.

Et le plus temire amour n'est donc rien dans la vie? Au gré de la fortutie il faut (ju'on se marie. Pourvu qu'on soit bien riche, on est donc bien content? Je ne l'aurois pas cru.

LA GOUVERNANTE

Le plus sûr est pourtant De ne plus espérer que l'hymen vous unisse:

ACTE 11, SCÈXE II

IS'aftciilt'/. [las, vous Jis-je, un si grand sacrifice; Je n'iniiajjiie pas qu'il y puisse songer.

ANGÉLIQUE

Vous découvrez l'aLynie où j'allois me plonger. Que de combats vont être arrosés de mes larmes! Ce n'est que loin de lui que je trouve des armes! .le dois vous avouer que mon coeur révolte Sur mes réHexions l'a toujours emporté; tt si je reste ici...

LA GOUVERNANTE.

Venez.

OÙ donc, ma bonne?

LA G O L' V E K N A N T E

OÙ I honneur vous attend , aux pied.s de la baronne ; Venez lui confier votre état dangereux.

Elle aime la vertu, son camrest généreu.K: Priez-la de finir una peine si rude, En vous faisant rentrer dans cette solitude Où vous étiez. Pressez, redoublez votie effort: Elle est riche, elle y peut assurer votre .sort. Doutez-vous du succès? La baronne vous aime.

ANGÉLIQUE

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA G o U V E U N A N T E

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi?

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur et moi. K'est-il que ce moyen? Si je vous intéresse. Ma bonne, sauvez-moi favcu de ma foiblesiei

360 LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE

Hâtez-vous d'employer des motifs si pressants: Les remèdes tardifs sont toujours impuissants.

ANGÉLIQUE

Disposez d'un aveu que je vous abandonne, Lliargez-vous-en vous-même auprès de la baronne.

LA GOUVERNANTE

Vous me le permettez?

Oui , je vous le permets.

LA GOUVEKN ANTE.

Vous me desavouerez.

ANGÉLIQUE

Non ; je vous le promets.

LA GOUVERNANTE

J'y vais donc.

ANGÉLIQUE

Attendez... F^artez, volez, ma bonne; Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE

J'obéis.

ANGÉLIQUE

Ecoutez, c'est à condition.

Si l'on daifjne accepter ma proposition, Que vous viendrez aussi, que vous vivrons ensemble; Je me soumets à tout, pourvu qu'on nous rassemble: N'y conseutez-vous pas ?

LA GOUVERNANTE

Oui , c'est bien mon dessein.

(Elle sort.)

JULIETTE, ANGÉLIQUE

J u Li E rr i;.

Pourroit-on vous parler?

axgéliquit:. ,

Tu lui diras que non.

JULIETTE

C'est moi qui vous demande audience en mou nom.

A XGÉLIQUE.

Qui? toi?

JULIETTE

Moi-même.

ANGÉLIQUE

Eh bien ! je ne veux plus tentendre

JULIETTE

Et par quelle raison ?

ANGÉLIQ DE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE

On vous l'a défendu?

ANGÉLIQUE

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE

Depuis assez long-temps, parlons de bonne foi, Votre bonne, jalouse, envieuse, inquiète, Cherche à me supplanter, sa victoire est complète; Votre humeur trop facile a comblé son désir: N'agissez, ne pensez que sous son bon plaisir; Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous prête; Soyez comme un enfant qu'on mène à la baguette.

AXGÉHQCE.

De grâce , finissons ; je ne vois que trop bien Quel est le but secret de ce bel entretien.

JULIETTE

Vous pourriez vous tromper.

ANGÉLIQUE

Va, je sais qui t'envoie.

JULIETTE

Ne vous en faites pas une si grande joie.

ANGÉLIQUE

Quoi ! tu me soutiendras...?

J ULIETTE.

Moi ! je ne soutiens rien.

ANGÉLIQUE

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen D'apaiser, s'il se peut, une amante outragée?

ACTE II, SCÈNE IV

JO LIETTE

Ce seroit voloatiers, s'il m'en avoit chargée;

Et d'ailleurs (ce n'est pas que je parie pour lui).

Mais enfin , croyez-vous les hommes d'aujourd'hui

D'iunieur à nous passer tous nos petits raprices,

A faire tous les joui's les plus grands sacrifices,

A braver, à souffrir les mépris, les rebuts,

A demeurer constauts lorsque l'on n'en veut plus ,

A revenir à nous si'.ôt qu'on les rappelle ?

Non , l'art d'aimer a pris une forme nouvelle;

C'est à nous à présent à remplir en aimant

Tout ce qu'une maîtresse exifjeoit d'un amant;
Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grâce.
Nos esclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place,
Ils se sont emparés de nos droits les plus doux; il
Tout le poids de l'amour est retombé sur nous. /

A NGÉLIQCE.

Que m'importe ?

JULIETTE

Avouez que si par aventure Sainville revenoit après cette rupture Plus tendre (jue jamais vous rapporter son cœur, Le vôtre auroit pour lui la dernière rigueur?

ANGÉLIQUE

Sans doute.

JULIETTE

Il fait donc bien de ue pas se commettre? Je dis plus, s'il osoit hasarder une lettre Pleine de désespoir (je suppose le cas), Vous la refuseriez ?

364 LA GOUVERNANTE

ANC, ÉLIQU E.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE

(à part.) Il se le tient pour dit. Il est temps que je tousse.

(Elle tousse.) A la dernière épreuve il faut que je la pousse.

ANGÉLIQUE

Qu'as-tu donc ?

JULIETTE , à part.

Est-il sourd? Re commençons encor.

' (Elle tousse.)

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, JULIETTE

ANC. Ér. IQ V E.

Ah! la belle iiiieessc!

JU LI ETTE.

En quoi donc , s'il vous plaît?

De grâce , expliquez-vous.

Va , je sais ce que c'est.

11 faut pour m'attraper être un peu plus habile : Ce billet qu'on t'apporte est...

JU LIETTE

De qui?

ANGÉLIQUE

De 6ainvillc.

JULIETTE

De lui ?

ANGÉLIQUE

Je gageiois.

J OLIIETTE, en défaisant reiwcloppc , (/ (telle jette. 11 faut voir.

ANGÉLIQUE

Que fais -tu ^

JU LIETTE

Je l'ouvre.

ANGÉLIQUE

Je dirai que je ne l'ai pas lu.

'iG6 LA GOUVEUNANTE.

JrLIETTE, à pnrt.

Pour la pousser à bout, chauj^eons un peu le texte.

{Elle lit haut.) Et lisons hautement. « Pourquoi prendre un prétexte?

AXGÉHQUE.

Arrête, ou je m'en vais.

JD I, LETTE.

Eh bien ! lisons tout bas.

ANGÉLIQUE

Lis, puisque tu le veux, mais je n'entendrai pas. ICFLIETTE lit, et Angélique semble s'amuser à autre chose.

" Lorsque nous avons cru nous aimer l'un et l'autre, « Nous nous sommes trompés.

ANGÉLIQUE, à part.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

JULIETTE cotiliii ue à lire.

« Il n'est pas malheureux de rompre en même temps : n Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre. I. J'accepte la rupture; ainsi n'en parlons plus. »

ANGÉLIQUE, à part.

(en ramassant Fenveloppe.) Est-ce à moi qu'on écrit?... Regardons le dessus.

J CLIETTE.

A qui diantre en veut-on? Quelle est cette aventure? Pourriez-vous , par hasard, connoître l'écriture?

ANGÉLIQUE, animée.

Elle est de mon perfide.

JULIETTE, ingénument.

Ah ! vous l'avez bien dit.

ACTE II, SCENE VI

Oui, Juliette, elle en est; c'est à moi qu'il écrit; Et c'est lui qui m'outrage après m'avoir trahie, Et qui joint le mépris avec la perfidie. Poursuis.

JULIETTE

Restons-en là.

ANGÉLIQUE

Quelle étoit mou erreur!

Achève, j'ai besoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE

Vous l'aimiez donc encore?

ANGÉLIQUE

Aimer sans espérance Est un état cruel. Mais quelle différence ! Haïr est le tourment le plus affreux de tous. Donne-moi ce billet.

JULIETTE

Tenez, contentez-vous.

(à part.) Avertissons Saiiiville, il est temps qu'il arrive.

(Elle sort.)

SCÈNE Vii

Cédons; l'impatience où je suis est trop vive.

ruyons; sans doute il vient jouir de son forfait.

368 LA GOUVERNANTE

SAIX VILLE.

Vous me fuyez?

ANGÉLIQUE, en lui jetant le billet.

Tenez, voilà votre billet.

SAIN VI LLE

A-t-il pu vous déplaire ?

ANGÉLIQUE

Autre insulte mortelle.

SAIN VILLE

c'est de mes sentiments l'expression fidèle.

ANGÉLIQUE, à part.

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE

Je viens vous assurer de tout ce qu'il contient.

ANGÉLIQUE

c'en est trop.

SAINVILLE

Quel courroux!

ANGÉLIQUE

Auriez-vous bien l'audace , .\uiiez-vous la fureur de m'insulter en face?

Quel est donc mon forfait?

ANGÉLIQUE

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE

D'un éclaircissement pourriez-vous m'honorer?

ANGÉLIQUE

Perfide ! on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

ACTE 11, SCÈNE VII

SAINVILLE

Ah! je ne vois que trop quels motifs vous engagent A m'accalier encor d'un si cruel refus. Hélas ! tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus Dégénère en offense, et se tourne en injure.

ANGÉLIQUE

Cessez de m'arrêter.

SAINVILLE

Je ne puis, non, parjure; La révolte devient permise au désespoir : Vous me rendrez raison d'un procédé si noir.

JULIETTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE

JULIETTE, Cil riant.

Eh ! je vous cherche.

SAINVILLE

Parle : est-ce là cette lettre Qu'à l'instant, de ma part, tu viens de lui remettre? Tu dois la reconnoître : est-ce elle?

JULIETTE

En doutez-vous?

SAINVILLE

Eh bien! mademoiselle en est dans un courroux Qui ne se conçoit pas; sa fureur est extrême.

JULIETTE

Vous pouvez la calmer en la lisant vous-même.

ANGÉLIQUE

Mais à quoi servira...

370 LA GOUVERNANTE

JULIETTE

Je puis avoir mal lu.

ANGÉLIQUE

Puisqu'il convient de tout, c'est un soin superflu.

JULIETTE

(à Saiiwillle.) Écoutez... Vous, lisez.

SAINYILLE Ut.

« Le secours de l'absence « M'a bien mieux fait sentir le prix de votre cœur.

« Quand je reviens à mou premier vainqueur, « C'est avec plus d'amour et plus de connoissance. »

Vous lisez faux.

s A I . \ V I L L E , en lui présentant le billet. Voyez.

JULIETTE

N'interrompez donc pas.

Suivez des vœux.

{Angélique regarde, et lit en même temps.}

SAINVILLE

« Par-tout où j'ai porté mes pas, « Je n'ai trouvé que vous dont mon âme asservie H Pilt faire mon bonheur le reste de ma vie. »

ANGÉLIQUE, (tun ton coïrroitcé.

Il a raison... Juliette?

J ULIETTE.

Kh bien ! vous vous aimez.

ANGÉLIQUE

Mais, quoi?

ACTE II, SCÈNE VIII. Sji

JULIETTE

Plus que jamais vos cœurs sont enflammés. Quelle explication faut-il que je vous doiiiie?

(en leur prenant la main.) Ehl trop heureuse encor l'amante qui pardonne!

ANGÉHGOE.

Voilà ce que j'ai craint... Sainville, il n'est plus temps; Je retourne au couvent.

Dieux! qu'est-ce que j'entends!

Vous voulez donc ma mort?

ANGÉLIQUE, à part.

Et sans doute la mienne. V (haut.) J'ai donné ma parole ; il faut que je la tienne.

SAINVILLE

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant? Eh! que voulez-vous donc faire dans ce couvent?

ANGÉLIQUE

On est allé pour moi le demander en grâce.

En grâce, dites-vous?

ANGÉLIQUE

Voilà ce qui se passe.

J'en attends la réponse : et je vous dirai plus ; Je tremble.

SAINVILLE

Et de quoi donc?

ANGÉLIQUE

De n'avoir qu'un refus.

SAIN VILLE, d'un ton ironique.

Cette grâce, en effet, doit vous être fort chère!

ANGÉLIQUE, ingciument. Entendez mes raisons sans vous mettre en colère.

SAIN VILLE

En pouvez-vous avoir pour me désespérer, Lorsqu'à tout l'univers je viens vous préférer? Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie, A vous faire régner sur mon ame ravie, A m'assurer la votre, à vous lier à moi Par le don éternel de ma main , de ma foi?

ANGÉLIQUE

Auriez-vous ce dessein ?

SAINVILLE

Pui>-je en avoir un autre?

ANGÉLIQUE

On l'a craint.

SAINVILLE

Justes dieux ! quel soupçon est le vôtre ! il ne vient point de vous; et je vois en ce jour L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour. Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame. Oui, pendant mou absence on vous a peint ma flamme Comme un amusement frivole et criminel.

Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel. Avez-vous pu souffrir qu'on me fît cette injure? A-t-on vu dans mon cœeur le germe du parjure ' Et de la perfidie ? Et vous qui me blessez , Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez?

ACTE II, SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, à Juliette.

Ma bonne a mal jupe de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte et trop facile A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeus sont baissés :

Ehl du moins regardez ceux que vous offensez.

ANGÉLIQUE

Ah, Sainville!

SAINVILLE

Quoi donc? qui fait couler vos larmes?

ANGÉLIQUE

>'ous ne savez pas tout.

SAINVILLE

Quelles sont ces alarmes?

Quels secrets devez-vous cacher à mon amour?

ANGÉLIQUE, en s'approchant de lui.

J'ignore qui sont ceux à qui je dois le jour.

{Juliette se retire au fond du théâtre pour faire le guet. } Vous croyez que je suis nièce de la baronne?

SAINVILLE

Eh bien?

ANGÉLIQUE

Il n'en est rien , je ne tiens à personne.

SAINVILLE

Ah, grands dieux! Quel sera mon bonheur de pouvoir Vous tenir lieu de tout! Couronne? mon espoir.

374 LA GOUVERNANTE

ANGÉLIQUE

Quoi ! malgré cet aveu? " ;

SAINVILLE

Je n'en aurai point d'autre:

Assurez à-la-fois mon bonheur et le vôtre.

ANGÉLIQUE

Je pourrais être à vous?

SA IN VILLE

Oui , le plus tendre amant S'engage, et pour jamais vous en fait le serment. Tendez-moi cette main... Mais quel trouble vous presse?

ANGÉLIQUE

Mais, Sainville, comment retirer ma promesse?

SAInviLLE, en se jetant à ses pieds.

Nous verrons : cependant cachons bien notre amour; Dissimulons tous deux jusques à l'heureux jour... (Il lui baise ta main.
)

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE

LA BARONNE, ironiquement.

Sont-ce là les adieux de ces pauvres enfants?

LA GOUVERNANTE

Je suis au désespoir

LA BARONNE

Vos soins sont triomphan(s).

LA GOUVERNANTE

Ah , madame!

LA BARONNE

En voilà 1 heureuse réussite :

Us ont bien opéré, je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE, Confuse.

\\\\ daignez me traiter a\ec moins de rigueur. Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie D'aller dans un couvent passer toute sa vie? LA GOUVERNANTE, (Tun toiifermc.

Ne la consultez point en cette extrémité, Madame; il faut user de votre autorité. Eh! comment voulez-vous qu'une fille à son âge Puisse de sa raison faire un heureux usage. Quand la séduction , avec tous ses appas. L'environne, l'obsède, et la suit pas à pas? Arrachez au péril l'innocente victime Que son propre penchant entraîne dans l'abyme.

.^76 LA gouverna:ste.

LA BARONNE

(ùpart.) {haut.) Feignons. Il peut avoir dessein de l'épouser.

LA GOCVEKNANTE.

An^;éli(|ue à ce point ne sauroit s'abuser:

Sa facilité seule emporte la balance.

Sail-elle seulement iju'elle est sans espérance?

Dans l'ivresse où sou cœur est plongé sans retour.

Ses yeux ne portent pas plus loin que sou amour;

Et son bonheur présent, qui n'est qu'une chimère,

Fait que son avenir ne l'embarrasse guère :

Elle ne sait qu'aimer, et ne sait rien prévoir.

Mais enfin, .-.uj.posé qu'un si fatal espoir

Sur la foi des serments autorise sa flamme,

Et , malgré la raison , règne au fond de son ame,

Que de sujets pour vous de.crainte et de terreur?

Jusqu'où peut la conduire une semblable erreur?

Je frémis: ôtez-vous cette frayeur mortelle.

Eh ! l'amour et l'hymen ne sont pas faits pour elle.

LA BAKONNE.

Je le sais comme vous, Sainville est dépendant; Jamais il u'obtiendrait l'aveu du président. Mais sur une terreur qui peut être indiscreète, L'enterrer toute vive au fond d'une retraite, C'est une cruauté.

LA GOUVERNANTE

Qui lui sauve l'honneur.

LA BARONNE

Leur amour passera. Vous-même, eu sa faveur empruntez uu moment des entrailles de mère.

ACTE II, SCENE X

Quoi ! vous priveriez- vous d'une fille si chère? Vous soupirez! Parlez.

LA GOUVERNANTE

J'y résoudrois mou cœur

LA BARONNE

{à part.) {haut.) Fort bien. Je ne saurois avoir cette rigueur. Mais je veux lui parler; et si ma remontrance Est sans succès, j'irai jusques à la défense.

LA GOUVERNANTE

Elle ne servira que d'un attrait de plus.

I, A BA UONN E.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANT V

Soins superflus.

Contre deu.v cœurs unis que sert la vigilance?

(Elle se jette à ses pieds.) J'embrasse vos genoux.

LA BARONNE, à part.

Faisons-nous violence.

LA GOUVERNANTE

Éloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.

Ah ! voulez-vous la voir se perdre sous vos yeu.x?

LA BARONNE

c'en est trop ; laissez-moi , je vous demande grâce ; Tant de vivacité m'importune et me lasse.

LA GOUVERNANTE

(en se relevant. } (en s'en allant.)

Ch! puis-je en mettre moins? Allons cacher mes pleurs. Ah! ciel, daigne empêcher le plus grand des malheurs!

378 LA GOUVERNANTE

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, JULIETTE

J ULIETTE.

Allons, il faut un peu faire tête à l'orafje.

ANGÉLIQUE

Trop de confusion a glacé mon courage.

JULIETTE

L'amour est cependant fait pour en inspirer.

ANGÉLIQUE

Je ne puis que rougir, me taire, et soupirer.

JULIETTE

Reprenez vos esprits.

ANGÉLIQUE

Non, quoi que je me dise, Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

JULIETTE

Pour un petit malheur faut-il se dérouter? La baronne, entre nous, n'est pas à redouter; Elle est femme du monde, et n'en fera que rire ; Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire. ,

ANGÉLIQUE

t'est «lie qui me cause aussi le plus d'effroi.

Mo La gouvernante.

Quelle enfauce! Eh! qui peut, malgré vous, malgré me Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutelle?

ANGÉLIQUE

Sa raison , sa vertu.

J U L I E T T E.

Je n'en ai pas moins qu'elle.

A S i G É 1. 1 Q u E.

Je ne sais; mais je sens qu'elle ne me dit rien

Qui véritablement ne soit pas pour mon bien :

C'est un fait; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même

Quelle conviction tient contre ce qu'on aime?

Quand Sainville paroît, tout est évanoui.

JULIETTE

Cela se doit; il va venir.

A -\' G É L I Q u E , en regardant de côté et d'autre. Eh ! vraiment oui.

JULIETTE

Arrangez-vous tous deux, tandis que la baronne, Dans le fond du jardin, est avec votre bonne En un grand pourparler.

ANGÉLIQUE

c'est à notre sujet.

JULIETTE

Bon! bon! qu'importe? Adieu, je vais faire le guet

SAINVILLE, ANGÉLIQUE

Nous nous étions promis qu'une ombre salubre 1 De nos feux mutuels couvrirait le mystère: Cependant vous voyez que tout est découvert. Vous puis-je ii ce sujet parler à cœur ouvert?

ANGÉLIQUE

Hélas! vous le pouvez; je répondrai de même. Que vois-je dans vos yeux?

SAINVILLE

Mou désespoir extrême.

ANGÉLIQUE

D'où vient?

SAINVILLE

Je suis perdu.

ANGÉLIQUE

Vous? Quel trouble est le mien !

SAINVILLE

On pourroit me sauver, mais vous n'en ferez rien. Vous savez que l'amour nous a faits l'un pour l'autre.

ANGÉLIQUE

Eh bien?

Vous trahirez et son choix et le vôtre j Les persécutions vous
feront succomber; On travaille au malheur où nous allons
tomber.

382 LA GOUVERNANTE

ANGÉLIQUE

De quoi nie grondez-vous? Puis-je aimer davantage?

SAIX VILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAIX VILLE.

Personne, ce n'est pas assez.

ANGÉLIQUE

Qui peut vous alarmer?

SAIX VILLE

L'instant où je vous parle est le seul qui nous reste : On va
vous accorder cette grâce funeste Que votre complaisance a fait
solliciter; On saura vous résoudre en vain à l'accepter. Que dis-je
on obtiendra de votre obéissance D'agréer les horreurs d'une
éternelle absence.

ANGÉLIQUE

A subir cet arrêt je dois me préparer;

Mais sans nous désunir on peut nous séparer.

Oui, je dois prendre en vous de grandes assurances! Jamais l'éloignement, le temps, les remontrances. Ne produiront sur vous leur infaillible effet, Et vous braveriez tout, comme vous avez fait! ■

ANGÉLIQUE

Que me reprochez- vous ?

SAINVILLE

Une épreuve cruelle.

ACTK 111. SCÈNE 11. 383

ANGÉLIQUE

Eh ! n'avois-je pas lieu de vous croire iiiiftlele?

SAI.N VILLE

Cruelle ! on vous aitloit à vous l'imaginer:

Mais au foiil du désert où l'on va vous mener,

On ne tardera guère à vous le faire accroire,

A noircir un absent par quelque fausse histoire

(ue l'on aura grand soin de circonstancier;

Et je n'y serai point pour me justifier.

Vos feux ne pourrout pas se nourrir de leurs cendres.

ANGÉLIQUE

Nf m'écrirez-vous pas?

SAINVILLE

Les lettres les plus tendres Ne peuvent soutenir long-temps un
foi)le ccpur: Niiti'e ennemie alors usera de noirceur; Les unes en
secret seront inteiceptées; Les autres à son gré seront interpré-
tées. La perfide saura, d'un air doux et trompeur, Vous fasciner
les yeux de l'esprit et du cœur.

ANGÉLIQUE

Mais je les lirai seule.

SAI .\ VI LLE

Elle les aura vues; Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait
lues ; Elle s'en servira, vous dis-je, à mes dépens. Et les suppri-
mera quand il en sera temps.

ANGÉLIQUE

Je vois en frémissant quel péril nous menace.

384 LA GOUVERNANTE

Puis-je le détourner? Que faut-il que je fasse?

s A 1 .\ V I L L E, en tirant un papier. Me croire, m'imiter, et
m'en signer autant: Voilà ce que l'amour exige en cet instant;

{en lui donnant l'écrit.) De notre sûreté c'est là l'unique gage.

ANGÉLIQUE, en prenan t le papier.

Quel est donc ce papier?

SAINVILLE

Le serment qui m'engage A rendre à vos appas un hommage
éternel, Le garant et le sceau de ce don solennel , Que vous font à
jamais l'amour et l'hyménée. De ma main , de mon cœur, et de
ma destinée... Quoi donc! vous hésitez à recevoir ma foi, Et votre
main balance à se donner à moi?

Ehl le puis-je?

SAINVILLE, animé.

Comment?

ANGÉLIQUE, tremblante.

Quel courroux vous enflamn

SAINVILLE

L'impossibilité n'est qu'au fond de votre ame. Eh! quel obstacle empêche un nœud si plein d'appas? Hélas ! vous le cherchez, et ne le trouvez pas; Si vous m'avez dit vrai , vous êtes à vous-même , Vous dépendez de vous; votre infortune extrême. Dont je rends grâce au sort, vous met en liberté De choisir qui vous plaît.

ACTE III, SCÈNE

ANGÉLIQUE

Oui, c'est la vérité; Je n'ai point de parents, du moins que je connoisse. Mais quoi! puis-je à mon âge être assez maîtresse '

Pour que mon seul aveu dispose de ma main ?

SAIN VI LLE

Non , j'atteudois de vous ce refus inhumain.

ANGÉLIQUE

Une raison n'est pas un refus.

SAIN VILLE, à part.

L'inconstante!

Mais si je cousultois...

SA! . \ VILLE

Qui? votre gouvernante ?

Et vous consulterez ensuite votre cœur.

ANGÉLIQUE, éplorée.

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur. Vous me troublez si fort, qu'à peine je respire; Je ne sais déjà plus ce que j'avois à dire.

SAI N V ILL E

Si vous daigniez sur vous faire un juste retour...

ANGÉLIQUE

Eh ! je crains ma raison autant que mon amour.

SAIN VILLE

Croyez donc l'un et l'autre. Eh! comment, je vous prie, M'assurer autrement de vous et de ma vie? .le ne veu< seulement, pour calmer mes frayeurs, Que le titre d'époux : consentez, ou je meurs...

386 LA GOUVERNANTE

ANGÉLIQUE

Ah ciel !

s A IN VILLE.

Je régne , ou non , dans le fond de votre ame ! Le temps nous presse; optez d'accorder à ma tlamme Le titre que Je ciel semble me désigner, Ou de m oter la vie.

AKGÉLIOUE.

Eh bien! je vais signer:

Mais vous eu répondez.

SAINVILLE

On a bien de la peine A vous faire agréer d'éterniser ma chaîne, A vous faire accepter le plus heureux lien. Est-ce ainsi qu'on se rend ?

ANGÉLIQUE

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE

Non , sans doute , à l'amour.

ANGÉLIQUE, en lui tendant la main tendrement. Ah ! quelle tjrannie !

LE PRÉSIDENT, SAIN VILLE

LE PRÉSIDENT.

Bon, nous serons ici plus en particulier. On voudroit votre avis sur un cas singulier.

SAIN VILLE

Mon père, vous savez que jamais je ne flatte.

LE PRÉSIDENT

C'est par cette raison; l'affaire est délicate : Les conseils les plus vrais sont ici les meilleurs. Un juge assez habile, honnête homme d'ailleurs...

38S LA GOUVERNANTE

Vous riez?

SAINVILLE

C'est de voir ce titre imaginaire Etre si constamment l'épitiète ordinaire Que s'accordent entre eux les hommes indulgents,

LE PRÉSIDENT

Ainsi vous ne croyez jjuère aux honnêtes gins.

SAINVILLE

Ma foi, ceux que j'ai vus me font douter des autres.

LE PRÉSIDENT

Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres! Il est des gens de bien... Je pense, sur ma foi. Que vous ne jugez pas plus sainement de moi.

SAINVILLE

Mon père, en vérité, ce reproche voe pique.

LE PRÉSIDENT

Vous me croyez du moins un peu trop politique. Eh ! prenez ou laissez les hommes tels qu'ils sont: Tout aussi bien que vous je les connois à fond; Mais jd suis envers euK avec moins de rudesse Indulgent par lumière, et non pas par faiblesse. Mais revenons enfin. Ce juge en question Fut chargé d'un procès dont la décision Devoit, à son rapport, régler la destinée De gens de qualité qu'un heureux hyménée Venoit d'unir.

SAINVILLE

Laissons la noblesse du sang; Aux yeux de l'équité tous ont le même rang. Pesons les droits réels ; la plus haute naissance

ACTE 111, SCÈNE V

Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRÉSIDENT

Oui ; mais tout l'embarras est de bien rencontrer : Souvent le meilleur droit ne sait pas se montrer; Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien qu&n'emploie Ce monstre ingénieux à poursuivi-e sa proie, Dont le métier cruel, et cependant permis. Est souvent de corrompre ou d'égarer ihémis. A ce fléau funeste, à ce mal sans remède. Ajoutez, j)our surcroît, que la main qui nous aide Peut se laisser surprendre ou gagner. En effet, Ne sauroit-ou nous faire un infidèle extrait?

/ SAINVILLE

Tout juge i]ui s'en sert a tort, c'est mon système. Jamais il n'est trop bon pour voir tout par lui-même; Et s'il ne donne pas tous ses soins, tout sou temps , Cette épargne est un vol qu'il fait à ses clients; Pourquoi se charge-t-il des fortunes j)ubliques'.'

LE PR ÉSIDENT.

Vous êtes bien rigide.

SAINVILLE

Et des plus vérldique».

Je vois d'ici ce juge, indigne de pardon, Comme il le mcriôit, dupé par un fripon.

LE PRÉSIDENT

Vous l'avez dit: un traître, un serpent domestique, Priva la vérité de sa preuve authentique. Le titre disparut; le bon droit succomba; L'erreur dicta l'arrêt, et le malheur tomba ëur des infortunés trop pleins de confiance,

Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expérience.

Mais leur juge étoit fait pour en savoir plus qu'eux} Peut-il se
consoler de leur désastre affreux, Et d'en avoir été la cause?

LE PRÉSIDENT

Involontaire.

SAINT-VILAIN.

Qu'importe? Il a laissé trahir son ministère;

Il avoit un dépôt, à qui l'a-t-il remis?

Si l'excuse avoit lieu, tout deviendrait permis.

LE PRÉSIDENT.

Le temps et le hasard firent enfin connoître,

Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître :

On sut la vérité; le traître n'étoit plus;

Et le juge, accablé de regrets superflus,

Fut réduit à verser des larmes trop légitimes;

Ensuite l'on apprit que l'une des victimes,

Cherchant à réparer les rigueurs de leur sort,

Si d'un ciel étranger avoit trouvé la mort;

Que sa veuve, sans biens, pour élever leur fille,

Unique rejeton d'une illustre famille,

L'avoit abandonnée aussi bien que son nom.

s Al NV IL LE.

Eh bien ! s'il est ainsi , que me demande-t-on?

Ce que doit faire un juge en ce malheur extrême.

Tout homme qui consulte est peu sûr de lui-même : Et que dire à celui qui ne se juge pas?

ACTE III, SCÈNE V

LE PRÉSIDENT

Mais VOUS, quauriez-vous fait dans un semblaMe cas? Ce juge le demande.

s A IN VILLE.

Il veut que je prononce.

Qu'il tremble! Mais à quoi servira ma réponse? Quoi qu'il en soit, enfin ,j'auvois déjà rendu A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu ; C'est à quoi je condamne un juge qui s'abuse : Qu'il répare ses torts, s'il veut qu'on les excuse; L'ignorance et l'erreur sont des crimes pour lui.

LE PRÉSIDENT

On prononce aisément dans la cause d'autrui : Celui dont je vous parle est peu riche.

s AIN VIL LE.

Qu'importe?

LE PRÉSIDENT

La restitution pourroit être si forte...

La somme n'y fait rien; l'exacte probité Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRÉS! DE. NT

Ainsi vous vous seriez exécuté vous-même?

s A IN VILLE.

Assurément.

LE PRÉSIDENT, en souriant.

Fort bien .

SAIN VILLE

Je vous parois extrême :

Ma façon de penser, contraire aux mœurs du temps,

392 LA GOUVERNANTE

N'attirera sur moi que des ris insultants.

LE PRÉSIDENT

Pardonnez-moi, mon fils.

SAINVILLE

Que dites-vous, mon père?

LE PRÉSIDENT

J'ai pensé comme vous : j'ai fait plus , et j'espère Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur. Vous voyez le coupable et le réparateur.

SAINVILLE

Vous?

LE PRÉSIDENT

Moi-même.

SAINVILLE

Ah, grands dieux! Que ma source m'est chère! Que je suis enchanté de vous avoir pour père!

(// l'embrasse.) Pardonnez ces transports à mon cœur éperdu.

LE PRÉSIDENT

Sitôt que je l'ai pu, j'ai fait ce que j'ai dû, Et je viens d'expier ma méprise funeste: Il vous eu coûtera.

SAINVILLE

Votre vertu me reste.

LE PRÉSIDENT

Ah! qu'il m'est doux de voir que je revis en vous! Ah, père fortuné!

SAINVILLE

» Vous méritez de tous La vénération , l'estime la plus haute :

ACTE m, SCÈNE V. SgS

Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute Qui vous a procuré
l'heureuse occasion Ue faire une si jgrande et si bonne action! (Juliette patxiit et fait des signes.)

LE PRÉSIDENT

Le ciel me l'inspira, le ciel la récompense.

Sachez ce qui m'arrive en cette circonstance:

Un ancien ami, de même rang que nous,

Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir pour vous

Un des meilleurs partis qui .soient peut-être en Fraise;

C'est une fille unique, une fortune immense.

Je réfionds de ses mœurs , et j'en suis enchanté,

Car c'est là, selon moi, la prenùère beauté.

D'ailleurs, elle est charmante, l-.nfin l'on vous préfère:

Je vous en parle ici de la part de son père,

Et c'est un mariage à conclure au plus tôt.

Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt :

Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,

Nous déranje b.aucoiip en nous couvrant de gloire ;

J'ai vendu cette terre où vous vous plaisiez taut.

SAI ^ VILLE

Donnez, engagez tout, j'en serai plus content.

LE PRÉSIDENT

Vous paroissez bien froid, quaud la fortune même...

s AI.N VILLE.

Mon père, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRÉSIDENT

L'hymen vous fait-il peur ?

Non : j'y vois mille appas.

394 LA GOCVERSANTE.

Cette fille est trop riche et ne tne convient pas.

Comment donc ?

[Juliette reparaît encore.)

SAIN VILLE

Il faudroit lui devoir ma fortune :

C'est une dépendance un peu trop importune. Les grands biens d'une femme augmentent trop ses droits, Et par reconnaissance il faut subir ses lois; Ce bienfait-là devient une dette éternelle. Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle. Quoi qu'il en soit, malgré ma situation, Je ne veu'i point avoir cette obligation.

LE PRÉSIDENT

Bon ! est-ce qu'un mari n'est pas toujours le maître?

SAIN VILLE

Je ne veux point d'esclave, et je ne veux pas l'être.

LE PRÉSIDENT

Votre prudence ici me paroît en défaut.

SAIN VILLE

Une compagne aimable est tout ce qu'il me faut. J'épouse pour aimer, pour être aimé de même : Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême; Vingt exemples pour un semblent m'en avertir ; C'est se vendre, eu un mot, et non pas s'assortir.

LE PRÉSIDENT

Ah! vos réflexions détruiront ce scrupule; Car , entre nous, mon fils, il est trop ridicule. Je vous laisse y penser, et je vais de ce pas

SAINVILLE, JULIETTE

JULIETTE

Que diantre un fils a-t-il tant à dire à son père? Votre Angélique est folle, elle me désespère; La crainte, l'épouvante, et la timidité, Triomphent pour le coup de sa facilité. Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE

Ah ciel! quel coup de foudre!

JULIETTE

Voyez si vous pouvez vous-même la résoudre; Mais ne l'espérez plus.

SAINVILLE

Je m'en vais la trouver.

JULIETTE

Elle est dans le jardin , qui s'occupe à rêver.

{Saiitville sort.)

396 LA GOUVERNANTE

I.A BARONNE

Eh bien , lua chère amie?

LA GOUVERNANTE

Ah! c'est trop ni'honorer.

LA BARONNE

Ce titre vous est dû, je ne puis l'ignorer. Avouez (jue c'est vous qu'un procès déplorable A contrainte à subir un sort si misérable.

LA GOUVERNANTE

Vous me désespérez.

LA BARONNE.

Eh, madame! achevez Cet aveu que j'implore, et que vous me devez.

LA GOUVERNANTE

Que voulez- vous de plus de ma recotiiiioissance'^

LA BARONNE

La faveur d'être admise en votre confidence. Mais je lis dans votre ame : une noble fierté. Un courage au-dessus de toute adversité Vous t'ait désavouer votre infortune extrême; Et vous vous imposez ce déni de vous-même. Par éjjard pour le rang où vous avez éié, Par mépris pour le soit qui vous a tout été. Mais ce que vous cachez n'en est pas moins visible; Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop sensible;

Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous fuit :

Madame, écarterz donc le charme qui vous suit.

LA GOUVERNANTE

Vous êtes dans l'erreur, le président s'abuse.

LA BARONNE

Eh bien ! pour vous convaincre, il faut que je m'accuse.

LA GOUVERNANTE

De quoi?

LA BARONNE

Votre secret n'en est plus un pour moi : J'ai surpris des papiers qui sont dignes de foi.

LA GODVER.NANTE.

Ciel!

LA BARONNE

J'ai VU de mes yeux la preuve la plus claire Dun fait dont vous voulez soutenir le contraire; Vous êtes sûrement la comtesse d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE

Qu'entends-je !

LA BARONNE

Pardonnez: pour finir vos malheurs Cette conviction m'étoit trop nécessaire.

LA GOUVERNANTE

Madame, quel usage en avez-vous pu faire?
Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret.
Et de quelle importance est pour moi mon secret,
Puisque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, eu un mot.

LA BARONNE

Eh quoi ! la pouvez-vous priver d'un si grand bien?

LA GOUVERNANTE.

Je la sers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire: Eh!
([ue lui produiroit ma douloureuse histoire?

LA BARONNE

Qu'en peut-il arriver, de lui taire savoir Sa naissance?

LA GOUVERNANTE

L'orgueil et l'affreux désespoir.

Non, madame, laissons à cette infortunée L'esprit de son état
et de sa destinée. On n'est point malheureux quand on peut igno-
rer Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer, .l'ai dit ce qu'il
falloit.

LA BARONNE

Ah, ma chère comtesse!

Mes soins n'ont point blessé votre délicatesse : Croyez que je n'ai fait nul éclat indiscret. Aucun autre que moi ne sait votre secret; J'ai su le ménager avec un soin extrême : Le président, qui veut être inconnu lui-même, Et qui m'en imposoit la plus expresse loi, A daigné s'en fier aveuglément à moi.

Content de relever votre illustre famille. Madame, il ne connolt ni vous ni votre fille; Son bonheur lui suffit: eu effet, il est tel Qu'il se croit à présent le plus heureux mortel.

400 LA GOUVERRNANTE.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE

LE PRÉSIDENT

Madame, prenez pari à nia douleur extrême.

Je crnvoi> être h» ureux , vous l'avez, cm vous-même :

Pour moi tout voti-e zèle en vain s'est déployé,

Je suis au désespoir, on m'a tout renvoyé;

Oui, tout m'est revenu.

XA BRRORNE.

ciel ' quelle est ma surprise!

LE PEÉSIDENT.

]I faut qu'absolument vous vous soyez méprise; Et votre ter-
reur mo rend d'autant plus mallieureux, Que j'avois pu me croire
au comble de mes vœux.

LA BARON îE, à la (fouveriiantfi.

Comment voulfî-vous donc que je me justifie?

LA cor VER.NANTE.

Ahl je vois bien qu'il faut que je me sacrifie. Et que j'avoue i ii-
fiu un secret échappé.

[nii prrxiiier.t) C'est vous-même, monsieur, qui vous êtes
trompé.

LE PRÉSIDE. NT, à labaroime.

Est-elle du secret?

Elle sait tout.

LE PRÉSIDENT

Qu'entends-je?

ACTE III, SCENE X. 4or

Votre indiscretion me paroît bien étrange!

LA GODV EUX AXTE.

Vous me pardonnerez ce que j'ose avancer. Ce renvoi vous
étonne! Avez-vous dû penseï' Qu'il pût être permis à cette infor-

tunée De relever ainsi sa triste destinée, Et de vous dépouiller en cette occasion ? La générosité vous fait illusion.

LE PRÉS IDE. NT

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous sa querelle?

LA GOUVERNANTE

Ah ! je n'en ai que trop, je puis parler pour elle. Mettez-vous à sa place : auriez-vous accepté? Elle a tout refusé; ce n'est point par fierté. Par dédain, par mépris; elle en est incapable.

LE PRÉS IDE. NT

Mais n'avouez-vous pas que son juge est coupable D'avoir été surpris?

LA COUVE RN'ANTE

Qui peut ne l'être pas?

LE PRÉSIDENT

Il compte que l'erreur est un crime en ce cas , Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE

La victime en appelle :

Il a cru bien juger, il est quitte envers elle

LE PRÉSIDENT

Mais de son ministère il s'est mal acquitté.

LA GOUVERNANTE

Dès qu'il n'est point coupable aux yeux de léquite ,

4oî LA GOUVERNANTE.

Il ne peut l'êfre aux yeux Je celle infortunée. Vou- ne la vainirez point, elle est déterminée : N'eu pailous plus, elle a subi sou jugement; Le ciel même a prissuin du dédommagement.

LE PRÉSIDENT

Comment?

LA GOUVEUNANTE.

En lui douuant la force et le courage D'.Tcepter, de braver couîtamment sou naufrage, De voir, d'euvisag.-r (lé:^ormais le passé, Et tout ce qu'elle fut, comme un songe effacé, Que l'on 'le devroit plus offrir à ,sa mémoire: Dan< son abaissement, laissez-lui cette gloire; C'est tout ce qu'elle veut.

LE PRÉSIDENT

Je serois criminel.

LA GOnVF.RN ANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un secret éternel.

{Elle sort.)

ACTE III, SCÈNE XI. 40

Ainsi j'aurai causé le malheur de sa vie, Et pour le répai-er mes soins sont sans effet; Elle veut à jamais me laisser mon forfait. Eh! c'est trop se venger, unissons-nous contre elle : Je prétends m'acquitter; la dette est trop cruelle.

LA BARONNE

•l'admire, entre elle et vous, ces généreux combats.

LE PRÉSIDENT

Eh! l'admiration ne la sauvera pas

LA BARONNE

Aussi ne veux-je point y borner tout mon lèle; J'en ressens, comme vous, une peine mortelle: S'il est quelque moyen, venez, j'ose espérer Que le ciel aura soin de nous le suggérer.

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE

LA GOUVERNANTE, à }Xirt.

Elle rêve... Feignons de ne l'avoir pas vue Lorsque tous deux ont eu leur dernière entrevue.

ANGÉLIQUE, apercevant 1(1 gouvernante.

Vous m'avez fait chercher?

LA GOUVEUÏXANTE.

Oui: mon empressement Vous donne, je le vois, du refroidissement; Il m'a, dans votre cœur, en secret desservi.

ANGÉLIQUE

Quand j'ai de l'amitié, c'est pour toute ma vie.

i A GOUVERNANTE.

Puis-je VOUS demander, sans indiscretion, S'il vous souvient encor d'une commission Dont vous m'aviez chargée auprès de la baronne?

ANGÉLIQUE

Vous me la rappelez... Mais à propos, ma honne...

Quoi?

ANGÉLIQUE

Si vous m'en croyez, sans trop précipiter. Vous attendrez encore à vous en acquitter.

LA GOUVF.RXANTE. 40";

LA GOUVERNANTE

(à part.) Pourquoi ? Dissimulons.

ANGÉL.IQUir.

C'est qu'il faut que j'y pense.

Mettez-vous à ma place en cette circonstance; Il s'agit de quitter et d'abandonner tout.

LA G O U V E n . X A N T E.

Le monde vous doit-il inspirer tant de goût? Se peut-il qu'à vos yeux il offre assez de biens pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes, Et de l'incertitude où je voi?; votre sort? Lorsqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port, On peut ainsi que vous se rendre fortunée, Faut-il mettre au hasard toute sa destinée? Ou ne doute de rien dans le cours des beaux jours ; On croit que l'avenir y répondra toujours.

Je m'en flatte: calmez vos frayeurs indiscretes.

LA GOUVERNANTE

Vous vous éblouissez de l'état où vous êtes: Et s'il vient à changer, que ferez-vous alors? Le néant est caché sous d'aussi beaux dehors. La baronne vous aime, et j'en suis convaincue; Mais d'un moment à l'autre une mort inévitable Peut, en vous l'enlevant, vous laisser sans espoir.

ANGÉLIQUE

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE

Je ne fais que prévoir;

406 LA GOUVERNANTE.

Je ne soutiendrois pas cette disgrâce affreuse.

ANGÉLIQUE

Ne craignez rien pour moi , je serai plus heureuse.

LA GOUVERNANTE

Vous ne le voulez pas? J'en mourrai de douleurs ; Et ce sera pour \ous le moindre des~ malheurs. Je sais que la retraite à des yeux de votre âge N'offre pas d'elle-même une riante image; La jeunesse s'en fait un portrait peu charmant ; Bientôt l'expérience en décide autrement. Que ne m'est-il permis de vous citer la mienne? Mais vous n'y croirez pas; on ne croit que la sienne. A tout ce qu'il vous plait il faut se confoimer; Ou ne veut pas vous perdre : eh ! qui pourrait former Un projet, un complot si cruel? Non, vous dis-je, Un sacriîce entier n'est point ce qu'on exige : Bien loin de vous réduire à cette extrémité, Consentez seulement, pour un temps limité, D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille, Jusques au mariage....

Eh! de qui?

LA GOUVERNANTE

De zainville. Convient-il à vos yeux d'en être les témoins?

ANGÉLIQUE

Kn parle-t-on?'

LA GOUVERNANTE

Son père y donne tous ses soins.

ACTE IV, SCENE I

ANGÉLIQUE

Kt quelle est la future?

I, A GOUVERNANTE

Une riche héritière:

C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entière.

ANGÉLIQUE

Ou vous trompe.

LA GOUVERNANTE

Eh ! pourquoi voulez-vous vous flatter.

Quand cet événement va bientôt éclater?

Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée N'attacheroit
.Sainville à votre destinée; Et s'il vous l'a jure , c'est le serment
trompeur D'un traître, d'un perfide, et d'un lâche imposteur.

ANGÉLIQUE

A votre zèle ardent je me livre moi-même;

Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE

Vous l'aimez?

Et jamais je n'aurai d'autre amour; Oui; mon cœur le lui jure à chaque instant du jour: Je le dois; je remplis un devoir plein de charmes.

LA GOUVERNANTE

Un devoir! excusez de trop vives alarmes; Si j'ai tort , il en faut accuser l'amitié : Mais enfin , par tendresse autant que par pitié, Ne me direz-vous rien de plus de ce mystère' Faut-il que je rignore?

408 LA GOUVERNANTE.

ANGELIQUE

Oui, j'aiirois dû me taire.

LA GOUVERNANTE

Eh! pourquoi me celer vos secrets les plus doux, A moi qui ne puis être heureuse que par vous, Que par votre bonheur? Je n'en puis avoir d'autre , Et vous me le cachez? Quel refus est le vôtre? Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité ?

ANGÉLIQUE

L'état où je vous vois, et la nécessité De me justifier dans tout ce que j'adore. Vont vous ouvrir mou cœur.

LA G O U V E K N A N T E , Û part.

Quels secrets vont éclore!

ANGÉLIQUE

Sainville n'est pas tel que vous l'avez pensé. Quels regrets vous aurez de l'avoir offensé! Cet hymen que l'on croit si prêt à se conclure Ne se fera jamais , comptez que j'en suis sûre. Sainville est engagé.

LA GOUVERNANTE, à part.

Ciel ! quel est mon effroi !

{haut.) Sainville est engagé, dites-vous?

ANGÉLIQUE

Avec moi .

LA GOUVERNANTE

Oui? vous, Angéhque?

ANGÉLIQUE

Oui, moi-même.

ACTE IV, SCÈNE I. 40

LA GOUVERNANT K

Est-il possible!

ANGÉLIQUE

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendons invisible Nous enchaîne à jamais au {jré de nos soupirs. Quoi ! n'étoit-ce pas là l'objet de vos désirs? Vous doutiez seulement que l'amour de-

Sainville Eût un but légitime ? Kb bien ! soyez tranquille; J'ai sa main et sa toi, ses destins sont les miens.

LA GOUVERNANTE

Eh! de quels droits?

ANGÉLIQUE

Faut-il d'autres droits que les miens?

Mon aveu doit suffire, à ce que j'imag'ine: Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orpheline, Et sans nulle fortune , à la merci du sort ? S'il es' vrai , j'ai donc pu, sans avoir aucun tort, Ne prendre auparavant les ordres de personne.

LA GOUVERNANTE

Du moins , vous auriez dû consulter la baronne , Peut-être auriez-vous pu me faire cet honneur... Mais, non , je ne crois pas ce prétendu bonheur.

ANGÉLIQUE

Vous ne le croyez pas? Il faut donc vous confondre.

(en tirant la promesse de Sainville.) Tenez, voyez, lisez; qu'aurez-vous à répondre? Est-ce là de sa foi le garant immortel? Dès que nous le pourrons, nous irons à l'autel (Confirmer en secret cette union parfaite... Vous en serez témoin... Etes-vous satisfaite?

410 LA GOUVERNANTE.

Sur-tout ne dites rien de ma félicité ; Gardez bien le secret.

LA GOUVERNANTE

Cette nécessité De vous envelopper des ombres du mystère
Auroit dû vous donner un remords salulaire. Voyez quel est
l'abyme où vous vous enchaînez 1 Ces nœuds défectueux , tou-
jours infortunés, Sont un piège couvert d'une fausse espérance,
Un écueil invisible aux yeux de l'innocence, Et qu'elle n'aperçoit
que lorsqu'il n'est plus temps. Ah ! pourquoi voulez-vous l'ap-
preudre à vos dépens-" Eh ! n'est-on pas assez à plaindre quand
on aime? Un amant n'est déjà que trop fort par lui-même, Sans
lui fournir encor des titres et des droits ^ Dont on a vu l'amour
abuser tant de fois.

.le ne serai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE

La sagesse n'est pas toujours inaltérable.

C'est en vain qu'on se flatte et qu'on croit^être sûr

De ne brûler jamais que du feu le plus pur;

Malgré soi-même, enfin, l'on manque à sa promesse.

Et l'on cède par force à sa propre foiblesse :

Tout se découvre alors; un nœud si criminel

Ne laisse eu se brisant qu'un opprobre éternel.

A X G É L I Q i: E , à part.

Cette femme n'a rien à voir que de funeste.

(haut.) Eh 1 traïHiuillisez-vous, je prendrai soin du reste.

ACTE IV, SCÈNE 1. 4ii

LA GOUVERNANTE

Un si grand intérêt ne sauroit vous toucher; Je n'ajoute qu'un mot.

ANGÉLIQUE, avec dépit.

Je ne puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE

53in\ ille vous est cher?

ANGÉLIQUE

Cent fois plus <[ue moi-tuènie.

l-li Meii! vous le perdez.

ANGÉLIQUE

Ma surprise est extrême :

Eh ! comment?

LA GOUVERN A.\TE.

Sa fortune est au-dessous de lui :

Le plus riche parti se présente aujourd'hui; S'il rejette pour vous l'hymen qu'on lui propose, Le président surpris en cherchera la cause. Craignez tout d'un courroux justement mérité; N'en doutez pas, son fils sera déshérité, Et vous aurez causé son malheur et le votre : Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.

Vous croyez que l'amour qui vous unit tous deux Vous tiendra
lieu de tout : il fuit les malheureux. Il aime la fortune, et n'est pas
plus fidèle ; On ne l'a que trop vu s'envoler avec elle, Et ne laisser
à ceux qu'il avoit i-ntlammés Que l'affreux désespoir de s'être
trop aimés... Vous ne m'écoutez pas?

412 LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE

H est vrai ; je ne songe Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE

Mais ce n'est qu'un mensonge.

Enfin vous persistez?

ANGÉLIQUE

Oui, sans doute, à jamais.

Je n'ai donc plus qu'à voir si ces nœuds sont bien faits : Je
n'en sais pas assez touchant cette matière Pour prendre en ce pa-
pier une assurance entière; Il faut que je consulte.

ANGÉLIQUE

Il n'en est pas besoin ; Je ne souffrirai pas que vous preniez ce
soin : La moindre défiance est un manque d'estime; Sainville,
avec raison, pourroit m'en faire un crime; Je ne veux contre lui ni
garants ni témoins , Je ne l'aimerois pas si je l'estimois moins.

LA GOUVERNANTE

Pour plus de sûreté, souffrez que je m'informe; Je crains que cet écrit ne pèche par la forme.

ANGÉLIQUE

Eh ! que m'importe à moi? Mes vœux sont satisfaits: J'en crois mieux les serments que Sainville m'a faits Que tout ce qu'on pourroit vous dire; ainsi, ma bonne , Rendez-moi...

LA GOUVERNANTE

Je ne puis.

ACTi: IV, SCÉNK 1. 4i3

ANGÉLIQUE

Votre refus ni'étonne !

LA GOUVERNANTE

Laissez-moi le garder, j'ose vous eu prier.

ANGÉLIOUE.

Non vraiment. Mais on vient.

SCÈNE II

SAINVILLE , ANGÉLIQUE , LA GOUVERNANTE

s A I N V I L L E , à Anijélifjiic.

Quel est donc ce papier Qu'elle cache avec soin ?

ANGÉLIQUE

c'est notre mariage.

Vous allez me gronder.

SAINVILLE

Quel est donc ce langage?

Ou'avez-vous fait?

ANGÉLIQUE.

J'ai cru pouvoir m'y confier.

SAINVILLE

Qu'avez-vous fait?

. angélique.

J'ai tout dit pour vous justifier.

SAINVILLE

De quoi donc ?

ANGÉLIQUE

Elle a tort; il lui plaisoit de croire

4ii LA GOUVERNANTE.

Que vos feux offensoient votre honneur et ma gloire;

Que, l'hymen ne pouvant jamais les couronner,

Au plus fatal espoir j'osois m'abandonner.

A présent je ne sais quel scrupule l'arrête ;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE

Tout ce qu'on peut penser d'un hymen clandestin.

SAINT-ILLE.

Pouvions-nous autrement fixer notre destin

Que par un nœud secret? Il étoit nécessaire;

Mais enfin, je le sais, vous m'êtes trop contraire

Pour ne pas abuser du malheureux secret

Dont elle vous a fait l'aveu trop indiscret.

Vous fûtes, vous serez toujours mon ennemie;

Et cependant jamais je ne vous ai haïe.

Je vous détesterois, si j'étois criminel.

Connoissez un amour qui doit être éternel;

Sachez qu'il n'en est pas moins pur pour être extrême :

J'adore sa vertu, j'en fais mon bien suprême;

Je n'ai rien qui me soit plus cher que son honneur;

Pourrois-je l'eu priver sans perdre mon bonheur,

Sans me déshonorer, sans m'avilir moi-même?

Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce qu'on aime :

Connoissez mes désirs; je borne tous mes droits

Au seul titre secret...

LA GOUVERNANTE

Ignorez-vous les loïs Et les droits paternels?

Hélas ! qui les ignore ?

ACTE IV, SCENE II. 415

Je les sais comme vous; mais je connois encore Un pouvoir au-dessus de leur autorité, C'est celui de l'honneur et de la probité. Ne peut-il arriver des temps plus favorables? Et les pères sont-ils toujours inexorables? Un fils au désespoir en peut tout espérer. Mais j'ai fait un serment, rien ne peut l'altérer, Et c'est entre vos mains que je le renouvelle.

I.A GOUVERNANTE

Je ne le reçois point.

ANGÉLIQUE

Eh ! soyez moins cruelle , Et consentez. D'abord que je réponde de lui...

SAINVILLE

Eh bien! séparez-nous, même dès aujourd'hui : C'étoit votre dessein; loin que je le combatte, Je vous offre un moyen. La baronne vous flatte...

LA GOUVERNANTE

Comment? Expliquez-vous?

Je sais, à ce sujet, Qu'elle ne compte point remplir votre projet ; Elle adore Angélique, et, malgré votre zèle. Elle n'a pas dessein de se séparer d'elle. Puisque vous me craignez, partez dès à présent: J'ai le bien de ma mère , il sera suffisant Pour vous faire à jamais le sort le plus paisible , Y.n cas que mon bonheur soit toujours impossible. Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux: Je remets à vos soins ce dépôt précieux ;

416 LA GOUVERNANTE.

Recevez-le de moi , pour le garder vous-même, Et pour le rendre un jour à ma tendresse extrême.

(à Angélique.) N'y consentez-vous pas jusqu'à des temps plus doux?

ANGÉLIQUE

Moi, Sainville? Ah ! pourvu que je vive pour vous , Au milieu des transports d'une si douce attente, Fût-ce dans un désert, je serai trop contente; L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet. Oh! ma bonne y consent... Votre cœur s'y soumet

LA GOUVERNANTE

Vous êtes- vous flattés, aveugles que vous êtes, Que je me prêterois au complot que vous faites? Voilà donc la vertu que vous

me supposez? C'est un enlèvement que vous me proposez. Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimère? Moi, je vous aiderois à trahir votre père ! .4 son sang révoltéje servirois d'appui 1 La nature y répugne et me parle pour lui. Eh ! croyez que sa voix ne m'est pas étrangère,

SAINVILLE

Mais songez qu'Angélique...

Elle a beau m'être chère, Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne et le plus généreux.

SAINVILLE

Je ne veux que du temps pour amener mou père

A m'accorder enfin cet aveu que j'espère;

Il m'aime, je ce crains qu'un premier inouvement:

ACTE IV, SCENE II

Du moins, en attendant l'heureux événement, Gardez-nous le secret, ayez la complaisance...

LA GOUVERNANTE

Qui? moi, je garderois un coupable silence? Je me suis contentue autant que je l'ai pu: 1

Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu; !

Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misère. ' Il l'^udra prendre un juge.

SCÈNE III

LE P RÉ SIDE-NT, s AIN VILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, à part.

Ah, grands dieu.v! c'est mon père!

Je frémis; elle est femme à lui révéler tout.

(à la (gouvernante.) Madame, gardez-vous de me pousser à bout.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE

Qu'est-ce qu'elle m'annonce?

LE PRÉSIDENT

Eh bien! mon fds, je viens chercher votre réponse Au sujet d'un hymen qui flatte mes souhaits.

LA GOUVERNANTE

Elle est entre mes mains , et je vous la remets,

LE PRÉSIDENT

Quoi donc?

418 LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE

Ceci n'a pas besoin que je l'explique; Mais en tout cas, monsieur, je vous laisse Angélique

s AIN VIL LE, à pari.

Tout est perdu.

LA GOUVERNANTE, à Angélique.

Restez, attendez votre sort.

(Elle s'en va.) '5 A I N V 1 L L E , à Anejélique. (Je sera votre arrêt, et celui de ma mort.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE

LE PRÉSIDENT

Dites-moi donc, Sainville, est-ce moi qui m'abuse? Ou'ai-je lu?

SAINVILLE

Vous voyez ma faute et mon excuse.

LE PRÉSIDENT

Quel est donc cet écrit?

SAINVILLE

Le serment solennel Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRÉSIDENT

Quoi donc! êtes-vous libre? avez-vous pu promettre? Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre, Pouvez-vous acquitter un semblable serment?

SAINVILLE. '

Eh! regardez, mon père, un objet si charmant.

ACTE IV, SCENE IV

Voyez; pouvois-je prendre une chaîne plus belle?

[à Angélique.) Rassurez- vous.

LE PRÉSIDENT

C'est donc avec mademoiselle?

SAIN VILLE

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRÉSIDENT

Quel que soit votre choix, Ainsi donc vous croyez être au-dessus des lois! Voilà de votre part un oubli qui me passe.

SAINVILLE.

Mon père, je sais tout, mais je demande grâce.
La forme est contre moi ; mais, sans aller plu» loin.
Voulez-vous mon bonheur? laissez-m'en donc le soin
Eh! qui peut mieux choisir sa chaîne que soi-même'
Si vous avez sur moi l'autorité suprême.
Est-ce un droit tyrannique , une loi de rigueur?
Ah! voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur,
Et des liens du sang me faire des entraves?
Les enfants sont-ils donc de malheureux esclaves?

LE PRÉSIDENT

Non, mon fils. Mais enfin nous en savons plus qu'eux: Ce n'est donc que par nous qu'ils peuvent être heureux; Et c'étoit là le droit d'un père qui vous aime.

SAIN VILLE

Eh ! que n'ai-je pas fait pour nie vaincre moi-même ! Depuis plus de trois mois errant jusqu'à ce jour .J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour; Je me suis répandu pour éteindre ma flamme;

420 LA GOUVERNANTE

J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame ;
Aux plus rares beautés j'ai mendié des fers,

Qu'eu vain plus d'une fois les plaisirs m'ont offerts :

A ce premier objet d'une flamme si belle

Le ciel même a voulu que je fusse fidèle.

LE- PRÉSIDENT

Oui, le ciel a tout fait. Eh ! quelle illusion !

Je ne vous parle point de la séduction

Qu'on peut vous accuser d'avoir mise en usage;

Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand avantage.

ANGÉLIQUE

Ah, monsieur! arrêtez; il a dû me charmer. Est-ce séduction que de se faire aimer? Reprochez-moi plutôt l'ardeur dont je l'enflamme : Oui, monsieur, c'est sur moi que doit tomber le blâme; On séduit quand on plaît sans l'avoir mérité.

LE PRÉSIDENT

Qu'il use contre lui de sa sévérité.

Devoit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge

Se donner sur la foi d'un pareil mariage

Est un vol que l'on fait à ceux dont on dépend ?

L'amour rerul, comme un autre, un sage inconséquent.

ANGÉLIQUE

Il ne m'a point ravie à ceux dont je suis née; Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée. Il savoitqueje puis disposer de mon sort : A cet égard encor vous faccusez à tort.

LE PRÉSIDENT

Sans doute. Et je me dois rendre à cette chimère?

ACTE IV, SCENE IV

ANGÉLIQUE

Pourquoi non?

LE PRÉSIDENT

Une tante a les drois d'une mère.

ANGÉLIQUE

Eh! ne savez- vous pas?

LE PRÉSIDENT

Quoi?

ANGÉLIQUE

Qu'elle ne m'est rien.

LE PRÉSIDENT

La baronne? '

ANGELIQUE

Oui, monsieur : elle me veut du bien ; Mais...

LE PRÉSIDENT

Comment?

ANGÉLIQUE

Je ii'en suis point du tout héritière.

SAINVILLE, à part.

C'en est fait.

LE PRÉSIDENT, àpnrt.

Quel soupçon?

SAINVILLE, à part.

Ala disgrâce est entière.

LE PRÉSIDENT, <J ^'l^e/l^Kl'-

I :e que vous m'apprenez

ANGÉLIQUE

Doit le justifier,

4aa LA GOUVERNANTE.

Et vous autoriser à me sacrifier.

LE PRÉSIDENT

{à part.) {haut.)

Quelle énigme! En effet vous n'êtes point sa nièce?

ANGÉLlyDE.

Non, monsieur; je ne dois ce nom qu'à sa tendresse.

LE PRÉSIDENT, rêvaut.

A merveilles.

SAINVILLE, à part.

Il est encor plus irrité.

ANGÉLIQUE, à SainviUe. -,

Ne faut-il pas toujours dire la vérité?

LE PRÉSIDENT, à part.

Plus j'y songe... Ah grands dieux!

Quel courroux vous enflamme! j Un rapport enchanteur règne au fond de notre ame. Quels titres sont plus doux, quels biens ont plus d'appas !

LE PRÉSIDENT

(à part.) Laissez-moi... Seroit-elle...? Allons voir de ce pas La baronne.

SAINVILLE, se jetant aux pieds de son père. Ah, mon père! arrêtez, je vous prie; Si vous nous séparez, il y va de ma vie. J'ai tort d'avoir formé ces nœuds sans votre aveu ; Mais si dans votre

cœur l'excuse n'a plus lieu, J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime. Et subir les horreurs d'un désespoir extrême. Puisse le ciel, qui lit dans mon cœur éperdu.

ACTE IV, SCENE IV. 4a

Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu

Si TOUS l'eussiez voulu ! Que faut-il que j'espère?

LE PRÉSIDENT

Eh! rapportez- vous-en , de f[^]race, à votre père; Crovez que je prendrai le plus sage parti; Bientôt de votre sort vous serez aver-
ti. *

(à sonJiU.) ^à Angélique.) Rentrez. Et vous, allez retrouver
votre bonne.

(à son fils.) (seul.)

Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la baronne La forcer
de céder à mon empressement:

Il faut que j'en obtienne un éclaircissement.

fin DC QUATRIEME ACTE.

SAINVILLE, JULIETTE

JULIETTE

Je VOUS dis qu'eu un mot cela n'est pas possible; ■ Ni pour moi, ni pour vous, elle n'est pas visible ; L'accès près d'Angélique est si bien interdit, Qu'avec tout votre amour, avec tout mon esprit...

SAIXVILLE.

Mais comment?

JULIETTE

c'est un fait, elle est comme enchaînée : La porte du jardin vient d'être condamnée, Car on a bien pensé que vraisemblablement Vous pourriez en venir à quelque enlèvement.

SAINVILLE

J'aurois eu cette idée?

JULIETTE

Enfin , on l'a prévue.

SAIN VILLE

Et que dit Angélique?

JULIETTE

Il faudroit l'avoir vue :

LA GOUVERNANTE. ^th

Mais il vous est aisé de vous l'imaginer ; Sans se voir, quoad on s'airae, on peut se deviner.

SAIN VILLE

Ah! mon père, sans doute, achève la vengeance. Et la baronne est-elle aussi d'intelligence?

JDLIETTE.

Je ne sais, mais souvent , au déclin des beaux jours , Notre se.xe prend moins le parti des amours.

SA 1 N VILLE

Ils me l'enlèveront... Ma perte est résolue, Je veux la voir, dussè-je expirer à sa vue.

{Il sort.)

SCÈNE IV

ANGÉLIQUE; LA GOUVERNANTE

achevant de lire une lettre.

LA GOUVERNANTE

(à Angélique.) Ah! ciel, je te rends grâce... Eh! daignez me parler.

ANGÉLIQUE

Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE

Arrêtez. Où voulez- vous aller?

ANGÉLIQUE

Que m'importe à présent, pourvu que je vous fuie? Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie, Que je veuille avec vous passer mes tristes jours.

I.A GOUVERNANTE

Vous prononcez bien vite un arrêt si barbare.

ANGÉLIQUE

c'est qu'il est dans mon cœur.

LA GOUVERNANTE

Juste ciel ! quel aveu!

ANGÉLIQUE

Non , ce faux désespoir vous avancera peu. Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE

Eh ! de quels sentiments suis-je donc animée?

ANGÉLIQUE

D'un zèle amer, toujours trop inconsidéré,

Porté jusqu'à l'excès le plus immodéré,

Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE

Il n'étoit qu'apparent.

A NGÉLIQUE.

Laissez-moi, je vous prie; Dans toutes vos raisons je ne veux plus entrer. Quelle fatalité nous a fait rencontrer!

Je rendois grâce au ciel d'un présent si funeste, Aveugle que j'étois !

LA GOUVERNANTE

Le ciel, que j'en atteste, Connoit si je vous aime. Hélas! jusqu'à ce jour Qu'ai-je fait qui ue serve à prouver mon amour, A mériter le votre?

418 LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE

Ah, grands dieux! à quel titre!

LA GOUVERNANTE

Je pourrois à présent vous en rendre l'arbitre.

ANGÉLIQUE

Quel intérêt cruel vous attache si fort? Pourquoi vous êtes-vous subordonné mon sort? D'où vous arroyez-vous ce pouvoir tyrannique?

LA GOUVERNANTE

Eh! non, il ne l'est pas... 4h, ma chère Angélique!

ANGÉLIQUE

Moi?

LA GOUVERNANTE

Vous. Pour un moment laissez couler mes pleurs.

ANGÉLIQUE

Ne me voilà-t-il pas sensible à ses douleurs, Et presque hors d'état de soutenir ses larmes? Quel est cet ascendant? où prenez-vous vos armes?

LA GOUVERNANTE

Au foud de votre cœur, qui ne peut se trahir, Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGÉLIQUE

Je ne vous conçois pas.

ACTE V, SCENE IV. ^■y

Et vous causer peut-être un éternel regret.

(à part.) Que vais-je découvrir?

ANGÉLIQUE

Quel est donc ce secret?

LA GOUVERNANTE

Vous dépendez...

ANGÉLIQUE

Comment? De qui puis-je dépendre?

Autant qu'il m'en souvient, vous m'avez fait entendre Que vous connoissez ceux à qui je dois le jour. Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre séjour Un généreux trépas m'a voit ravi mon père, Que je ne devois plus compter sur une mère Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pu voir? Vous a-t-elle eu mourant laissé tout son pouvoir?. . Vous la pleurez?

LA GOUVERNANTE

Le ciel n'a point fini sa vie.

ANGÉLIQUE

Que dites-vous? La mort ne me l'a point ravie? Achevez donc.

Je n'ose.

ANGÉLIQUE

Elle vit.

LA GOUVERNANTE

Hélas! oui; Et c'e>t pour vous aimer.

430 LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE

O bonheur inouï !

Je vous pardonne tout. Ah ciel ! quelle est ma joie! Ma bonne, absolument il faut que je la voie.

LA GOUVERNANTE

Cessez.

ANGÉLIQUE

Par ces refus cruels, injurieux.

Vous me désespérez... Que vois-je dans vos yeux?

LA GOUVERNANTE

Lui pardonneriez- vous son'état et le vôtre ?

ANGÉLIQUE

Ah! vous êtes ma mère: oui, je n'en veux point d'autre; Tout me le dit; cédez, et qu'un aveu si doux Couronne tous les biens que j'ai reçus de vous.

LA GOUVERNANTE

Eh bien! vous la voyez. Puisque je vous suis chère, La nature triomphe , et vous rend votre mère.

ANGÉLIQUE

Ah ciel ! Mais quel remords vient déchirer mon cœur?

(Elle se jette à ses genoux.) C'est vous que j'ai traitée avec tant de rigueur !

LA GOUVERNANTE, en la relevant.

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende : Cachons notre secret; je vous le recommande. M'en croirez-vous? laissons régner ici la paix. Vous voyez notre état; renoncez pour jamais A l'espoir d'un hymen hors de toute apparence. Que sacrifiez-vous ? Une folle espérance. Dans le sein de l'oubli cherchons un sort plus doux ;

ACTE V, SCÈNE IV. 431

Abandonnoas le monde, il n'est pas fait pour nous^A

ANGÉLIQUE

Je me rends, et je sens que ce n'est que la fuite Qui pourra garantir mon ame trop séduite. Mais, hélas! comment fuir?

LA GOUVERNANTE

Le ciel en a pris soin.

De la baronne, enfin, vous n'avez plus besoin : Un parent éloigné, dont j'étois héritière, A depuis quelques jours terminé sa carrière; Je viens de le savoir, et que dès à présent iVous jouissons d'un bien qui sera suffisant Pour vivre loin du monde en une aisance honnête. Partons seci'ètement, que rien ne nous arrête ; Et pour nous dérober allons tout préparer.

ANGÉLIQUE

Quoi ! si(ôt, pour jamais, il faut s'en séparer!

Nous ne saurions trop tôt quitter cette demeure.

ANGÉLIQUE

Que va-t-il devenir? Quoi ! partir tout-à-l'heure. Sans se revoir du moins pour la dernière fois !

LA GOUVERNANTE

Obtenez ce triomphe.

ANGÉLIQUE, CM Se jetant dans (es bras de sa mère. Il le faut, je le dois...

Arrachez-moi d'ici : je me perds, si je reste.

4Jî LA GOUVERNANTE.

SCÈNE V

SAINVILLE , ANGÉLIQUE , LA GOM^IRNANTE.

s A I N V I L L E , e; i les arrêtant.

Ah ! vous me trahissez !

LA GOUVERNANTE

Quel contre-temps funeste f

SAINVILLE

Cruelle! il est donc vrai que vous lui pardonnez! A ses séductions vous vous abandonnez : Elle triomphe encore.

ANGÉLIQUE

Arrêtez ! c'est ma mère. . .

(en lui baisant la main.) Si vous saviez combien elle doit m'être chère !

SAINVILLE, à part.

Quel obstacle cruel!... O sort plein de rigueur !

(haut.) Madame... dites-vous... elle auroitce bonheur?

J'en fais gloire.

SAINVILLE

Elle doit en faire aussi la sienne.

(après avoir rêvé , se jetant au.v (à Ancfclique.) pieds de la cfouvemante.)

C'est votre mère!... Eh bieul soyez aussi la mienne. Eh, madame ! d'où vient cette opposition ? Je ne reconnois point de disproportion :

ACTE V, SCÈNE V

La nature et l'amour ne l'ont jamais admise.

LA COUVEUNANTE.

Tant de félicité ne nous est pas permise. Un inutile espoir vous enivroit tous djux ; La fortune s'oppose aux succès de vos vœux.

SAINV₁LI.E.

Ah ! vous m'allez quitter, votre fuite s'apprête; Vous méditez
ma mort !

LA GODVERNANTE, à Sa fille.

Que rien ne vous arrête.

ANGÉLIQUE, en s'en allant.

Nous ne nous verrons plus , recevez mes adieux.

SAIN VILLE

Que dites-vous?

Lisez le reste dans mes yeux.

Barbares , arrêtez...

SCÈNE \ I

SAINVILLE , ANGÉLIQUE , LA GOUVERNANTE , LE PRÉ-
SIDENT , LA BARONNE.

SAIN VILLE

Ah, madame! Ah! mon père, Vous n'avez plus de fils!

LAGOCVERNANTE, à Jn^éii^ue.

Vous voyez ce qu'opère Votie indiscretion.

434 LA GOUVERNANTE

SAIK VI LLE.

Je n'y survivrai pas.

(à la baronne.) Ah, madame! c'est vous qui voulez mou trépas.

LA BARONNE

Qui? moi?

SAINVILLE

Vous permettez qu'Angélique me fuie Sa mère me l'arrache , elle emporte ma vie.

LA BARONNE

Voilà ce que j'ignore.

Arrêtez donc leurs pas:

Mais un père cruel n'y consentira pas.

LE PRÉSIDENT

Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice? Nos enfants n'ont jamais su nous rendre justice.

{à la gouvernante.) Madame, épargnons-nous des discours superflus : Nous nous connoissons tous, ne dissimulons plus; Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose. J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause : Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein ;

(en montrant la baronne.) Madame en est témoin. Est-ce votre dessein Que le père et le fils périssent l'un par l'autre? C'en est fait, si mon sang ne s'associe au vôtre. Ah ! daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGÉLIQUE

Ma mère! il v consent.

I. A GOUVERNANTE

Si nous fuyons, ce n'est que par reconnaissance.

LA BARONNE

\h , comtesse! agréez cette heureuse alliance.

s AIN VILLE.

Ciel! (ju'entends-je?

LE PRÉSIDENT

Souffrez qu'un accord si charmant Puisse au moins vous servir de dédommagement.

LA GOUVERNANTE

Mais dois-je consentir qu'il perde sa fortune?

LA BARONNE

Eh, madame! calmez celte crainte importune : En faveur d'un hymen qui comhlera mes vceu.x, Ils auront tout mon bien , je l'assure à tous deux; Ils seront mes enfants, ils sont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE, OU président.

-Monsieur, qu'ils soient heureux, vous en êtes le maître.

s A I N V I L L E , en prenant la main d'Angélique. Ah ! quel bonheur! La vie, au prix de ce bienfait, Est le moindre présent que vous nous ayez fait.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chefsdoeuvredramoolachuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.